

Bernadette BOISSIE DUBUS

**L'été de la dame en blanc**

Roman d'aventure



Cher ami et lecteur,

Peut-être allez-vous être désorienté par quelques tournures de phrases déroutantes, des expressions insolites... Si c'est le cas, n'oubliez pas que je suis née à Frontignan, le quinze septembre mille neuf cent cinquante-deux, les pieds dans la Méditerranée, la tête dans la garrigue — certainement aussi dans les étoiles — tout près de Sète où, paraît-il, on meurt deux fois... Bien sûr, on n'y parlait pas, on n'y parle toujours pas, comme à Paris, à Lille ou ailleurs... J'ai décidé de garder la manière de s'exprimer de mon pays. Je sais, ce n'est pas toujours du français correct et cela vous fera sourire. Mais si vous vous laissez emporter par l'histoire, je suis prête à parier que vous allez y découvrir, derrière les mots étranges, les phrases déconcertantes, l'odeur du thym et du romarin, la douceur du crépuscule les soirs d'été lorsque la terre respire enfin après la canicule... Ecoutez bien le chant de ce coin du monde. De Marseille à Toulouse en passant par les Pyrénées, vous êtes bien en France mais pas tout à fait... C'est l'accent qui fait la différence...

Que les « aussi sec », les « c'est le bouquet », les « tu me pompes l'air », vous accompagnent dans votre découverte de ma dame blanche qui n'a rien d'une fille de la capitale.

Ces mots, ces phrases, je les dédie à ma mère qui les maniait avec une admirable virtuosité et qui me les a transmis comme les lui avait transmis sa mère, et ainsi depuis des générations.

Cher ami et lecteur, bon voyage dans ce livre qui n'a pas la prétention d'être de la littérature mais qui, je l'espère, vous fera rêver.

**Bernadette**



## CHAPITRE I

— Au secours ! A l'aide !

Elle hurle comme un animal blessé hurle à la mort. Il voudrait la rejoindre, répondre à son cri désespéré. Mais sa voix tragique se perd dans un piétinement de chevaux affolés que l'odeur du feu, tout près, excite. Il ne voit plus que la masse rousse de ses cheveux flotter au vent du soir. La foule devient hystérique et une odeur nauséabonde de chair consumée lui soulève le cœur. Au loin, perdu dans la fumée bleue qui monte inlassablement vers le ciel, le château, symbole de leur défaite, subit les outrages des soldats du roi. Une petite route dans la nuit, et tout s'éteint, c'est le grand saut dans l'inconnu, le néant.

Olivier, en se débattant, dégringola du lit, emportant dans sa chute ses draps chiffonnés. Rude retour à la réalité... Son lit ressemblait à un champ de bataille où se seraient affrontées plusieurs légions... Au dehors, la ville dormait encore, indifférente aux terreurs nocturnes des humains. Il n'était que cinq heures du matin... Juin s'achevait, avec son cortège d'examens ratés, d'échecs en tous genres, laissant au jeune homme le goût amer de la défaite. Il ouvrit la fenêtre sur un petit jour blafard pointant timidement son nez dans un ciel mauve bleuisant. Au rez-de-chaussée, la vieille boulangerie était déjà éclairée et une bonne odeur de pain chaud montait jusqu'à lui.

Olivier était anxieux. Depuis des nuits et des nuits le cauchemar se répétait, de plus en plus précis, de plus en plus réel. Il devait bien admettre qu'il avait peur, dans l'obscurité de la nuit, des démons qui hantaient son sommeil.

Le soir, il hésitait à s'endormir, lisait très tard, buvait une quantité impressionnante de café, mais la fatigue avait toujours raison de sa vigilance, et il glissait dans son rêve sans même s'en apercevoir. Alors l'horreur recommençait. La lumière du brasier humain l'arrachait au monde rationnel et cette fille aux cheveux de feu l'appelait au secours.

La nuit qui s'achevait le laissait hagard, épuisé, incapable d'un raisonnement logique. Pourtant, c'était un jeune homme comme les autres, pas plus porté sur le surnaturel que la plupart de ses contemporains. Un jeune homme ordinaire, ni solitaire ni introverti. Alors que signifiait cette soudaine démente ? Il n'en finissait pas de se poser la question, peu rassuré sur son propre devenir. Allait-il finir fou, prisonnier à tout jamais de cet horrible rêve ?

Mais le jour venait apaiser ses craintes et, à la clarté du soleil, ses terreurs de la nuit lui semblaient risibles. Pourtant, il n'avait jamais osé en parler à ses amis, certain de provoquer l'hilarité générale. Les seuls témoins de sa lente descente aux enfers étaient son petit appartement vétuste, situé dans une rue sombre et étroite de Montpellier et la foule de fantômes résidant dans les logements délabrés du quartier. L'immeuble d'en face s'écroulait sous le poids des ans, derrière ses volets fermés et ses portes que plus personne n'ouvrait depuis longtemps. Il pouvait voir l'intérieur de l'appartement le plus proche, aux vitres cassées, et la vieille cheminée de marbre couverte de toiles d'araignées.

Chez lui, il grelottait l'hiver, étouffait l'été, mais il aimait trop le calme troublant de cette rue, si près du centre-ville et pourtant si éloignée du tumulte, pour déménager. Il avait bien songé à se trouver une chambre en cité universitaire, mais ses maigres finances ne lui permettaient pas de cumuler loyer et frais journaliers de nourriture et de fournitures scolaires.

Cet appartement, il en avait hérité de ses grands-parents, plus un petit pécule qui fondait comme neige au soleil. Pour arrondir les fins de mois difficiles, en plus de sa bourse d'étude, il donnait des cours du soir à des élèves de l'école primaire qui, insensibles à sa naïve bonne volonté, lui ôtaient à tout jamais l'envie d'être instituteur.

Passionné de psychologie, il s'était inscrit en première année de lettres et sciences humaines, à l'université, un peu par goût, un peu parce qu'il ne savait pas encore que faire de sa vie. Toutefois, la réalité ne correspondant pas toujours à ses aspirations, les cours l'ennuyaient. Il passait ses journées à bailler sur les bancs des amphithéâtres surchargés propices aux siestes. Chaque soir, en retrouvant cet appartement d'un autre âge dont l'odeur forte d'humidité imprégnait ses vêtements, il savait qu'il aurait à se battre contre les démons nocturnes qui l'obsédaient.

Dans les ruelles mal éclairées, il n'y avait pas âme qui vive. La majorité des habitants étaient des personnes âgées, la moitié du quartier trop vétuste pour être habitée. Cet abandon des hommes donnait à cet endroit des allures de ville fantôme et expliquait, peut-être en partie, ses fantasmes nocturnes...

Au-dessus des toits, l'horizon commençait à rougeoyer, annonçant le lever du jour.

Il alluma la radio, enfila un vêtement à la hâte et descendit s'acheter des croissants, de quoi oublier n'importe quelle catastrophe. Aujourd'hui, commençaient les vacances. La veille, ils avaient décidé, avec ses copains Thierry et Marc, d'aller à la mer. Quant à la soirée, ils avaient projeté de fêter dignement, dans un restaurant de Sète, l'échec spectaculaire à tous ces examens pour lesquels ils n'étaient pas plus motivés les uns que les autres.

A dix heures du matin, il claqua la porte sur sa fragile tranquillité, avec toute la désinvolture de ses vingt ans...

\*\*\*

— Ah, mes amis, que la vie est belle ! J'attendais ces vacances depuis le début de l'année. Je ne dois pas être fait pour les études... Ni pour travailler non plus, à mon avis... J'ai beau creuser ma petite tête, je n'y trouve pas la moindre envie de poursuivre ces cours d'économie où je crève d'ennui... Enfin, oublions cette année tragique, c'est bientôt juillet, à nous les petites touristes !

— Mon pauvre Marc ! rétorqua Thierry. Tu ferais mieux d'abandonner et de passer un CAP de livreur de pizzas. Quoique tu sois capable de les manger en route... Quant aux filles, mon vieux, je crains fort que tu ne sois obligé de mettre un terme à ta piteuse carrière de séducteur. Tu sais bien, que c'est Olivier qui les fait craquer. Il faut t'en faire une raison...

— La barbe ! soupira Marc lamentablement. Mais qu'est-ce qu'elles lui trouvent à celui-là ? Non seulement il ne drague pas, mais je te parie qu'il ne les voit même pas ! Pourquoi faut-il que ce soient les « intellos » fragiles qui plaisent aux nanas ? Si j'étais du sexe féminin, je te prie de croire que je préférerais les costauds. Un peu dans mon genre...

Agacé par ces propos sur son propre compte, Olivier se mit en colère :

— Dites donc vous deux, si je vous gêne, vous pouvez rentrer à pied. Dix kilomètres vous feraient du bien pour vous remettre les idées en place. Vous n'êtes pas obligés de vous payer ma tête chaque fois que vous forcez trop sur le vin blanc.

— D'accord, je me tais, mais je n'en pense pas moins. Mes aïeux ! Quel repas ! Je crois avoir trop pris d'huîtres ou peut-être trop de seiche à la rouille... A moins que ce ne soit la faute du steak et des frites ou la friture de jols qui n'était pas fraîche. Je me demande si c'était bien raisonnable de faire tous ces mélanges.

— Raisonnable ? Tu plaisantes ? Dans ta bouche, c'est vraiment un mot incongru... ironisa Thierry.

Marc fit un geste de dépit et s'insurgea :

— Oh ! Toi, depuis que tu fréquentes Olivier, tu deviens aussi rabat-joie que lui. Et puis, ce n'est pas moi qui conduis, vous ne me laissez jamais le volant. Je peux boire tout à loisir, très chers, c'est dit dans le code de la route !

Ni Thierry ni Olivier ne daignèrent répondre à cette provocation. La dernière fois qu'ils avaient eu la mauvaise fortune de laisser le volant à Marc, ils avaient eu si peur, qu'ils avaient juré de lui interdire, à tout jamais, la conduite nocturne. La voiture avait effectué une embardée spectaculaire avant de se retrouver le nez planté dans le fossé, en travers de la route.

Dans la nuit chaude et claire, une petite brume commençait à se lever sur les étangs de Maguelone. La lune, gros ballon sans amarre, faisait miroiter l'eau, au-dessus des flamants roses endormis, comme un phare déchirant l'obscurité. Etrange nuit...

Olivier se taisait, mal à l'aise, sans pouvoir préciser ce qui le tracassait. Marc et Thierry chahutaient bruyamment à propos de leurs récentes conquêtes, mais l'ineptie de leur conversation ne suffisait pas à expliquer l'angoisse qui l'étreignait. Près du carrefour de Lattes à Palavas, il freina brusquement au milieu de la chaussée, mettant un terme à l'inévitable dispute qui s'annonçait entre ses deux passagers. Sur le bas-côté il avait aperçu une forme humaine couchée dans le fossé.

Marc ne manqua pas, avec sa distinction coutumière, de faire remarquer :

— Ça ne va pas non ? Tu es cinglé ? J'ai failli m'écraser le nez sur ton siège ! Tu ne peux pas faire attention ? Après, vous aurez le culot de dire que c'est moi le chauffard !

— C'est bon, Marc, tais-toi, s'irrita Olivier. J'ai vu quelqu'un allongé dans le fossé à dix mètres d'ici.

— Il ne manquait plus que ça ! C'est un clochard qui dort ou c'est un cadavre. Alors, laisse tomber, j'ai envie de dormir, pas d'avoir des histoires avec la gendarmerie ni de me faire insulter par un « pochetron ».

Olivier s'emporta :

— Marc, tu me pompes l'air à la fin ! J'aurais été très étonné que tu dises le contraire. Quand cesseras-tu de ne penser qu'à ta petite personne ? Tu sais ce que veut dire « non-assistance à personne en danger » ? On y va, mon vieux, et si tu as la trouille tu peux rentrer à pied.

Marc se tut, vexé.

La route était déserte. A deux heures du matin, les noctambules étaient encore dans les boîtes de nuit et le commun des mortels couché dans son lit.

Olivier recula. Ils aperçurent un corps dans les hautes herbes. Le jeune homme soupira. La fatigue le gagnait. La soirée n'était pas terminée. Marc avait raison. C'était probablement un clochard qui ronflait... Un pauvre type qu'ils allaient déranger pour vérifier s'il était ou non, en vie. Les sarcasmes de Marc résonnaient déjà dans son cerveau épuisé par trop de nuits blanches.

Mais la réalité fut tout autre. Marc, comme à l'accoutumé, jura grossièrement :

— Zut alors ! Mais c'est une nana ! Qu'est-ce qu'elle fabrique là ?

— Drogée, peut-être ? suggéra Thierry. Le mieux, c'est d'y aller voir.

— Et si elle est morte, interrogea Marc ?

— Nous irons à la police, bien entendu. Tu ne comptes pas, j'espère, te sauver en courant ou tourner de l'œil ?

Marc haussa les épaules et Thierry s'approcha de la jeune fille :

— Elle respire... Elle n'a pas l'air blessé... Holà, Mademoiselle, réveillez-vous ! Vous ne pouvez pas rester là... Vous m'entendez ? Elle ne répondit pas. Il fallut que Thierry la secoue pour la faire bouger.

La jeune fille ouvrit les yeux et les considéra un moment l'air hébété, comme s'ils avaient été des extraterrestres. Ensuite, elle se mit à hurler de toutes ses forces, essaya de s'enfuir, mais elle trébucha, s'écroula et se recroquevilla sur l'herbe humide.

— Voilà ! Elle ameute la population maintenant ! C'est le bouquet ! On va croire que nous l'avons agressée. Laissons-la ici, c'est une folle. Nous alerterons la gendarmerie, ils viendront la ramasser eux-mêmes.

Olivier était furieux.

— Bon sang ! Marc ! Arrête tes délires ! Tu es vraiment infect quand tu as bu !

— Cessez un peu de vous disputer, tous les deux, intervint Thierry. Vous lui faites peur. Marc, passe-lui ta veste, elle tremble comme une feuille, elle est trempée. Elle a dû tomber dans l'étang pour être aussi mouillée... Nom d'un chien, Mademoiselle, levez-vous. Nous ne sommes pas des violeurs.

La terreur se lisait dans son regard posé sur les trois amis. A la lumière des phares, l'expression de son visage troublait Olivier. Cette pâleur de porcelaine, ces grands yeux verts... Elle ressemblait à s'y méprendre à la jeune fille de ses rêves. La même robe blanche aux manches bouffantes, les mêmes chaussures en lanières de cuir grossier, et surtout, ses cheveux, roux comme la pleine lune. Tout, dans son aspect physique, semblait sortir d'un livre d'Histoire.

Elle voulut parler, mais, à leur grand étonnement, son langage était incompréhensible.

— Elle est portugaise, affirma Marc.

— Portugaise ! Mais tu dis n'importe quoi, ma parole ! Comme si tu connaissais le portugais, toi ! Tu n'es jamais sorti de ton trou...

La tension devenait électrique.

— Arrêtez ! Ce n'est pas le moment de vous disputer, cria Thierry. Puis, s'adressant à la jeune fille, il supplia :

— Mademoiselle, je vous en prie, levez-vous, vous allez prendre froid.

Elle hésita. Puis, comme à regret, finît par accepter la main tendue de Thierry et grimpa sur le talus qui bordait la route. Cependant, ils n'étaient pas au bout de leur étonnement. Elle hurla littéralement en voyant la voiture, et Thierry, décontenancé, faillit la lâcher et la laisser choir dans le fossé.

— Ben mon vieux, commenta Marc laconique en parlant de la 2cv d'Olivier, je trouvais déjà ta voiture moche, mais à ce point...

— Marc, tu te tais ou je te laisse sur place. Vu ?

— Bon, ça va, ne t'excite pas ! Tout le monde le sait que ta voiture est préhistorique, il n'y a qu'à la regarder, d'ailleurs... Mon vieux, quel humour !

Après bien des hésitations, la jeune fille finit par accepter de monter dans la voiture. Recroquevillée sur le siège arrière, elle sanglotait doucement. Dans ses cheveux maculés de boue un vieux peigne serti de strass laissait échapper quelques mèches rebelles. Elle était d'une beauté sauvage, et l'ovale de son visage rappelait les madones des églises romanes.

Thierry essaya de l'approcher mais sans trop d'illusion.

— Ecoutez, vous avez certainement eu un accident. Je crois qu'il vaut mieux alerter la police.

Olivier s'interposa :

— Laisse tomber, elle ne comprend rien à ce que tu dis. Et puis imagine la scène au poste de police. D'abord, elle va s'évanouir à la vue des gyrophares et ils vont la matraquer de questions. Ça m'étonnerait qu'ils fassent dans la dentelle chez les flics ! ... Ils sont capables de la mettre en garde à vue toute la nuit pour lui faire avouer qu'elle se drogue, qu'elle a été violée ou je ne sais quoi encore. Regarde-la dans cet accoutrement ridicule. Pense à la tête du planton de service quand il va la voir ! Non, laisse tomber. Demain nous y verrons plus clair.

— Mais on ne va pas la garder toute la nuit ! Que veux-tu en faire ?

— Il n'a qu'à se la garder chez lui s'il y tient, s'énerma Marc. Ce n'est pas moi qui vais la ramener à la maison. Ma mère en ferait une maladie. Je me vois mal la cacher dans ma chambre...

— Personne ne te demande rien. Je peux la prendre chez moi. Je crois qu'elle a vraiment besoin de se reposer et ce n'est pas la peine d'être désagréable.

— Excuse-moi, tu as raison. Cette fille me rend nerveux. Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il y a quelque chose de louche. Regardez-la... Vous la trouvez normale, peut-être ? Elle a l'air de sortir d'une fresque historique. Je n'ai pas entendu dire qu'on tournait un film dans la région... Non, croyez-moi, cette « nana » va nous attirer des ennuis, je le sens. Dommage de ne pas avoir pu la laisser sur la route ! Elle a l'air d'un fantôme. Vous n'avez pas entendu parler de la dame blanche, à Palavas ? Régulièrement, elle fait sa petite apparition et disparaît aussi sec... Si elle pouvait en faire autant...

Mais la pauvre fille ne daigna pas satisfaire aux désirs de Marc. Elle demeura dans la voiture, désespérément vivante. Elle paraissait épuisée comme si elle avait couru toute la nuit, et des cernes bruns ornaient ses yeux. Olivier était désemparé. Ses rêves resurgissaient du plus profond de ses nuits maudites comme autant de mauvais génies.

Il déposa Marc et Thierry chez eux et gara la voiture dans une petite rue adjacente à la sienne. Tenant par la main la jeune fille qui se laissait traîner, il regagna son appartement. Leurs pas résonnaient, lugubres, dans le silence des rues désertes. Les propos de Marc sur la dame blanche de Palavas le rendaient nerveux. La dame blanche... Cette femme qui apparaissait régulièrement aux conducteurs et disparaissait en hurlant de frayeur faisait couler beaucoup d'encre et de salive depuis des décennies. Mais personne n'avait jamais pu prouver la réalité de ce phénomène.

De toute façon, aux dires des personnes entrées en contact avec elle, elle n'apparaissait jamais que quelques brefs instants, et Olivier était sceptique sur ce sujet. La jeune fille qui marchait à ses côtés n'avait rien d'un fantôme ni d'une hallucination collective. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y penser et avait hâte d'être au lendemain pour chercher une explication rationnelle.

Il alluma la lumière en rentrant dans la salle à manger. Elle sursauta, surprise, et roula des yeux d'animal effrayé. Elle se réfugia derrière le canapé et refusa d'en bouger, s'y accrochant comme on s'accroche à une bouée dans la tempête. Olivier lui tendit la main. Elle porta son bras à son visage pour se protéger d'hypothétiques coups et Olivier soupira de lassitude. Ni les mots gentils ni les gestes rassurants n'eurent raison de la panique sauvage qui l'habitait. Olivier lui dit d'une voix douce :

— Je ne vous veux aucun mal, rassurez-vous. Désirez-vous une boisson chaude ou manger quelque chose ? C'est vrai, suis-je bête... Vous ne comprenez rien à ce que je dis, n'est-ce pas ? Venez vous coucher. Je vous laisse mon lit.

Il lui tendit la main, mais la jeune fille refusa de se lever s'agrippant toujours désespérément au canapé. Olivier eut pitié d'elle. Il lui posa un coussin par terre, elle s'y pelotonna comme un petit chat.

Elle grelottait, malgré la chaleur étouffante de la nuit, de fatigue sans doute, à moins que ce ne fût de peur.

Malgré la chaleur ambiante, il se résolut à lui donner une couverture et à lui préparer une boisson chaude. Lorsqu'il revint de la cuisine, une tasse de thé brûlant sur un petit plateau avec quelques biscuits, il la trouva endormie, à même le sol, blottie derrière le canapé.

— Le petit animal sauvage s'est fait son terrier, murmura-t-il...

Il n'eut pas le cœur à la réveiller et la couvrit comme on couvre un enfant. L'inconfort du carrelage ne semblait pas la gêner.

Il lui fallait, lui aussi, prendre un peu de repos pour ne pas craquer.

Il ne devait plus penser, ne plus se poser d'inutiles questions qui, de toutes façons, resteraient sans réponses. Le plus sage était de ne plus échafauder d'hypothèse. Son esprit était désormais incapable de raisonner sainement, trop épuisé par les nuits blanches précédentes.

Il était quatre heures du matin... Il s'endormit, près d'elle, sur le canapé, à la merci de ses démons nocturnes le guettant dans l'ombre.

Vers dix heures, ils furent tous deux réveillés par de grands coups frappés à la porte. Marc venait aux nouvelles. La jeune fille n'avait pas bougé de la nuit, et Olivier, pour la première fois depuis des semaines, avait pu se reposer sans faire de cauchemar.

Marc apporta par sa seule présence, un peu de fraîcheur dans l'atmosphère pesante de l'appartement. Sa gentillesse n'avait d'égale que son incommensurable maladresse et sa grossièreté légendaire.

— J'apporte des croissants. Notre dame blanche a-t-elle retrouvé la mémoire ?

— Pense-tu ! Elle a dormi sur le carrelage toute la nuit. Je ne sais pas comment la prendre. Mais arrête de l'appeler ainsi, ça me rend nerveux... D'ailleurs, elle n'a pas disparu... Elle est bien vivante, au contraire, et inabordable.

— Attends un peu. Je vais essayer... Bonjour, Mademoiselle. Mince, vous êtes drôlement belle à la lumière du jour ! Comment allez-vous ce matin ?

Insensible aux compliments, la jeune fille ne daigna pas répondre, et s'assit le dos au mur en se balançant doucement d'avant en arrière. Elle gardait son air d'animal traqué et sa mine triste.

— Regardez, je vous ai apporté des croissants. Mangez-en un, ça ne peut pas vous faire de mal, et vous devez reprendre des forces. Aucune réponse, seulement une moue dégoûtée pour tout remerciement. Mais Marc était tenace.

— Vous devez manger. Vous tomberez malade. Tenez, faites-moi plaisir...

Il s'approcha d'elle, innocemment, et n'eut pas le temps d'esquiver le coup de pied qu'elle lui décrocha sur le tibia avant de s'enfuir dans la cuisine.

Toujours débordant de tact, Marc conclut en hurlant :

— C'est une dingue, cette fille. Ne me dis pas que quelqu'un de normal peut se conduire de cette façon ! En plus, elle a une force, mon vieux ! Regarde, je vais avoir un bleu. C'est une handicapée mentale, une autiste, tiens ! Les autistes se comportent de cette façon, paraît-il...

Olivier répondit d'un air pensif :

— On dirait plutôt qu'elle a peur. Mais pourquoi ? Elle nous regarde comme si nous venions d'une autre planète. Pourtant, à supposer qu'elle soit étrangère, elle voit bien que nous ne sommes pas hostiles ! Peut-être a-t-elle pris un coup sur la tête ? Mais cela n'explique pas un comportement aussi bizarre.

Olivier se garda bien de dire à son ami ce qui le troublait le plus, à savoir la ressemblance incroyable entre cette fille, surgie de nulle part, et celle de ses cauchemars. Marc lui aurait ri au nez, à moins que son idée fixe d'avoir trouvé la dame blanche ne lui monte à la tête. Pouvait-on prévoir les réactions de celui-ci ? Il pouvait passer du scepticisme le plus farouche à une imbécile superstition. Aussi, Olivier se contenta-t-il d'ajouter :

— Je pense qu'il faudrait la ramener sur la route de Maguelone, nous trouverons peut-être un indice et c'est le seul endroit qui puisse lui rendre la mémoire. Elle doit bien savoir ce qu'elle faisait là, bon sang ! A une heure pareille, on ne se promène pas pour prendre le frais !

— Thierry doit passer d'un instant à l'autre, attendons-le. Cette affaire ne me dit rien qui vaille. Je me demande s'il ne vaudrait pas

mieux la conduire au commissariat. Si elle est mineure, par-dessus le marché, nous risquons d'avoir des ennuis.

— Plus tard... Donnons-nous un peu de répit. Il faut tenter l'impossible. Regarde-la... Elle est assise par terre, au milieu de la cuisine. Elle a l'air d'un chien battu. Qu'allons-nous en faire ?

La question d'Olivier demeura sans réponse pour la bonne raison que personne, pas même Thierry arrivé depuis peu, n'en avait une.

A onze heures, ils prirent la route de Maguelone. Après bien des hésitations, des supplications, la jeune fille daigna quitter le coin de cuisine où elle s'était réfugiée et les suivit, à regret. Ils eurent tout le mal du monde à la faire monter dans la voiture de Thierry sous les yeux réprobateurs d'une vieille dame qui devait croire à un enlèvement.

— Si ça continue, observa Marc furieux, les gens vont nous prendre pour des kidnappeurs ou pire encore, des violeurs. Surtout dans ton quartier où il n'y a que des ringards. D'ici que nous ayons toute la police du canton aux fesses...

Personne ne rit de cette plaisanterie douteuse, et la jeune fille se décida enfin à monter dans la voiture sans plus faire de difficulté. La grand-mère resta sur le trottoir, hochant la tête, peu convaincue par le large sourire que lui adressa Olivier. La demoiselle, quant à elle, se tassa dans un coin du siège arrière et se boucha les oreilles au démarrage.

A Antigone, quartier titanique étalant ses tentacules de faux bâtiments romains telle une pieuvre de béton, elle commença à se détendre. Dans le silence lourd qui s'était installé, sa petite voix fluette résonna étrangement.

— Je crois que je m'appelle Marquésia... Marquésia, je m'appelle Marquésia...

Elle poussa un cri et mit une main devant la bouche, étonnée de ses propres paroles, comme si elles étaient sorties de sa bouche sans son consentement.

Marc ne pouvait pas, lui, contenir sa colère, et jura :

— Merde alors ! Ça, c'est la meilleure ! Elle parle le français ! Mais elle se fout de nous, cette meuf ! En plus, inventer un nom pareil ! Elle se paye notre tête, ma parole !

— Vous parlez le français ? ânonna bêtement Olivier, mettant en doute l'évidence. Ce n'est pas possible...

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas... Qui suis-je ? Qui êtes-vous ? Dites-moi d'où je viens. Je ne sais plus... Je vous en supplie, aidez-moi, aidez-moi...

Sa voix se perdit dans un sanglot. Elle était si pitoyable dans sa détresse que plus personne n'osa mettre en doute sa bonne foi. Même Marc, le plus incrédule, comprenait que son désarroi n'était pas feint. Elle avait vraiment l'attitude d'une amnésique et la petite promenade sur la route de Maguelone ne pouvait pas lui rendre la mémoire. Cela aurait été trop beau...

Maintenant qu'elle avait retrouvé l'usage de la parole, elle pouvait communiquer, mais avec difficulté. Elle ignorait ce qu'elle faisait sur cette route en pleine nuit, et d'où elle venait. Elle ne se souvenait que de son prénom, et encore, aucun des trois amis n'était certain qu'il fût le bon. Marquésia, un prénom ridicule, tout droit sorti d'un livre d'histoire, un prénom dont l'origine, perdue dans les brumes du temps, venait du fond du Moyen-Age, pour les narguer. Le costume, la coiffure, le prénom à présent, c'était trop. Venait-elle d'un bal costumé ainsi accoutrée ? Seul Olivier gardait un malaise indéfinissable, une crainte irraisonnée.

Assise à côté de lui, le nez collé à la vitre, Marquésia regardait défiler ce paysage inconnu. Elle s'agrippait à sa ceinture et la vitesse lui donnait la nausée. Près des étangs, les mouettes, en nuage compact, hurlaient et tournoyaient au-dessus de la décharge publique où elles se disputaient leur part de nourriture. Sur cette ridicule tour de Babel d'ordures, les oiseaux construisaient leur royaume, et le ciel se couvrait de taches blanches. De l'autre côté de la route, les petits chevaux de Camargue paissaient, indifférents à l'agitation alentour. A perte de vue, les étangs déroulaient le miroir tranquille de l'eau qui, depuis des millénaires, baignait la côte.

Mais Marquésia restait indifférente à la beauté du site. Elle aurait voulu être ailleurs sans pouvoir dire quel était cet ailleurs. La sollicitude des trois hommes la touchait mais elle ne pouvait répondre à leurs interrogations. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Elle n'en avait vraiment aucune idée. Tout lui semblait invraisemblable, irréel. Elle avait peur, une peur irrationnelle, viscérale qui s'accrochait à son ventre comme la fièvre des marais. Sa mémoire était aussi liquide que le décor.

Marc rompit le silence étouffant en râlant comme à l'ordinaire.

— Nous n'allons tout de même pas passer la journée à tourner en rond en voiture ? Allons plutôt nous baigner. A cette heure-ci, il ne doit pas y avoir foule. Mais, à mon humble avis, si vous voulez bien en tenir compte pour une fois, nous ferions bien de lui acheter un maillot et d'autres « frusques »... Sa robe est un peu démodée, non ?

Olivier sourit à Marquésia... Démodée, sa robe ? Le mot était faible. Elle n'était certainement pas en tissu synthétique, plutôt en coton grossier ou en lin et ses manches bouffantes aux longs poignets brodés frisaient le ridicule. Quant à ses chaussures, genre spartiates, on ne pouvait pas prétendre qu'elles étaient féminines... Olivier pensa aux chaussures à gros talons de sa sœur, et se dit qu'après tout, les jeunes filles étaient capables d'inventer n'importe quoi pour s'enlaidir... C'était peut-être la toute nouvelle mode chez les quinze ans...

Cependant, il était plus sage de lui acheter un maillot. Quelque chose lui disait que, Marquésia — autant l'appeler ainsi en attendant plus amples informations — ne voudrait pas se baigner en tenue d'Eve...

Marquésia, au bord de la crise nerveuse, fit une moue dégoûtée à la vue de tous les maillots qui lui furent présentés, refusa tout net d'en essayer un derrière un rideau, et prétendit qu'il était malsain de se baigner dans la mer à cause de toutes les mauvaises fièvres hantant le littoral. La vendeuse la regarda avec stupéfaction et disparut derrière ses rayons pour s'occuper de clientes moins fantasques.

Olivier tenta de la convaincre :

— Ecoute Marquésia, tu ne vas pas aller à la mer tout habillée ? Prends au moins un short ou un bermuda, je ne sais pas moi. Tu ne vas pas garder ta robe la journée entière, c'est une robe de bal, pas de plage !

Marquésia se mit à pleurer et les trois amis renoncèrent à la faire changer d'avis. Marc résuma, avec la finesse le caractérisant, l'opinion générale :

— Pourvu que nous ne rencontrions aucun copain... Je ne vous raconte pas la honte... Se trimbaler un cachet d'aspirine habillé en châtelaine, ce n'est pas ordinaire. On va en parler dans tous les clubs chauds du coin pendant des années...

Heureusement, Marquésia ne perçut pas la subtilité de l'ironie, ignorant probablement ce qu'étaient un cachet d'aspirine et un club chaud. Cependant, l'atmosphère resta tendue toute l'après-midi. La jeune fille ne quitta pas le coin de serviette où elle s'était blottie, refusa de se mettre pieds nus dans le sable et encore moins de goûter l'eau, même avec un seul orteil. Tous les yeux de la plage étaient braqués sur eux. Mais elle n'en avait cure.

Elle avait assez de mal à s'exprimer et à essayer de comprendre. Certains mots ne semblaient pas faire partie de son vocabulaire ni d'avoir de correspondance dans sa prétendue langue maternelle. Elle pouvait parler du ciel, de la mer, du soleil, de tout ce qui était naturel mais les mots tels que voiture ou radio la laissaient perplexe. Des voitures, elle semblait n'en avoir jamais vu, quant à la radio, elle sursautait chaque fois que quelqu'un tournait le bouton. Les trois amis se demandaient comment il était possible de perdre la mémoire à ce point...

Thierry, toujours pratique, suggéra d'acheter le journal au cas où un avis de recherche aurait été lancé la concernant. Mais ce fut en vain qu'ils parcoururent les pages du Midi Libre. Nulle trace d'une quelconque disparition.

Par contre, un concours de mangeurs de spaghettis était prévu dans une discothèque. Alors Marc, grand buveur devant l'Eternel et grand dégustateur devant la foule des touristes admiratives, décida de laisser tomber la dame blanche qui refusait de disparaître pour s'occuper de filles bien vivantes, même si elles ne parlaient pas français. Thierry reconnut également qu'il en avait assez de courir avec un fantôme et choisit de l'accompagner.

Quant à Olivier, rien ni personne n'aurait pu le séparer de Marquésia dont le mystère exerçait sur lui une profonde fascination. Les idées les plus saugrenues trottaient dans sa tête et cette fille lui plaisait, décidément, plus que de raison. Qu'allait-il faire d'elle ? Comment l'occuper ? Et surtout, comment orienter les recherches pour y voir plus clair dans cette affaire démentielle ? Il ne savait pas par où commencer...

Il aurait donné cher pour connaître la relation entre ses rêves, Marquésia, et le Moyen Age... Il n'y en avait probablement aucune... Ces longues nuits sans sommeil commençaient vraiment à perturber sa raison. N'était-il pas urgent de conduire la jeune fille chez un médecin ? Mais des fantasmes ou une intuition incoercible l'empêchaient de réfléchir rationnellement.

Prétextant quelques emplettes en ville, il lui dit :

— Allons nous promener un peu. J'ai quelques livres à acheter.

Puis, réalisant l'accoutrement ridicule de sa compagne, il ajouta :

— Je te prête un de mes jeans. Tu ne peux pas aller en ville en robe de bal. Tiens, voilà aussi une chemise... Va les essayer dans ma chambre.

Marquésia s'exécuta à contre cœur et revint, la chemise devant derrière et le jean ouvert. Elle ne savait ni faire tenir les boutons ni fermer la fermeture éclair... Olivier dut finir de l'habiller et put contempler, à loisir, la finesse de sa peau et la splendeur rousse de ses longs cheveux. Dans le vert de ses yeux se lisait toute l'innocence du monde...

Il s'en voulut des pensées sensuelles qui se bouscuaient dans son esprit et détourna son regard de la jeune fille.

Et si Marc avait raison ? Elle avait une pâleur spectrale, aérienne. La Dame Blanche de Palavas resurgissait d'une ancestrale crainte du surnaturel. Olivier haussa les épaules en se parlant à lui-même et prit Marquésia par la main. Elle avait le comportement d'une petite fille dans un monde inconnu, pas d'un fantôme...

A cette heure de la journée, peu de monde osait affronter la chaleur de la ville. Sur la place de la Comédie, les trois Grâces, gardiennes immortelles de ce site, essayaient de faire oublier leur état de vulgaires copies, puisque les véritables statues coulaient des jours tranquilles, bien à l'abri, au musée. Elles défiaient imperturbablement les passants, pauvres humains ruisselants sous le soleil implacable. Dans cette fournaise, le théâtre, lui-même, semblait accablé. Du haut de ses majestueux escaliers, il contemplait la foule par ses grandes fenêtres vitrées élaboussées de lumière et semblait sommeiller, indifférent aux rumeurs feutrées du jour.

La foule se tassait sur les terrasses ombragées, près des jets d'eau, et la place était vide, abandonnée à ses pavés brûlants.

Olivier et Marquésia marchaient côte à côte, muets, tous deux perdus dans leurs pensées. La jeune fille, résignée, commençait à se détendre et à profiter de l'instant présent. Instant magique, pour elle, instant de répit, entre son passé oublié et un avenir inconnu.

L'eau des bassins était si limpide et il faisait si chaud qu'elle y plongea, tout habillée et en ressortit trempée, en riant aux éclats. Olivier n'avait pas eu le temps de la retenir et les rares passants la regardèrent avec réprobation. Olivier la tira littéralement par la main et ils s'éclipsèrent. Son calvaire n'était cependant pas terminé.

Les vitrines des magasins exercèrent sur elle un attrait particulier, comme si elle n'avait jamais vu une vitre de sa vie. Avec horreur, Olivier la vit s'y précipiter, petit papillon attiré par la lumière artificielle. Inévitablement, elle s'y cogna, fit un bond en arrière, et sous les yeux terrifiés de son compagnon impuissant, les lécha copieusement pour sentir la matière sous sa langue.

Au Polygone, vaste complexe commercial du centre ville, elle voulut absolument monter et descendre les escaliers roulants, manger une énorme glace qu'elle engloutît sans aucune retenue, rentrer et sortir par les portes automatiques sous les regards apitoyés des passants. Olivier surprit des mimiques compatissantes à son égard. Les nerfs à vif, il s'engouffra dans la librairie, pensant y trouver un peu de répit. Il dut l'arracher à son jeu stupide et l'obligea à le suivre dans les rayons surchargés, espérant qu'elle n'allait rien renverser dans sa maladresse. Sur le carrelage propre, les pas de Marquesia s'inscrivaient en larges traces dégoulinantes... Essayant de conserver un semblant de sang-froid qu'il sentait s'amenuiser au fil des minutes, il se dirigea vers le rayon d'histoire du Moyen Age. Peut-être la vue de gravures d'époque l'aiderait-elle à se souvenir ? Absorbé par ses pensées, il ne vit pas Marquésia s'éloigner, et la retrouva quelques minutes plus tard devant l'ordinateur central, occupée à tripoter tous les boutons, émerveillée de voir des signes s'inscrire en vert brillant sur le petit écran.

— Vous cherchez un titre en particulier, Mademoiselle ? s'enquit une vendeuse agacée par le manège de la jeune fille.

— Non, non. C'est amusant, cet objet. A quoi cela sert-il ?

Olivier intervint.

— Viens, nous partons. Inutile de chercher là-dessus. J'ai trouvé ce que je voulais.

La vendeuse le regarda, compatissante. Elle aussi la prenait pour une handicapée, et Olivier était malheureux de ne pouvoir rien faire pour elle. Des sentiments ambigus se bousculaient dans son esprit. Allait-il bêtement tomber amoureux de cette fille ? C'était vraiment la dernière des choses à faire, et cette idée provoquait en lui une panique incontrôlable.

D'étonnement en stupéfaction, il parvint quand même à la ramener chez lui où il put souffler un peu. Il n'avait même pas pris le temps de lui offrir un verre dans un café. Son comportement attirait l'attention de tout le monde et Olivier détestait être l'objet de la curiosité malsaine de ses contemporains. Quel terrible secret pouvait-elle cacher derrière cette apparente naïveté ? Comment était-il possible qu'il l'ait rêvée avec autant de réalisme, jusque dans les moindres détails de son habillement ? Jamais, même dans ses cours de psychologie, il n'avait entendu dire qu'il fut possible de rencontrer, dans la vie réelle, la femme de ses rêves au sens propre...

Un piège infernal semblait se refermer sur lui, inexorablement.

Il prépara deux verres de jus d'orange bien frais et ils s'installèrent sur des coussins. L'atmosphère de la rue était lourde de silence et de chaleur. Par la fenêtre ouverte, seul le chant des oiseaux leur parvenait et, au loin, le souffle feutré de la ville. Marquésia avait retrouvé son sérieux et sa petite mine désabusée. Olivier avait envie de la rassurer mais ne savait pas comment s'y prendre. Que lui dire ? Des mots encourageants ? Des banalités ? A présent son idée lui paraissait stupide, néanmoins il étala les livres sur le sol et les ouvrit. Marquesia, sagement, faisait des efforts louables pour essayer de se souvenir, mais la vue des châteaux cathares en couleurs sur les pages de papier glacé ne lui suggéraient rien, sauf une admiration profonde pour les photos et les signes qui les accompagnaient. Olivier comprit subitement qu'elle ne savait probablement pas lire. De toute évidence, elle n'avait aucune notion d'histoire ni de géographie, ignorait qui étaient Louis XVI ou Napoléon. Inutile également de l'interroger sur les mathématiques, ses seules connaissances se limitant à compter sur ses dix doigts. La radio hurlait des chansons de rock, seul lien rattachant Olivier au monde extérieur. Il lui était vital d'entendre le bruit des

instruments, la voix du présentateur et les publicités stupides pour ne pas se sentir sombrer dans un gouffre sans fond. Le silence s'était installé entre eux comme un hôte indésirable. L'air était brûlant, pesant et les gestes lourds pareils à ceux des automates. Lentement, l'ombre du soir s'infiltrait par la fenêtre ouverte, glissait sur le pavé, sur les meubles, sur leur visage et creusait des zones d'ombre dans leurs traits. La caresse du vent tiède du crépuscule apaisait la fatigue et l'angoisse. A mi-chemin entre la lumière crue du jour et le noir de la nuit, suspendus dans une immobilité temporelle qu'ils savouraient comme un répit, ils trouvèrent la force de se faire le cadeau d'un sourire, vite repris, vite effacé, chargé de trop d'interdits.

Olivier se leva, se secoua comme s'ébrouent les animaux après la sieste, pour chasser l'idée d'un rêve impossible. Il s'approcha de la fenêtre. Nul ne venait troubler la quiétude du soir. Il se mit à envier ses deux amis et leur insouciance. Il aurait aimé pouvoir aller danser avec eux dans une boîte de nuit enfumée et s'éclater sous les projecteurs éblouissants, se saouler de rythmes, de musique et de whisky. Quelle idée saugrenue lui passait par la tête pour se laisser envoûter par cette fille bizarre, complètement hallucinée, amnésique, pudique jusqu'au ridicule et qui ne s'intéresserait plus à lui une fois la mémoire retrouvée ? Mais, faisant taire la petite voix raisonnable lui conseillant de se protéger, il se laissa entraîner par une passion qui allait le conduire Dieu seul savait où...

Il eut l'intuition d'un danger, faillit tout laisser tomber, appeler la police et un docteur. La main sur le combiné du téléphone, il était prêt au pire mais les yeux candides de Marquésia firent fondre ses craintes. Devant son regard implorant, tout s'effaça : les projecteurs, les copains se trémoussant sur la piste de danse, les estivantes en minijupes qui le trouvaient plus que séduisant au grand désespoir de Marc moins adulé par ces demoiselles. Il eut honte de ses pensées devant Marquésia confiante, candide complètement à sa merci.

Assis près d'elle, des bouffées de chaleur lui montaient à la tête et le frôlement de sa peau contre la sienne le mettait dans un état peu digne d'un tendre chevalier. Si la jeune fille avait pu percevoir ses pensées à ce moment-là, elle serait probablement partie en courant, épouvantée. Mais, pour rien au monde, Olivier n'aurait voulu abuser de sa candeur. Il sentait une immense tendresse

l'envahir, peut-être un amour naissant, impossible. Cette idée lui déplut. C'était bien dans son habitude cette manière de toujours chercher les complications ! Il était en colère contre lui-même et son visage reflétait une vive contrariété. Marquésia l'observait, inquiète.

— Je vous ennue, n'est-ce pas ? Je suis désolée d'avoir surgi dans votre vie de cette façon. Que dois-je faire ? Où dois-je aller ?

— Mais non, ne te tourmentes pas, ça va s'arranger, j'en suis certain. Tout s'arrange dans la vie, tu sais ? Et puis, tu ne m'ennues pas. Je ne veux plus t'entendre dire cela ! D'ailleurs, j'ai une idée : nous allons manger en ville. Essaie de prendre la vie du bon côté, que diable ! Il y a sûrement une explication à ton histoire ! Je te promets de remuer ciel et terre pour la trouver ! Mais, maintenant, nous pensons à autre chose, d'accord ?

— D'accord, nous n'en parlons plus. Je vous promets d'être gaie.

— A la bonne heure, voilà une décision énergique. Quelle musique aimes-tu ? On doit pouvoir trouver un restaurant où tu te sentiras à l'aise. Nous n'avons que l'embarras du choix : antillais, africain, chinois... Que sais-je encore ?

Marquésia ferma les yeux et murmura :

— Je voudrais écouter du luth... J'aime le luth... Le soir, à la veillée, il y a les musiciens qui jouent du luth...

— Du luth ? Marquésia, qu'est-ce que ça te rappelle ? Vite, ne laisse pas s'échapper cette impression !

— Je ne sais pas, je ne sais plus... C'était tellement rapide... J'ai vu une cheminée, un groupe de musiciens et des gens autour. J'étais là, j'étais bien, la musique était belle et j'avais envie de m'y fondre à jamais. C'est tout. Cela ne me rappelle rien de plus, je suis désolée.

Incapable de retenir ses sanglots elle se jeta dans les bras d'Olivier éberlué. Il la regarda longuement comme s'il voulait retrouver ses pensées perdues, caressa machinalement ses longs cheveux défaits et promena ses doigts sur son visage. Puis, soudain, il se détourna et jura de colère contre lui-même et la chaleur qui lui brûlait le corps.

Marquésia, surprise, lui dit :

— Peut-être vaudrait-il mieux que nous sortions ? Allons où vous voudrez, cela n'a pas d'importance. Je me passerai d'écouter du luth... Ne soyez pas fâché...

— Je ne suis pas fâché contre toi, seulement contre moi-même... Mais tu ne peux pas comprendre. Tu as raison, sortons prendre l'air, j'en ai un besoin urgent... Et fais-moi une faveur, s'il te plaît : arrête de me vouvoyer, j'ai l'impression d'être un vieux...

Le soir était d'une douceur extrême. Après la fournaise de la journée, la relative fraîcheur du soir donnait un regain d'énergie. Les rues grouillaient, noires de monde. Ça et là, des orchestres jouaient, et un clown triste essayait de battre un record d'immobilité au milieu de l'indifférence générale. Des vendeurs de bijoux s'étaient installés près des cinémas, et une bonne odeur de crêpes chaudes et de bonbons flottait au-dessus de la place.

Marquésia en oubliait ses angoisses et semblait heureuse d'être là, tout simplement. Olivier, de la voir sereine, s'était calmé. Il réfléchissait. Il devait regarder la situation en face, sans passion, et agir en conséquence. Ses pauvres illusions s'effaçaient dans cette foule le ramenant, tel un boomerang, au monde réel. Et, peu à peu, s'installait, en lui, le doute quant à la santé mentale de sa compagne. Quelques jours encore... Il se donnait quelques jours d'attente et ensuite, il devrait, de toute évidence, la remettre entre les mains de spécialistes. Qu'advierait-il alors de la belle confiance qu'elle avait en lui ?

Un orchestre de musique africaine faisait éclater l'air de ses sonorités sauvages. Des gens dansaient et se trémoussaient sur les dalles encore tièdes, visiblement subjugués par la musique, en transe. D'autres se baignaient dans l'eau des fontaines, sans vergogne. Marquésia était ravie. Un peu de répit dans sa pauvre tête où se bousculaient les idées les plus folles et la peur... Elle essayait de ne pas craquer, confiante en ce garçon surgi soudain dans le brouillard et qui avait promis de l'aider. Il était bien gentil, cet Olivier, mignon de surcroît, si tendre, si prévenant... Elle aurait bien voulu lui faire plaisir. Mais elle avait beau fouiller dans sa mémoire, rien...

Rien, pas même un lieu, pas même un visage... Quoique... Depuis quelques heures, des bribes de souvenirs refaisaient surface furtivement. D'abord cette musique, venue de nulle part... Et puis, tout basculait : c'était un brasier gigantesque qui montait jusqu'aux

cieux, sa fumée noire, épaisse, chargée d'une odeur écœurante de chair humaine et des cris, d'horribles cris d'épouvante dominant le tout. Les cris s'amplifiaient et prenaient toute la place dans sa tête. A ce moment-là, elle avait peur... Une peur si intense qu'elle sentait des gouttes de sueur froide l'envahir et glisser le long de son corps. Ensuite, cette route qui avait tout à coup changé d'aspect... Elle la revoyait au début de son voyage. Mais depuis combien de temps errait-elle ? Il n'y avait que des marécages. Elle se souvenait être tombée plusieurs fois en trébuchant sur les cailloux du chemin. Ce n'était pas une route, tout juste un sentier sinueux, détrempe qui serpentait sous un ciel bas chargé d'orage. Il pleuvait comme si le ciel tout entier voulait s'effondrer sur la terre et elle avait fui et fuyait encore un danger dont elle ne se souvenait plus. Puis, un éclair avait illuminé le ciel, le déchirant de part en part, éclairant la surface lisse des étangs d'une lumière irréaliste. Elle avait perçu les cris terrifiés des oiseaux dormant dans les joncs, les hennissements des chevaux, et le coup de tonnerre tonitruant qui avait secoué la terre. Un coup de tonnerre comme elle n'en avait jamais entendu. Elle avait eu si peur qu'elle s'était évanouie au bord du chemin. Sa robe blanche trempait dans l'eau des marais et la mort aurait dû la surprendre à cet endroit même, pour la délivrer de ce cauchemar. Mais non, à son réveil, il n'y avait plus de sentier. C'était une route immense, dans un paysage inconnu et tout un monde bizarre dont elle ignorait l'existence. A présent, elle comprenait le langage de ce nouveau monde, persuadée toutefois de ne l'avoir jamais appris. Elle se remémorait ensuite sa rencontre avec Olivier, qui, elle en était convaincue, la prenait pour une folle.

— Non je ne suis pas folle ! Non, Olivier, je ne suis pas folle !

Elle l'avait crié au milieu de la place, si fort, si désespérément que les gens s'étaient retournés.

— Mais je sais bien que tu ne l'es pas, mentit-il honteux, de plus en plus persuadé du contraire...

Il se sentait coupable de faire semblant.

Les idées se bouscuaient dans son esprit :

« Si je pouvais la convaincre de se faire soigner, peut-être aurait-elle un espoir de guérison... A moins qu'elle ne retrouve jamais la raison... C'est aussi une possibilité... Qu'allons-nous en faire ? Ce n'est pas possible de délirer plus longtemps avec ces fadaïses,

cette fille a besoin de soins. Je dois arrêter de penser à des choses invraisemblables sinon je vais devenir cinglé moi aussi... »

Il la prit par la main pour la rassurer, son petit ange gardien lui disant en aparté :

« Judas, tu n'es qu'un Judas ! »

Et Marquésia, naïve et confiante, crut que, quoi qu'il advienne, elle pourrait compter sur lui. Jamais elle n'aurait soupçonné combien, à ce moment-là, sa liberté tenait à un fil aussi mince.

Dans les tourments de son esprit, elle n'avait le souvenir d'aucune tromperie, d'aucune lâche trahison. Elle était à la merci des autres, victime toute désignée de l'inconséquence des humains.

Olivier ajouta :

— Ne t'inquiète pas. Je sais que tu n'es pas folle. Tu es bouleversée, c'est normal. Qui ne le serait pas dans ta situation ? Tu verras, la mémoire te reviendra. Il te faut seulement un peu de calme, je vais m'occuper de toi.

Il n'osa même pas la regarder dans les yeux. Mais sa décision était prise. Demain, il irait voir le professeur Dufossé à la clinique « Les Tilleuls », une maison de repos accueillante dans un parc. C'était un médecin extrêmement compétent, un psychiatre notoire.

Olivier avait assisté, il y a quelques mois, à ses conférences sur le sujet particulièrement délicat et controversé des maladies dites « mentales », et il savait qu'elle serait en de bonnes mains. Et qui sait ? Peut-être comprendrait-elle que c'était pour son bien ? De toute façon, il n'y avait aucune autre solution. La présence à ses côtés de Marquésia devenait une véritable torture tant il avait envie d'elle. Et, raisonnablement, cela n'aurait pas été une fameuse idée d'abuser de sa candeur pour satisfaire un désir qu'il préférerait penser purement physique...

Autant de prétextes qui le confortaient dans sa décision, tellement il craignait de se laisser emporter par une aventure dont il ne se savait pas maître. En fait, à parler trivialement, c'était « la trouille », la trouille de l'inconnu et du mystère qui le prenait au ventre...

« Je vais me débarrasser d'elle, se disait-il, comme on se débarrasse d'un paquet encombrant. Mon vieux, tu n'es pas reluisant ce soir... Je me demande, après ça, si tu oseras encore te regarder dans une glace... Miroir, gentil miroir, dis-moi qui est le plus beau... Vendu ! Mais quel genre de mec es-tu donc ? »

Question qui devait demeurer longtemps sans réponse.

— Allons manger, maintenant, je t'invite au restaurant grec.

Il voulait qu'elle passe une soirée extraordinaire pour qu'elle garde, au moins, ce moment-là gravé en mémoire. Mais peut-on endormir quelqu'un avec un vulgaire repas et le poignarder ensuite dans le dos ? Il y a des décisions insupportables à prendre et, même si c'était courageux de sa part, il était malheureux.

Ils s'installèrent sur la terrasse. Olivier commanda un apéritif. Marquésia voulut, bien entendu, y goûter, trouva cette boisson plutôt intéressante et, à la fin du premier verre d'alcool, le rouge lui montait déjà aux joues et elle commençait à rire avec plus de désinvolture. Le premier verre de vin passa aussi très bien, au grand étonnement d'Olivier devant sa résistance à l'alcool.

Après deux ou trois verres avalés sans problème, il était au moins sûr d'une chose : elle avait l'habitude du vin. L'ennui, c'était qu'elle avait tendance à manger avec les doigts et il eut toutes les peines du monde à l'empêcher de grignoter un os et de le jeter par terre « pour les chiens »...

Cette absence totale de savoir-vivre le sidérait. Il n'avait jamais entendu dire que la perte de la mémoire englobait aussi l'oubli des gestes les plus banals de la vie quotidienne. Marquésia était un défi à la raison. Elle mangeait bruyamment, la bouche ouverte, en faisant claquer sa langue, ce qui lui ôtait tout charme féminin, et, à la fin du repas, éructa conséquemment au grand désespoir d'Olivier dont les joues s'empourprèrent de honte. Cela semblait naturel à la jeune fille, pas le moins du monde gênée par les regards moqueurs des occupants des tables voisines.

Olivier régla l'addition et ils rentrèrent à l'appartement. Marquésia marquait quelques signes d'ébriété. Ils avaient mangé en silence. Pour meubler le temps, il lui parla de la Grèce où il était allé en vacances quelques années auparavant. Elle ne connaissait pas la Grèce, bien entendu, et prétendait ne connaître que l'Occitanie et le royaume d'Aragon, et avait entendu parler de pays lointains où vivaient des païens sauvages. C'était tout.

Olivier sentait, au fil des heures, la moutarde lui monter au nez. Il finissait par se demander si elle ne le menait pas en bateau... Mais un regard dans les beaux yeux limpides de la jeune fille lui enleva toute suspicion. Elle disait probablement la vérité, sa vérité, même s'il ne s'agissait que de fantasmes.

La nuit était déjà bien avancée lorsqu'ils arrivèrent chez Olivier. Marquésia était épuisée. Tous ces efforts pour se souvenir... Efforts inutiles, vains... dans lesquels elle ne voyait que le vide, le néant, et qui lui procuraient un sentiment d'impuissance... Elle avait beau puiser dans le peu de souvenirs qu'il lui restait, tout semblait irriter Olivier au lieu de le réjouir. Elle ne comprenait pas. Elle avait tenté de lui raconter l'épisode nocturne qu'elle avait vécu avant leur rencontre mais il ne semblait pas la croire, prétendant qu'il n'avait pas plu depuis au moins trois semaines. Il était gentil, trop gentil, en vérité, beaucoup trop pour qu'elle soit dupe de sa bonne foi. Et pourtant, il lui semblait que, si elle pouvait se laisser aller aux confidences, les souvenirs reviendraient. Elle les sentait tout proches, derrière la petite porte de sa mémoire, il ne lui manquait que la clef pour l'ouvrir. Cette petite clef, c'était peut-être l'aide d'un ami... Mais elle avait l'impression qu'un fossé infranchissable venait de s'ouvrir entre elle et le jeune homme.

Sur le chemin du retour, ils n'avaient pas échangé un seul mot. Ils remontèrent la rue de la Loge, noire de monde malgré l'heure tardive, se faufilèrent dans les ruelles sombres pavées jusqu'à la place Sainte Anne et descendirent l'étroite rue où logeait Olivier. Plusieurs fois, Marquésia avait trébuché sur les marches inégales et les pavés décollés...

Sur la vieille porte de bois vermoulu, le heurtoir grimaçant en tête de lion, semblait vieux comme le monde, fatigué à l'image de toutes les façades des maisons alentours. Olivier poussa la porte jamais fermée à clef et ils pénétrèrent dans la cour intérieure exiguë, jadis élégant patio pour les maîtres des lieux. Désormais, elle desservait des logements vides et la posséder n'était plus un privilège.

L'appartement d'Olivier s'ouvrait sur la gauche en rentrant, au premier étage d'un grand escalier qui, sans nul doute, avait été autrefois majestueux. C'était un vieil hôtel construit au dix-huitième siècle par de riches bourgeois, mais aujourd'hui la vieille dame qui en avait hérité n'avait plus de quoi l'entretenir ni faire les réparations urgentes plus que nécessaires. Le vieil hôtel particulier avait été divisé au début du siècle en plusieurs appartements indépendants, mais les locataires étaient partis chercher ailleurs un autre confort. Seuls, s'obstinaient à y vivre, Olivier, tout simplement parce que

ses grands-parents avaient eu l'idée saugrenue d'acheter cet appartement il y a bien longtemps, et le boulanger au rez-de-chaussée.

Dans la pénombre et l'austérité du lieu, Marquésia sentait monter en elle une rage impuissante.

Elle avait envie de dormir, tout à coup, de dormir pour tout oublier, de s'abîmer dans le sommeil. Ce n'était peut-être qu'un mauvais rêve et elle allait se réveiller dans son lit, dans sa chambre aux murs de grosses pierres, sous la peau douce de chèvre, avec son chien, le gentil lévrier qui partageait ses joies et ses peines. La soudaineté de cette vision la prit au dépourvu. Elle revoyait cette chambre, le lit de bois brut et la grande armoire imposante où elle rangeait ses robes et ses dentelles, la jolie petite coiffeuse devant laquelle elle peignait sans fin ses longs cheveux défaits, et près d'elle, l'étroite fenêtre qui laissait passer le soleil en rayons furtifs les jours de plein été. Elle pouvait sentir l'odeur d'humidité qui suintait des murailles et celle de la fumée du bois grésillant dans la cheminée.

Ce fut si terrible, ce brusque retour en arrière, qu'elle se mit à hurler, à pleurer en se couchant sur le carrelage de la salle à manger, sous les yeux d'Olivier, affolé, incapable de savoir ce qu'il devait faire.

Elle ne voyait plus rien du monde extérieur, abandonnée à la souffrance terrible provoquée par cette subite vision. Et l'absence, la solitude, l'impuissance l'enveloppèrent de leur manteau de désespoir. Comment repartir ? Comment rentrer chez elle ? Que faisait-elle ici ?

— Mon Dieu, mais pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

Elle s'était ramassée dans un coin de la pièce, derrière le fauteuil, comme une bête traquée, criant sa détresse sans plus de retenue, appelant au secours de sa voix tragique cassée par la panique. Et Olivier, perdu, désorienté, restait immobile, tétanisé par cette crise de démence qu'il était incapable de maîtriser, convaincu que la folie avait eu raison du cerveau malade de Marquésia. Il se mit à pleurer doucement, comme il n'avait pas pleuré depuis sa petite enfance, impuissant.

— Marquésia, je t'en prie, calme-toi. Ecoute-moi, je t'en supplie, ne me laisses pas tout seul...

Mais elle n'entendait rien, murée dans sa solitude. Comment pouvait-elle expliquer l'inexplicable ? Partiellement rendue à son passé qui surgissait de sa mémoire par lambeaux, elle n'arrivait pas

à faire surface ni à comprendre. Puis, tout se mit à brûler autour d'elle. L'odeur de chair calcinée lui piquait les narines et elle entendait hurler la foule. Le visage de son père, cet homme rustre mais si doux, avec son regard triste, le dernier qu'elle avait eu de lui, dansait devant elle une valse macabre. Puis, soudain, tout se calma. Elle resta là à sangloter, secouée de spasmes nerveux.

Olivier s'approcha d'elle pour la relever. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. Il s'agenouilla près d'elle et la serra contre lui pour la consoler. Ils restèrent ainsi un moment, blottis l'un contre l'autre. Puis, il la souleva et l'étendit sur son lit. Elle avait de la fièvre. Il lui prépara de l'aspirine et lui ôta la chemise. Sous ses doigts, la peau douce de son corps était un cadeau précieux dans toute cette horreur. Il rabattit sur elle un drap et éteignit la lumière, ne laissant que la lampe halogène en veilleuse pour ne pas rester dans le noir. Marquésia s'endormit, éreintée de fatigue.

Olivier demeura assis par terre, recroquevillé sur lui-même, et pourtant tendu comme un arc. Son estomac faisait une énorme boule douloureuse et il sentait monter en lui une envie de vomir qui n'en finissait pas.

La tête trop pleine, n'arrivant pas à rassembler deux idées logiques, il n'était persuadé que d'une seule évidence : Marquésia avait besoin d'un médecin. Désormais, sa responsabilité était trop lourde et il ne pouvait la garder plus longtemps chez lui. Le danger était imminent. Cependant quelque chose le tracassait, une petite voix intérieure lui reprochait de n'avoir pas mis tout en œuvre pour secourir la jeune fille. Mais que pouvait-il faire d'autre ?

Las de ne rien comprendre et de toutes les émotions de la journée, il finit par s'endormir, roulé en boule sur le tapis.

— Olivier, Olivier...

Du fond de son sommeil, Olivier entendit la voix de Marquésia l'appeler timidement. Il avait des courbatures et sa tête le faisait souffrir comme au lendemain d'une monumentale beuverie. Ce qui n'était malheureusement pas le cas... Il ouvrit alors les yeux.

Marquésia lui murmura :

— Olivier, écoute-moi. Je me souviens de certaines choses... Enfin, de beaucoup de choses... Laisse-moi te raconter...

Le petit jour commençait à filtrer à travers les vieux volets fermés. La journée s'annonçait encore avec toute la splendeur d'une journée d'été. Le parfum du matin, à nul autre pareil, mélange d'odeur de chaleur et de fraîcheur restée de la nuit, balayait les impressions nocturnes reléguées au rang de cauchemar insensé. Au saut du lit, Olivier avait retrouvé son esprit cartésien. Tout était calme. Dehors, quelques oiseaux faisaient la causette, et le boulanger avait ouvert sa boutique. Il s'assit et s'étira.

— Je vais faire du café. Nous parlerons après. Moi je ne suis pas opérationnel avant d'avoir pris ma dose de caféine...

Pendant ce temps, Marquésia avait enfilé ses vêtements. Elle ne savait pas par quel bout commencer. Tout lui revenait, tellement limpide et tellement absurde...

Dans la cuisine, Olivier préparait le petit déjeuner. L'odeur de café frais et de tartines grillées flottait dans l'appartement. Elle vint s'asseoir près du jeune homme, sensible à l'atmosphère étrange de sa cuisine. Il avait récupéré une vieille table de bistrot et ses chaises assorties qu'il avait repeintes en vert pomme, du même ton que la cheminée Louis Philippe où trônaient des plantes bien soignées tombant en cascades de verdure sur le carrelage brun. De vieux moulins à café s'alignaient sur une étagère au-dessus d'un buffet Second Empire branlant.

Marquésia regretta le contact des bancs de bois de la grande salle commune où elle avait l'habitude de manger. Rien, ici, ne lui était familier, pas même l'odeur du café. Elle avait envie de lait de chèvre chaud et d'une tranche de pain fraîchement coupée d'une grosse miche dont le parfum embaumait l'atmosphère. Elle avait de la peine... Elle ignorait ce qui s'était passé mais elle éprouvait un immense chagrin, comme lorsqu'on vient de perdre un être aimé, et une impression de solitude sans fin... Malgré toute sa gentillesse, Olivier lui était étranger.

Elle fixait machinalement le grille-pain d'où sautaient les tartines, et la machine à café vomissant un liquide noir, épais et parfumé, plus enivrant que le vin.

Lui, de son côté, essayait de retarder le plus longtemps possible l'heure de la confrontation. Qu'allait-elle bien pouvoir lui raconter ? Il en frissonnait d'avance. Il posa sur la table la cafetière fumante, les tartines beurrées et la confiture.

— Qu'as-tu de si important à me dire ? l'interrogea-t-il.

Le ton était neutre et froid, se voulant détaché. Marquésia perçut tout de suite le changement de comportement d'Olivier par rapport à la veille. Hier, impatient qu'elle retrouve la mémoire, il redoutait aujourd'hui d'être confronté à la vérité. Mais tant pis s'il refusait de voir les choses en face, il fallait qu'elle le dise... Pour sa propre sauvegarde, pour essayer de mettre au clair la confusion de ses souvenirs.

Elle ferma les yeux et raconta d'une voix pleine de tristesse :

— J'habite un petit village du comté de Foix. Mon père y possède un château, c'est là que je vis avec ma famille. Il s'est passé quelque chose de terrible. Pourquoi ? Comment ? Ne me le demande pas. Je l'ignore. Nous sommes en l'an de grâce 1243. Mon père doit partir pour Montségur. Les massacres durent depuis trop longtemps. Ils ont mis le pays à feu et à sang... Béziers renaît à peine de ses cendres et il faut reconstruire sur des ruines. Les gens ne sont plus en sécurité nulle part. Mon père et d'autres comtes d'Occitanie doivent se réunir au château pour essayer de sauver l'essentiel. Mais je crois qu'il est trop tard... Pourtant, il faut préserver quelque chose, pour nos enfants et les enfants de nos enfants... Je crois que des chevaliers ont déjà été choisis pour entreprendre une mission dangereuse. Mon père dit que tout est perdu pour le moment mais qu'il ne faut pas perdre confiance. Il ne veut pas renier sa foi. C'est un homme si bon, si droit, si juste... Je sais qu'il lui est arrivé malheur, je l'ai vu la nuit dernière... J'ai vu son visage... C'était affreux... Il essayait de me dire quelque chose... Et moi, qu'est-ce que je fais ici ? Je vois sans cesse un grand bûcher. Olivier, aide-moi. Que se passe-t-il ?

Olivier était bien en peine de lui répondre. Il réfléchit un moment. L'an 1243... Si ses souvenirs historiques étaient exacts, c'était l'année du massacre de Montségur... Marquésia avait visiblement lu trop de romans...

— Ecoute Marquésia, je ne veux pas te faire de peine, c'est vrai que j'ai promis de t'aider. Néanmoins, j'ai bien peur de t'être inutile. Tu sais que tu peux compter sur moi pour te soutenir mais vois-tu, nous sommes en 1991... Et tu me parles de l'an 1243... Plus de sept cents ans se sont écoulés entre ces deux dates... Marquésia, tu ne serais pas vivante si tu avais vécu à Montségur en 1243... Il ne reste de ce château que des ruines. Je connais l'histoire dont tu me parles. Quant au brasier en question, deux cents personnes y

ont péri. Je peux même t'en dire plus. Mais à quoi bon ? Marquésia, il faut te rendre à l'évidence. Tu es malade, tu dois te faire soigner. Que t'importe Montségur ? Tes prétendus souvenirs n'en sont pas, tu te rappelles seulement une histoire que tu as faite tienne. Peut-être l'as-tu lue, peut-être as-tu vu un film juste avant de perdre la mémoire, ce n'est pas impossible. Mais cela ne résout pas ton problème. Je vais t'emmener consulter quelqu'un qui saura te conseiller et te donner les soins nécessaires.

Les paroles d'Olivier résonnèrent dans le cerveau de Marquésia tel un glas au milieu d'une noce. Elle ne savait plus si c'était l'incompréhension du jeune homme qui faisait ce nœud dans sa gorge ou d'apprendre l'horreur, l'inconcevable abomination, cette chute dans le temps qui l'avait envoyée si loin dans le futur et de savoir que toute sa famille, tous ses amis étaient morts, Dieu sait comment, il y avait si longtemps. Que restait-il de ce qu'elle avait connu ? Seulement des ruines, et encore... Rien, le néant. Il aurait mieux valu qu'elle ne retrouvât jamais la mémoire... Qu'allait-il advenir d'elle à présent ? Si seulement elle avait une idée de ce qu'elle devait faire... Si elle était venue du passé, ce qui lui paraissait impossible, elle devait bien pouvoir trouver un moyen d'y retourner... Quel était donc le fil conducteur de toute cette histoire ? Des coups résonnèrent à la porte d'entrée. Olivier poussa un soupir de soulagement en voyant Marc et Thierry. Pour cacher son trouble, il ironisa :

— Vous êtes bien matinaux, tous les deux, vos conquêtes d'hier n'ont pas dû trop vous fatiguer. Vous voilà déjà debout, à neuf heures du matin. Mes amis quel exploit ! Autant dire que c'est l'aurore pour des marmottes de votre espèce...

— Oh, ça va ! Garde tes sarcasmes pour toi. Tu m'as l'air plutôt mal luné, ce matin. Et, en plus, c'est toi le responsable de notre soirée gâchée. Tu nous entraînes toujours dans des histoires invraisemblables ! Cet imbécile de Thierry a passé toute la soirée à se creuser la cervelle sur le cas de la belle dame en blanc. Il était saoul comme une armée de polonais et n'a pas arrêté de pleurer en pensant à elle. Tu aurais mieux fait de la laisser sur le bord de la route. Alors, tu parles si les minettes nous ont fuis... par-dessus le marché, il a fallu que je le couche et il a vomi sur mes chaussures ! Si ça continue, je vous laisse tomber. J'en ai marre de vos délires.

Je ne veux pas finir aussi givré que vous. Dame blanche ou pas, elle peut aller se faire voir ailleurs !

— Justement, tu as raison. On arrête. Il faut aller voir un toubib. Je profite de ce que Marquésia est dans la salle de bain pour vous le dire. Elle déménage complètement. Elle est dingue. Encore un peu et elle se prend pour Jeanne d'Arc. Quelle nuit j'ai passé !

Après avoir écouté le récit d'Olivier, Thierry s'enquit :

— Que pense-t-elle de tout cela ? Lui as-tu dit ce que tu avais l'intention de faire ?

— Bien entendu, et elle refuse de parler maintenant. Elle n'a plus confiance. Autant dire qu'elle me regarde comme si j'étais le diable en personne. Elle est tellement persuadée de la véracité de son histoire ! Mais nom d'un chien ! Je ne peux quand même pas avaler qu'elle a sept cents ans, même pour lui faire plaisir ! Et pourtant, je me sens coupable de la laisser tomber comme cela... Mais nous ne l'abandonnerons pas. Il faut qu'elle aille se reposer et qu'on lui fasse tous les examens possibles. Je suis sûr qu'elle s'en sortira. Nous allons l'aider, n'est-ce pas ?

— Ouais, peut-être, marmonna Marc. Mais je n'ai pas l'intention de passer mon été à m'occuper d'elle, mon vieux. J'ai d'autres chats à fouetter et je n'en suis pas amoureux, moi...

— De quoi ? Qu'est-ce que tu insinues ?

— Mais enfin, tu ne te rends pas compte ? Depuis deux jours, tu n'as des yeux que pour elle ! C'est gros comme une maison que tu es amoureux ! Ceci dit, tu ferais mieux de mesurer tes ardeurs, car si elle est folle, tu seras bien avancé. Il ne manquerait plus que ça ! Toutes les nanas n'en ont que pour toi, et tu en pinces pour une dingue ! Ce n'est pas possible, dis-moi que je rêve !

Marc ne vit pas arriver le coup de poing d'Olivier et bascula sur le canapé.

L'espace d'une seconde, Thierry pensa que leur belle amitié allait se terminer là, dans un pugilat grandiose. Mais Olivier, soudain dégrisé, se précipita vers Marc pour l'aider à se relever.

— Excuse-moi. Nom d'un chien ! Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Ça va, c'est moi qui m'excuse. On n'en parle plus. Bon Dieu, tu as un sacré revers ! C'est la dernière fois que je t'asticote... Promets-moi au moins une chose : c'est d'accord, on s'occupe de Marquésia, on la met dans un coin tranquille où elle sera bien et on va se faire une bringue à tout casser pour se remettre, OK ?

— Promis, c'est promis. Je te dois bien ça...

— D'autant plus, ajouta Thierry, qu'elle joue peut-être la comédie... Allez savoir... Je ne vois pas bien dans quel but, mais c'est toujours possible...

C'est le moment que choisit Marquésia pour sortir de la salle de bain, enveloppée dans une grande serviette. Elle avait le teint grisâtre et les yeux rouges d'avoir pleuré. Elle fit un petit signe de la main à Marc et Thierry qui auraient bien aimé pouvoir se cacher dans un trou de souris, constata d'un coup d'œil le nez tuméfié de Marc et ne demanda rien. Les malheurs des autres ne la concernaient plus. Tout au plus s'étonna-t-elle un peu de ce tableau incongru... Le nez de Marc avait éclaté comme un fruit trop mûr et saignait abondamment. Dans un autre temps, en d'autres circonstances, elle aurait ri aux larmes avant de s'apitoyer sur le sort du jeune homme. Peut-être aurait-elle proposé ses services pour le soigner... Il est vrai qu'elle connaissait beaucoup de plantes et possédait des talents étonnants de guérisseuse. Elle n'avait pas son pareil pour guérir une plaie, les douleurs de ventre, fabriquer des onguents et des cataplasmes. A tel point qu'on la prenait un peu pour une sorcière.

Mais ses compétences étaient reconnues et, tous les jours, des malades venaient la voir, parfois de loin pour demander son aide. Elle regarda le nez tuméfié de Marc, réfléchissant à la meilleure plante utilisée dans ce cas précis pour cicatriser les déchirures. Marc se sentit très gêné par ce soudain intérêt pour son appendice nasal. Mais elle ne dit mot. Les souvenirs remontaient lentement à la surface, par fragments. Lorsqu'elle aurait rassemblé les morceaux de sa vie, elle prendrait son destin en main. Du moins, essayait-elle de s'en persuader.

— Si vous voulez, lança Olivier, nous allons prendre ma voiture et pique-niquer à la mer. Vous n'aurez qu'à vous occuper des courses, moi j'ai un travail urgent. Je vous retrouverai à la plage... Prenez Marquésia avec vous, ce sera plus amusant pour elle...

Il avait essayé de le dire avec désinvolture mais personne ne fut dupe, surtout pas Marquésia qui le gratifia d'un sourire amusé. Il remarqua la moquerie dans son regard et en fut troublé.

Décidément, elle n'avait rien d'une malade mentale, la petite Marquésia... Il n'était vraiment pas persuadé de faire ce qu'il fallait et, à ce moment-là, bien moins que jamais...

Marquésia, elle, avait décidé d'attendre son heure, patiemment, de ne pas trop réfléchir. C'était trop douloureux de penser... Elle commençait déjà à admettre que plus rien de ce qui avait été sa vie n'existait, et se promit de remuer ciel et terre pour retrouver des bribes de son passé, s'il y avait quelque part ne serait-ce que des ruines... Le temps, inexorablement continuait sa course. Il lui semblait avoir toute l'éternité devant elle. Puisqu'elle avait traversé sept cents ans aussi facilement, pourquoi pas cent de plus, pourquoi pas mille ? Elle avait au moins cet avantage sur les autres, tant pis pour eux s'ils ne comprenaient pas.

Sans plus de façon, elle laissa choir sa serviette devant les trois amis médusés, dévoilant ses seins blancs comme le lait et ses hanches rondes. Elle enfila ses vêtements à la hâte et résolut d'ignorer tout ce qui se passait autour d'elle. Elle voulait être la spectatrice indifférente de l'activité humaine qui, pour l'heure, ne l'intéressait pas. Elle avait décidé de les regarder vaquer, comme des fourmis, à leurs occupations stériles. Mais dans son cœur, un gros bleu douloureux prenait toute la place.

## CHAPITRE II

Il était près de midi. Un vent du sud chargé de parcelles de poussière s'incrustant dans chaque pore, cisailait la peau. Quelque part, sur les branches et les troncs des platanes, seules les cigales gardaient le courage de chanter à tue-tête la gloire de l'astre du jour.

Olivier traversa la route et poussa la grille de fer forgé veillant sur l'entrée du parc. L'huis grinça troublant le silence étouffant, et s'ouvrit sur un monde de verdure. Là, la fraîcheur le surprit et il pressa le pas. Une grande allée de graviers, impeccablement entretenue, traversait sagement la pelouse de gazon anglais d'un vert tendre reposant. Un peu partout, surgissaient des jets d'eau arrosant tout ce qui se trouvait sur leur passage. En tendant un peu l'oreille, on aurait pu les entendre rire des bonnes farces qu'ils jouaient immanquablement aux humains.

Perdu dans ses pensées, il prit une douche en passant sous les tilleuls dont l'odeur forte de fleurs sucrées se mêlait à celle de la lavande plantée en haies touffues. L'air bourdonnait d'abeilles à l'activité fébrile. Des canards aux longs cous glissaient silencieusement sur une petite mare bordée de bancs où un saule pleureur centenaire trempait négligemment ses feuilles dans l'eau. Une oasis au milieu du désert...

Au bout de l'allée, une ancienne maison de maître ouvrait grand ses portes, et des rideaux volaient aux fenêtres du premier étage. Il gravit les marches, essayant de se déculpabiliser, sans toutefois parvenir à se persuader du bien-fondé de sa démarche présente. Il avait beau tourner le problème dans tous les sens, une seule évidence s'imposait : il voulait enfermer Marquésia. Ce constat l'écœurant, sentiment remplacé en alternance par une certitude, celle du devoir impérieux de soigner la jeune fille. N'y avait-il pas d'autre moyen moins arbitraire ? Il était trop las pour imaginer une autre issue. Elle lui faisait peur, et ses crises de démence la ramenant à un impossible passé le plongeaient dans une angoisse inexplicable. Après tout, se disait-il, elle ne serait que surveillée, pas prisonnière... Y verrait-elle une différence ?

Il avait pris rendez-vous avec un des médecins du centre afin de trouver des solutions mais, ici, dans ce décor apparemment de rêve, il sentait chanceler toutes ses résolutions. Pourtant, c'était le haut de gamme des maisons de repos, le nec plus ultra, et il essayait de ne pas trop s'interroger sur la manière dont il allait payer les honoraires et la pension de Marquésia... Si elle devait y rester trop longtemps, il était clair que l'héritage de ses grands-parents ne serait plus qu'un souvenir à la fin de l'été...

De fait, c'était la maison de repos la plus agréable de la ville, certainement la plus chère aussi, et il pensait n'avoir pas le droit de faire moins pour son amie. Une manière peut-être de se donner bonne conscience ? En tout cas, il avait pris soin de lui choisir une résidence équipée d'ateliers d'activités manuelles où elle pourrait apprendre à faire de la vannerie, du macramé et de la peinture sur soie... N'était-ce pas ce qu'aimaient les filles ? En fait, il n'en savait rien et c'était bien la première fois qu'il se posait la question...

Tous les jours, elle aurait droit à des séances de relaxation dispensées par un professeur de yoga. Que pouvait-il trouver de mieux ? Mais une petite voix moqueuse dans son for intérieur lui susurrait avec dérision que Marquésia se soucierait peu de toutes ces fadaises, qu'elle préférerait certainement la liberté à une prison si dorée fût-elle...

Une voix nasillarde le tira des doutes dans lesquels il s'enlisait et le pria d'entrer. Sur la gauche, un bureau clair et moderne accueillait les visiteurs. Il tomba nez à nez avec un jeune docteur en blouse blanche, déclina son identité et la raison de sa visite.

— Entrez donc, jeune homme. Oui, oui, c'est bien moi que vous avez eu au téléphone. J'ai trouvé le cas assez intéressant pour vous convoquer en l'absence du professeur Dufossé. Le cas est passionnant. D'un point de vue strictement professionnel, c'est extraordinaire, un cas d'amnésie excitant, unique. Je suis bouleversé. Donc, cette jeune fille se prend pour une châtelaine du Moyen Age ? Edifiant ! Voilà qui nous changera des patientes ordinaires. Une chance pour le corps médical !

D'entrée, cet homme ne lui plut pas. Il lui trouva un air vicieux, fouineur, mais intimidé par la solennité du lieu, il ne put que bafouiller :

— J'espère, que vous la traiterez bien. Parfois, j'ai l'impression qu'elle n'est pas malade, qu'elle dit la vérité...

Le docteur émit un rire grinçant et s'exclama :

— Je vous en prie, voyons ! Gardez les pieds sur terre ! J'imagine que cette jeune fille est très séduisante mais elle n'en est pas moins malade. Croyez-vous que la folie se voit au premier coup d'oeil ? D'ailleurs, rien ne vous dit qu'elle soit folle. L'amnésie n'est pas la folie. Arrêtez de penser à des idioties. Atterrie du Moyen Age, je vous demande un peu ? Avez-vous tout votre bon sens ? Tenez, voilà le professeur. Monsieur, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé...

Le médecin tendit à Olivier une main d'une étonnante fermeté. Le nouvel arrivant avait une autre allure que ce petit docteur déplaisant qu'Olivier avait détesté dès la première minute de leur entrevue.

— Bonjour monsieur. Alors, si j'ai bien compris, c'est vous qui avez trouvé cette jeune personne ? Racontez-nous tout ça. Tenez, asseyez-vous confortablement, j'ai tout mon temps.

Olivier s'installa dans le siège proposé, un grand fauteuil de cuir noir, et entreprit de raconter son histoire. Le professeur prenait des notes et demandait des précisions. Avait-elle des malaises ? Des nausées peut-être ? Non, rien de tout cela... Olivier tenait à insister sur le fait qu'elle avait oublié les moindres détails de la vie courante, par exemple comment manger avec une fourchette ou lire. Peut-être n'avait-elle jamais su, d'ailleurs ?

— Je crois qu'elle ne sait pas lire ou qu'elle a oublié. Elle ne sait rien du passé. Ses souvenirs s'arrêtent à Montségur et encore ignore-t-elle l'épisode final... J'ai dû tout lui raconter et ce fut terrible. Elle m'a regardé avec des yeux terrifiés, j'avais la désagréable impression d'apprendre à quelqu'un la mort de ses parents. La destruction de Montségur semble l'avoir plongée dans une hébétude totale... Depuis, impossible de lui faire dire un seul mot.

Olivier, emporté par son récit, ne tenait pas en place sur son siège. Il se tut soudain, inquiet du mutisme des médecins. Le professeur Dufossé, perplexe, hochait la tête et grignotait le bout de son stylo comme un collégien séchant devant sa copie. Le jeune docteur, lui, semblait très heureux. Olivier mourait d'envie de l'assommer pour lui faire passer le désir de sourire. Cet idiot était content d'avoir enfin trouvé un cas spécial à étudier. Olivier se mit à le détester féroce­ment, lui et son sourire niais illuminant son visage. Pauvre Marquésia ! Dans quelle galère allait-il l'embarquer ? Il se demandait s'il était encore possible de faire marche arrière, mais

elle ne lui appartenait plus désormais. Les médecins prenaient le relais et le professeur ne lui laissa pas le temps de réfléchir à une éventuelle porte de sortie.

— Je pense que c'est très grave. Cette perte de mémoire est très alarmante. Il faudrait lui faire passer tous les examens possibles au cas où elle aurait des lésions cérébrales. A mon avis, ça ne fait aucun doute. Elle a probablement eu un accident... Récent ? Ancien ? Allez savoir... Je pense qu'il est primordial d'aller voir la police et de faire passer son signalement dans la presse. Ce ne serait pas étonnant que quelqu'un la reconnaisse, avec toutes les disparitions signalées de nos jours... En attendant, amenez-la-nous le plus rapidement possible. Je vais vous signer un bulletin d'admission en urgence. J'aimerais bien ne pas attendre plus longtemps. Si ses lésions sont irréversibles, il faut éviter qu'elles ne s'aggravent. Vous avez bien fait de venir.

Olivier n'en était pas complètement convaincu. Quelque chose continuait à le tracasser.

— J'ai oublié de vous dire, professeur. Avant de rencontrer Marquésia, j'ai rêvé d'elle. Elle m'appelait au secours... Cela m'a laissé une drôle d'impression.

— Rêve prémonitoire, peut-être. Je veux bien croire que cela existe, j'ai déjà vu des cas similaires. Vous êtes bien venu à son secours, après tout. Allez savoir entre quelles mains elle aurait pu tomber ? C'est aussi grâce à vous qu'elle vient se faire soigner. Vous êtes sa chance. Ne me demandez pas le fonctionnement de ce phénomène, je l'ignore. Mais cela est, tout simplement. Tâchez de ne pas trop réfléchir, c'est inutile. Laissez-nous faire notre travail et Marquésia ne s'en portera que mieux.

Olivier fit le gros dos. Lorsqu'il quitta le professeur, il n'était toujours pas en paix avec sa conscience. Il n'avait pas encore déjeuné mais n'avait pas faim. Le plus difficile restait à faire : annoncer à Marquésia son admission aux « Tilleuls ».

Avant de rejoindre les autres sur la plage, reculant le plus possible l'instant de l'ultime confrontation avec elle, il rentra chez lui prendre son maillot de bain. La robe de Marquésia traînait négligemment sur le rebord de la baignoire, dernier indice que personne encore n'avait pris le soin d'examiner. Il la prit, caressa le tissu grossier, rugueux sous les doigts. Pas d'étiquette, pas de marque, du cousu main. Elle n'était pas en coton, plutôt en lin, pas vraiment blanche,

un peu comme les anciens draps qu'il avait maintes fois aperçus dans l'armoire de sa grand-mère. Mais il n'était pas plus avancé dans ses investigations. Cette robe pouvait aussi bien venir d'un des ateliers d'artisanat local qui fleurissaient un peu partout dans l'arrière-pays... La sœur de Thierry, férue de guenilles de ce genre, avait acheté sur le marché artisanal d'Antigone, une espèce de pull-over en laine des Pyrénées, mal cardée, qui lui donnait des démangeaisons lorsqu'elle le mettait sur sa peau nue... La robe de Marquésia l'aurait enthousiasmée. Il songea d'ailleurs à lui emprunter quelques vêtements pour que Marquésia ne parte pas comme une pauvre aux Tilleuls. Ce matin, elle s'était vêtue de son jean et de sa chemise qu'elle ne quittait plus, sans que ces vêtements n'arrivent à lui donner un aspect « commun ». C'est un peu comme si on avait mis une minijupe à une madone de cathédrale... Le seul mot venant à l'esprit en les voyant, elle et son jeans, était : anachronique.

Olivier tournait en rond dans son appartement en parlant tout haut. Puis, sortant de sa torpeur, il prit son maillot et se décida, à contrecœur, à les rejoindre à la plage.

Pendant qu'il souffrait le martyre en tête-à-tête douloureux avec sa conscience, Marquésia, bien décidée à profiter de l'instant présent, savourait les joies de la plage, joies inconnues jusqu'alors et qu'elle appréciait à leurs justes valeurs. C'était si voluptueux, cette caresse des vagues sur la peau ! Une sensation nouvelle, unique. Elle se laissait renverser par les vagues sur le sable humide et roulait avec elles jusque dans l'eau fraîche. Dommage qu'elle n'ait pas su nager ! Elle se serait bien enfuie, droit devant, vers l'immensité bleue fascinante. Dommage que son père n'ait pas inclus la natation dans l'éducation de sa fille... Mais savait-il seulement nager lui-même ? Marquésia l'ignorait.

Personne n'osait s'aventurer près des marais où les fièvres faisaient de terribles ravages, et le littoral n'était fréquenté que par quelques pêcheurs et leurs familles. De plus, ils habitaient loin du rivage, et se déplacer au bord de la mer était toute une expédition. Si le pauvre homme avait pu la voir barboter dans l'eau comme un canard, à moitié déshabillée, il en aurait été malade...

Après le bain, elle s'était étendue sur le sable, offrant son corps au soleil. Heureusement Marc avait eu la bonne idée de lui conseiller

de s'enduire de crème pour se protéger, et elle s'était endormie, enfin apaisée.

Olivier les aperçut de loin. Marc et Thierry étaient dans l'eau et Marquésia étendue sur le sable, la tête recouverte d'une serviette. Sans mot dire, il s'assit près d'elle, n'osant pas la réveiller. Elle sentit sa présence et un petit frisson lui parcourut le dos, ignorant si c'était l'appréhension de ce qu'il allait lui dire ou le plaisir de l'avoir près d'elle. Un moment, elle fit semblant de continuer à dormir, savourant un peu le malaise qu'il devait éprouver à cet instant.

— Marquésia, dit-il enfin en choisissant ses mots, je reviens de la clinique des Tilleuls. J'ai vu le professeur Dufossé, c'est un médecin, il t'attend ce soir même. Il est très inquiet à ton sujet. Il faut te soigner. J'ai pensé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Pardonne-moi.

Marquésia s'assit et commença à s'habiller.

— Alors, allons-y. Puisqu'il le faut.

— Mais nous avons le temps, tu peux profiter de la plage...

— Non, le coupa-t-elle sèchement. Le temps presse et j'ai assez abusé de votre patience à tous les trois.

Ce disant, elle n'avait même pas osé le regarder tellement elle avait peur de se mettre à pleurer ! Pas question de lui faire ce plaisir... Il fallait partir, très vite, ne pas compliquer les choses. Elle essayait d'oublier l'angoisse qui l'étreignait. Où l'amenait-il ? Qui étaient tous ces gens qui prétendaient vouloir s'occuper d'elle et en savoir plus qu'elle-même sur son passé ? Une boule dans la gorge l'empêchait de parler. Pourtant, elle s'y attendait depuis la veille. Il fallait partir, et surtout éviter de croiser le regard d'Olivier qui pesait lourd sur elle, et ne pas lui en vouloir... Mais était-ce possible ? Une panique incontrôlable s'empara d'elle et elle se mit à trembler. Pourquoi ne pas s'enfuir en courant, s'échapper de ce piège qui se refermait inexorablement sur elle ? Mais pour aller où ? Elle était trop lasse. Ils l'auraient vite rattrapée. Ses jambes la trahiraient de toute façon. On aurait dit qu'une main invisible s'accrochait à ses pieds pour l'empêcher de bouger. Pourtant, elle en était sûre, il fallait qu'elle retourne à Montségur, même pour voir des ruines, des tas de cailloux qui lui parleraient. Là-bas, résidait la clef du mystère. Puisque Olivier refusait de comprendre, elle se passerait de lui. Elle finirait bien par trouver quelqu'un dans ce monde qui voudrait bien lui accorder sa confiance.

Pendant ce temps, Olivier jouait avec le sable, profondément désespéré. Un instant, son regard rencontra celui de Marquésia, mais la jeune fille resta impassible, presque hautaine. Il aurait voulu disparaître, se cacher, ne l'avoir jamais rencontrée.

Soudain, elle sauta sur ses pieds et serra sa serviette contre sa poitrine. Il comprit qu'il n'obtiendrait plus rien d'elle. Elle s'était murée dans un silence qui en disait long sur son état d'esprit.

En sortant de l'eau, Marc et Thierry, gênés, comprirent tout de suite ce qui se passait et ne demandèrent rien. Olivier leur en sut gré. Il accepta aussi avec soulagement leur proposition d'aller avec lui accompagner Marquésia aux Tilleuls. Il ne se sentait pas le courage d'y aller seul avec elle, incapable de pouvoir supporter un autre tête-à-tête.

\*\*\*

Au premier coup d'œil sur la grande bâtisse au milieu du parc, Marquésia sut qu'elle allait aimer cet endroit. Elle avait besoin d'un petit coin tranquille, loin des tumultes de la ville, pour réfléchir. Elle y resterait autant de temps qu'elle le jugerait utile. C'est elle qui choisirait le moment de partir, quand elle se sentirait assez forte, assez armée pour affronter l'inconnu. Rapidement elle évalua l'enceinte du parc : un simple mur et un portail pas toujours fermé. Elle avait déjà imaginé les prisons de ce siècle, mais pas aussi dorées... Elle se sentit un peu rassurée.

Le professeur Dufossé avait l'air très gentil. Malheureusement, il avait une façon si comique de l'interroger qu'elle ne jugea pas utile de lui répondre. Il avait l'air de croire qu'elle était malade, et il lui parlait avec une telle condescendance qu'elle était vexée et nullement coopérative. Elle se sentait entre les mains de fous qui s'agitaient autour d'elle comme des mouches, grotesques. Une jeune femme habillée en blanc et coiffée d'un petit chapeau ridicule lui souriait sans cesse, d'un sourire niais, crispant. Marquésia la plaignit, persuadée d'avoir affaire à une malheureuse, prisonnière comme elle. Dans quel siècle était-elle tombée, Dieu du ciel !

Le médecin ou prétendu tel, ce dont Marquésia n'était pas convaincue, essayait de lui expliquer les examens qu'on allait lui

faire subir. Mais elle écoutait, distraite, ne comprenant pas un traître mot de ce qu'il lui racontait. Electrochocs, électroencéphalogrammes... Autant de mots qui ne signifiaient rien, des mots sans substance, et imprononçables par-dessus le marché ! Elle mettait une mauvaise volonté évidente à répondre aux docteurs, se comportant comme une enfant capricieuse décidée à jouer un vilain tour aux adultes, tantôt victime, tantôt provocatrice. Seul Olivier s'en émouvait. Il ne put s'empêcher de lui crier :

— Mais enfin, Marquésia ! Arrête de te faire plus bête que tu ne l'es ! Ne te rends-tu pas compte de la gravité de la situation ? Je t'en prie, arrête de faire l'imbécile !

Mais elle, de plus en plus excitée par la petite révolution qu'elle était en train de provoquer, se mit à rire, d'un rire nerveux qui vira au fou rire hystérique, puis s'effondra, en larmes, dans le fauteuil.

Le professeur Dufossé intervint :

— Mon jeune ami, il est temps que vous partiez, vous l'énervez plutôt qu'autre chose. Elle sera très bien, ici. Nous vous donnerons de ses nouvelles.

Olivier se retrouva dehors sans comprendre ce qui lui arrivait. Il réalisa, en s'approchant de la voiture dans laquelle Marc et Thierry l'attendaient, qu'il s'était fait mettre proprement à la porte et qu'il n'était même pas sûr de pouvoir la voir de temps en temps. Le voudrait-elle seulement ?

Marquésia n'avait même pas fait mine d'avoir envie de lui dire au revoir. Elle l'avait laissé partir, indifférente, pour lui faire de la peine, sans se rendre compte à quel point ce petit jeu était dangereux. Elle eut envie de lui courir après, de le retenir, mais un orgueil démesuré l'en empêcha. Jamais elle n'avait supplié personne... Elle resta clouée sur son fauteuil sans faire un geste pour le retenir, et lorsque la porte se fut refermée sur le seul être qui comptait désormais pour elle, elle sut qu'elle allait être longtemps seule avec son chagrin. Un chagrin profond, irrémédiable, ayant compris qu'elle ne reverrait jamais ceux qu'elle avait aimés...

Son père était mort... Mort... Et avec lui, un peu d'elle-même. Son père, si gentil, lui qui s'était occupé d'elle tout seul au décès de sa mère, elle ne le reverrait plus, n'entendrait plus jamais le son de sa voix, son rire, ses colères... Il ne lui restait pas même une tombe où pleurer, pas même un endroit où jeter quelques fleurs dérisoires... Sept cents ans d'oubli s'étaient installés entre elle et lui.

On la conduisit à sa chambre. C'était propre, simple, avec un lit à barreaux de fer, une petite table de nuit, un bureau et un coin douche. De jolis petits rideaux ornaient les fenêtres, et un bouquet de fleurs trônait sur la table en signe de bienvenue. Le professeur avait tenu à la recevoir avec gentillesse. Mais pour le moment, elle était incapable d'apprécier toute marque d'affection. Elle rentra dans sa chambre, tira la porte qui ne fermait pas à clef et s'assit sur le lit. Près d'elle, la valise d'Olivier et les quelques vêtements prêtés par la sœur de Thierry représentaient ses seuls biens personnels. Quelle dérision !

Elle essaya de se souvenir. Il est vrai qu'un mystère entourait sa naissance et expliquerait peut-être ces dons surprenants la distinguant du commun des mortels. Peu importait. Son père disait qu'elle était une petite fée tombée du ciel pour lui rendre la vie plus douce. Il lui racontait des histoires étranges d'anges venus du ciel sur de grands chars de feu qui l'avaient amenée et laissée sur leur passage. C'était une belle image pour ne pas lui expliquer la façon dont naissaient les enfants, une histoire parmi tant d'autres, celles qui se racontaient à la veillée et faisaient rêver les enfants. Mais Marquésia avait vite appris comment on naissait à la vie... Elle avait maintes fois vu mourir des femmes en couche et ses onguents, cataplasmes et incantations avaient été impuissants. Mais son père persistait dans son histoire, promettant de lui dire un jour la vérité. Elle ne la saurait jamais à présent.

Elle revoyait le château, un peu à l'écart du village, pas bien grand, plutôt austère car son père n'était qu'un simple châtelain peu fortuné. Ce n'était pas un grand seigneur, mais un éminent personnage cependant car on venait le voir, parfois de très loin, pour recueillir son avis ou ses conseils. Elle savait que, sous le château, couraient des souterrains, certains reliés aux châteaux environnants et même à Montségur. Des secrets y étaient jalousement gardés et seuls quelques initiés en connaissaient la substance. Son père était parmi eux.

Dans sa tendre enfance, elle avait parcouru chaque recoin du château, fureté partout, dans toutes les pièces, au grand désespoir de sa nourrice, pour en trouver l'entrée. Elle mettait toujours cette mégère en colère, et son père, lui, riait aux larmes de la voir si hardie.

Les souvenirs de son enfance remontaient à sa conscience, s'y bousculant comme si c'était hier. Seul, le dernier épisode de sa vie manquait à sa mémoire. Qu'avait-elle fait avant de se retrouver sur cette route, comment était-elle venue du château de son père à Maguelone, deux lieux si éloignés l'un de l'autre ? A cheval, probablement, mais pourquoi et avec qui ? Ces vaines interrogations lui donnaient la migraine sans rien lui apporter de positif.

Dans la salle à manger encore éclairée par le soleil du soir, l'attendait un banquet sinistre. A son arrivée tardive, toutes les convives tournèrent la tête vers elle sans que personne ne daignât lui adresser un mot de bienvenue. Il n'y avait que des femmes assises à des petites tables de quatre, mises en quarantaine comme des pestiférées. C'était bien mince comme banquet d'accueil, et elle se dit que, pour faire la fête, elle n'était peut-être pas tombée dans le bon siècle... Ce reste d'humour malgré l'horreur de sa situation, la fit se sourire à elle-même. S'il lui restait encore l'envie de rire, c'était que tout n'était pas perdu. Un moment, elle avait bien cru devenir folle, mais maintenant elle savait être assez forte pour tenir le coup face à ce monde inquiétant.

Elle s'assit seule à une table et promena sur l'assemblée un regard inquisiteur. La tristesse ambiante l'atterra. Quel fardeau, quelle faute inavouable pouvaient bien peser sur les épaules de ces pécheresses pour leur donner l'air aussi misérable ? Près de l'entrée des cuisines, une grande brune mal peignée fabriquait des boulettes en mie de pain et les rangeait en ordre impeccable autour de son assiette. Ensuite, elle les mangeait, les dégustait plutôt, lentement, une à une, et recommençait inlassablement son manège. Marquésia était fascinée par sa ressemblance avec une jument et ses gestes d'automate. Près d'elle, une blondinette frêle regardait son assiette comme si elle redoutait d'en voir surgir un monstre ou des lutins. Elle paraissait craintive, jetant des regards furtifs sur les convives attablées avec elle. Marquésia perçut sa détresse et celle de toutes ces pauvres femmes traînant leur misère

comme des boulets. Quelles maladies contagieuses pouvaient-elles avoir contractées pour être ainsi parquées loin du monde ? Elle était perplexe. Pourquoi Olivier l'avait-il abandonnée ici ?

Tout en réfléchissant, elle grignotait une côte de porc famélique et trop cuite en la tenant à pleine main et ne prenant pas garde à la fourchette et au couteau mis à sa disposition. Tous les regards étaient braqués sur elle et des rires nerveux fusèrent ça et là lorsqu'elle saisit une pomme de terre cuite à l'eau avec les doigts pour la tremper dans la mayonnaise.

— Vous avez une fourchette, vous pouvez l'utiliser... se hasarda timidement à lui suggérer la petite blonde, abandonnant pour un court instant la contemplation hallucinée du repas qu'elle n'avait pas touché.

Marquésia la gratifia de son plus beau sourire et saisit ses couverts. Olivier n'avait même pas songé à lui apprendre à s'en servir et elle était très embarrassée.

La première fois qu'elle avait vu une fourchette, c'était chez son père, au cours d'un banquet. Un voyageur, venu on ne savait d'où, en avait apporté une. Tout le monde avait bien ri en essayant de s'en servir. Elle avait circulé de mains en mains pour la plus grande joie des invités. Son père en avait même acheté quelques-unes, à prix d'or, mais on ne les utilisait jamais au château, sauf de temps en temps, pour amuser les amis. C'était bien plus pratique de manger avec les doigts...

Néanmoins, armée de cet objet ridicule tout juste bon à amuser les convives, elle finit son repas insipide tant bien que mal, et les pensionnaires retournèrent à leur propre assiette.

Elle se sentait épiée de toute part, jugée, jaugée, aussi bien par les pensionnaires que par le personnel attiré par les rires inhabituels de la salle à manger. Quand la laisserait-on tranquille ? Au milieu de tous ces inconnus, elle avait la désagréable impression d'être un animal de foire exposé à la curiosité des foules. De guerre lasse, elle quitta le réfectoire sans en demander l'autorisation à personne et se réfugia dans sa chambre. Dans l'obscurité, elle retrouva ses angoisses et ses questions. Comment savoir où s'arrêtait la réalité et où commençait la fiction ? Elle était seule persuadée que son histoire était vraie, seule face à un monde inconnu, inquiétant. Il lui fallait des preuves. Si seulement elle pouvait trouver la moindre petite preuve, Olivier la croirait... Il fallait qu'elle se rappelle, coûte

que coûte, mais les souvenirs lui faisaient faux bond et, rompue de fatigue, elle s'endormit. Elle n'entendit même pas les autres pensionnaires se coucher.

*Il était tard dans la nuit. Par la petite lucarne aux murs épais, la lune s'infiltrait et dansait sur les murs de la grande chambre. C'était presque le printemps mais il faisait encore froid et on supportait la grosse couverture en peau sentant le mouton. Marquésia, les yeux fermés, se pénétrait de sa chaleur. Peut-être était-ce la dernière nuit qu'elle passait dans son lit douillet ? L'odeur de cendres froides venait lui chatouiller les narines, semblait vouloir s'y loger à tout jamais et imprégner son cerveau. Le temps s'était figé. Demain, elle allait devoir suivre son père à Montségur.*

*Elle respectait la religion de son père sans toutefois comprendre ses croyances. La religion catholique lui semblait d'une barbarie terrifiante à cause de tous les soldats venus du Nord qui pillaient, volaient, violaient et brûlaient tout sur leur passage. Son père, lui, était un hérétique de la religion des « bonhommes » et ce comme son père et son grand-père depuis des générations. Sans être un parfait, il menait, surtout depuis le décès de sa femme, une vie d'ascète exempte de brutalité, protégeant les pauvres et les parfaits persécutés. Mais elle, Marquésia de Tricastel, ne croyait en rien et cette différence l'inquiétait. Toutes les religions du monde l'indifféraient... Pourtant, tout le monde devait bien croire en quelque chose, un dieu ou des dieux, peu importait, même le plus païen des païens... Pourquoi ne parvenait-elle pas à s'accrocher à une quelconque foi ?*

*Dehors, un petit vent aigre sifflait entre les arbres. Peu à peu, le soleil s'était levé. L'aube pâle et timide avait mis de l'animation dans le château glacé. Les bruits de bottes et d'étriers, le claquement des sabots sur les gros pavés de la cour, annonçaient un proche départ. Marquésia avait préparé ses malles avec tristesse. Un pressentiment néfaste l'envahissait. Elle avait peur de l'avenir et de l'inconnu.*

*— A quoi songes-tu ma fille ?*

*Son père venait de franchir le pas de la porte. Sa silhouette imposante prenait toute la place. Il avait l'air las. Depuis plusieurs*

*jours, il avait du mal à dormir, et jusqu'à des heures avancées de la nuit, il était assis dans la grande salle commune à regarder danser les flammes. Marquésia se serait bien blottie sur ses genoux et aurait bien aimé frotter sa joue de pêche contre la peau mal rasée et rugueuse de cet homme qu'elle aimait tant. Mais ce n'était plus de son âge. A dix huit ans, une jeune fille ne devait plus montrer de signes d'affection intempestifs. Elle se tenait respectueusement devant lui et le dévisageait de ses grands yeux clairs où il puisait toute sa force dans les moments de sombre solitude.*

*— Je pense à vous, père, et à moi, à cette religion que je voudrais aimer parce que je la trouve belle... Mais je ne comprends pas, je me sens si étrangère... Père, dites-moi qui je suis...*

*— Il est trop tard, mon enfant. L'heure est proche. J'aurais voulu te parler de ta mère et de ta naissance. Je n'en ai plus le temps. Mais, si tu reviens un jour au domaine, sache qu'il y a dans les souterrains, une petite salle avec un cercueil magnifique. C'est là que repose ta mère, ma femme. J'ai écrit là l'histoire de sa vie. Puisses-tu me pardonner un jour de ne pas avoir eu le courage de tout t'avouer ! J'ai eu si peur de te perdre... Je t'ai toujours cru encore une enfant... Je n'avais pas vu que tu avais grandi. Sache que je vous ai aimées toutes les deux plus que quiconque au monde. Mais le monde est cruel. Tu verras, nos châteaux ne renaîtront pas de leurs cendres... Allons, il faut partir.*

*— Père, je vous en prie, dites-moi...*

*Mais il avait déjà tourné les talons et lançait des ordres aux serviteurs qui venaient annoncer la fin des préparatifs.*

*Marquésia ferma sa malle, jeta un dernier regard à sa chambre, le cœur gros, et les rejoignit dans la cour.*

Un hurlement déchira la nuit. Marquésia, trempée de sueur, sursauta dans son lit et ouvrit les yeux. Au même moment, la lumière jaillit dans le couloir. Elle se leva et, nus pieds, s'y dirigea. C'était la pensionnaire dont la chambre était la plus proche de la sienne, la petite blonde qui lui avait dit trois mots la veille au soir. Deux infirmières étaient à son chevet pour lui faire une piqûre. La malade refusait de se laisser toucher et hurlait à s'éclater les cordes vocales. Puis, elle se mit à sangloter en hoquetant. Marquésia

réintégra sa chambre, trouvant indécent de contempler la souffrance des autres. Elle ne pouvait rien faire pour elle... Ou peut-être si, après tout... Peut-être possédait-elle encore quelques pouvoirs ?

La lumière s'était éteinte dans le couloir. Elle sortit sur la pointe des pieds. Ses pas résonnaient lugubrement sur les lattes de bois au risque de réveiller tout l'étage. Mais les pensionnaires droguées par trop de médicaments n'avaient même pas entendu crier la jeune femme. Sans bruit, Marquésia ouvrit la porte. Une petite veilleuse éclairait faiblement la chambre.

La jeune femme faillit hurler, mais en la reconnaissant, elle sembla se détendre. Marquésia s'approcha d'elle et posa une main sur son front. La jeune femme ne broncha pas. Marquésia plongea son regard clair dans ses yeux étonnés et lui dit :

— Je m'appelle Marquésia. N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal.

— Je m'appelle Claudine, eut à peine le temps de murmurer la jeune femme.

Puis un pâle sourire éclaira ses traits torturés et elle s'endormit, le sourire aux lèvres. Marquésia regagna sa chambre en titubant. Elle était exténuée. Comme chaque fois qu'elle utilisait sa force pour les autres, son corps se vidait de son énergie.

Elle eut tout juste le temps de se mettre au lit. Tout dansait devant ses yeux et la chambre tournait sur elle-même en une ronde infernale. Elle perdit connaissance et, les souvenirs qui étaient enfin revenus, limpides, la laissèrent en paix au moins pour une nuit.

Au matin, l'animation extérieure la tira d'un profond sommeil et le retour à la réalité lui donna envie de vomir. Elle n'avait aucune envie de se lever, encore moins d'aller déjeuner. Ayant retrouvé complètement la mémoire, elle refusait de se mêler aux autres ou de parler à qui que ce soit. Elle voulait rester seule avec son chagrin et son épouvantable secret qu'elle ne pouvait partager.

Là-bas, à Montségur, les flammes léchaient les dernières cendres des martyres. Ce matin-là, après plusieurs mois de siège du château, les quelques deux cents personnes qui s'abritaient derrière les remparts, reçurent le consolamentum et descendirent en chantant vers leurs bourreaux, refusant de renier leur foi. Seule, Marquésia qui ne croyait en rien et en tout en même temps, qui n'avait ni dieu ni maître, avait abjuré cette religion qui n'était pas la

sienne. Elle ne voulait pas finir sur le bûcher... Elle ne voulait pas être brûlée comme une sorcière et pourtant, elle seule l'était un peu. Alors, elle s'était rendue à ces soldats et à ce petit moine exalté qui exhortait les foules, promettait l'enfer ou le paradis, et jugeait à la place de son prétendu Dieu. Un dieu de colère et de haine, probablement la divinité du mal...

Elle avait subi le baptême des chrétiens pendant que son père et ses amis se consumaient dans le grand champ au pied du château. Comment raconter l'horreur de cet instant ? Sur son lit, la tête enfouie dans ses coussins, elle pleurait à chaudes larmes sa lâcheté et sa trahison. Elle se revoyait, parjure, dégoûtée d'elle-même, prêter serment à une religion haïe qui ne la concernait pas, pour sauver sa peau, parce que les flammes du bûcher la terrorisaient au point d'accepter n'importe quel compromis, le plus indigne fut-il. Il ne fallait pas qu'elle meure là, pas elle, pas à Montségur ! Son père lui pardonnerait-il un jour ? Il était mort sans lui dire adieu, ses grands yeux bruns si doux lui souriaient toujours, même après l'avoir entendue renier la religion de ses ancêtres. Fallait-il qu'il l'aime pour accepter cette ignominie sans la maudire ! Ensuite, elle avait pris la route pour fuir les soldats, pour ne pas subir, en plus de l'humiliation de la défaite, les outrages sexuels inévitables. Elle avait fui à cheval, au hasard, la tête remplie d'horreurs, l'esprit en feu, jusqu'à ce qu'Olivier la trouve sur la route. Elle avait traversé l'espace et le temps et plus rien n'existait. Plus rien, à part cette souffrance vivante, inhumaine, que le temps, si court pour elle, n'avait pu apaiser.

Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Qu'aurait-elle pu faire pour sauver les siens ? Ils étaient montés sur le bûcher le cœur content, en chantant.

Et les flammes se dressaient jusqu'au ciel... Une odeur de chair brûlée empestait l'atmosphère et même les soldats les plus aguerris en avaient vomi de dégoût. Marquésia, au bord de l'abîme, ne savait plus dans quel temps elle vivait. Passé, présent, futur, qu'importait ? La réponse à ses questions était sûrement dans le château de ses ancêtres dont seules quelques ruines devaient subsister. Mais quelque part, sous les montagnes et les forêts, les souterrains continuaient à exister, elle en était certaine. Elle les retrouverait...

— Mademoiselle, vous devez venir déjeuner...

Elle n'avait pas entendu rentrer l'infirmière. Elle n'avait pas faim... C'était trop lui demander. Malgré tout, elle se laissa prendre par la main et la suivit comme un chien docile. Elle n'avait pas envie de se prendre en charge, plus envie de décider ni de choisir. Tout ce qui se passait autour d'elle ne l'intéressait pas, ne la concernait pas. Elle n'était pas d'ici, pas de ce temps, et tous ces gens lui semblaient inconsistants. Existaient-ils seulement ? Ils auraient pu aussi bien disparaître et elle se serait retrouvée dans une autre époque, en d'autres lieux, aussi perdue, aussi seule. Voyageuse étrangère, en quelle époque avait-elle commencé ce voyage ? C'était comme si elle s'était réincarnée, chaque fois, sans mourir. Comme si elle s'était trompée quelque part, dans la programmation de son existence. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Qui était cette mère inconnue sur laquelle planait un secret si lourd ? Si seulement Olivier était là... Lui seul pouvait comprendre. Elle en avait la certitude. Peut-être avait-elle traversé les siècles pour le rencontrer ? Elle avait besoin de lui, un besoin viscéral comme de boire ou de manger. Mais il n'était pas là, et elle n'était pas sûre de jamais le revoir.

Le nez au-dessus de son bol, elle n'écoutait pas ce qui se passait autour d'elle. Elle ne vit même pas Claudine esquisser un semblant de sourire à son encontre, et c'était pourtant un événement en soi... Ce liquide blanc écœurant lui donnait la nausée. Cela ressemblait à du lait mais ce n'était certainement pas du lait, c'était impossible, n'ayant ni odeur, ni saveur, ni crème à la surface. Quant au pain, inutile d'en parler, ce n'était pas du pain. Serait-elle toujours obligée de se nourrir avec des aliments aussi insipides ? Non, elle ne mangerait pas. Autant se laisser mourir, après tout, que de vivre cette aberration, elle qui, en plus, était si gourmande ! Ou bien elle était immortelle et survivrait ou elle en mourait et cette ronde infernale à travers les siècles serait terminée. Elle repoussa son bol, posa son menton sur ses deux mains croisées et regarda autour d'elle.

Claudine lui sourît et elle lui rendit son sourire. La jeune femme rougît jusqu'aux oreilles et baissa la tête au-dessus de son bol comme si elle avait commis un crime épouvantable. Marquésia se dit qu'après tout, elle n'était peut-être pas la plus malheureuse. Toutes ces femmes portaient sur leur visage le désespoir et la misère. L'idée lui effleura l'esprit qu'elles étaient peut-être en

prison, et elle de même. Pourquoi pas ? Cela justifierait une telle tristesse... Drôle d'époque... Brûlait-on encore les sorcières ? Pour quel motif enfermait-on les gens ? Trop de questions qui demeuraient sans réponse et l'angoissaient. C'était comme un jeu dont elle n'aurait pas connu les règles, un jeu dangereux où elle aurait risqué sa vie.

— Merci Olivier, dit-elle tout haut. Merci du cadeau que tu m'as fait...

Puis elle murmura pour elle-même : « je ne resterai pas ici... Je dois rentrer chez moi et peu en importent les moyens. »

Dix heures du matin... Olivier essayait de l'appeler au téléphone, en vain. La secrétaire lui dit :

— Mademoiselle Marquésia n'est pas disponible. Mais bien entendu, elle vous donnera des nouvelles dès que possible...

Il était furieux, contre lui-même et contre les médecins. L'avoir abandonnée ainsi après toutes les promesses qu'il lui avait faites ! Il aurait bien dû se douter qu'une fois entre les mains des toubibs elle lui échapperait ! A quel titre pouvait-il faire des réclamations ? Il n'était pas de la famille et elle était probablement mineure ce qui n'arrangeait rien et pouvait lui attirer des ennuis avec la justice. Il tournait en rond dans son appartement comme un animal en cage alors qu'il faisait si beau dehors et que l'eau de la mer atteignait la température idéale. Seule Marquésia occupait ses pensées et venait lui gâcher ses vacances. Marquésia, avec son petit sourire triste et l'énigme qui enveloppait sa vie...

— Je vous en prie, mademoiselle, asseyez-vous.

Dans le bureau du professeur, Marquésia n'était pas à l'aise. Elle aurait bien aimé être ailleurs et qu'on la laissât tranquille. De plus, son estomac lui faisait mal. Elle ne savait pas si c'était la faim, la peur, la peine, ou tout à la fois. Elle avait soigné bien des gens et était incapable de se soigner elle-même...

La voix du professeur continuait froidement :

— Examinons la situation ensemble. Vous avez donc perdu la mémoire...

— Non, pas du tout.

Cette affirmation tomba au milieu d'un silence pesant. Le petit docteur, assis dans un coin, avec son sourire niais, en perdit ses lunettes.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez dit : vous avez perdu la mémoire et je vous ai répondu : non. Non, je n'ai pas perdu la mémoire ou plutôt je l'ai retrouvée. Mais je doute que vous ayez envie de me croire. Je ne pense pas que mon passé vous intéresse...

— Voyons, mademoiselle, on ne se moque pas du corps médical ! Dites-moi votre nom et votre adresse, j'appelle vos parents. Si vous vous êtes amusée à nos dépens, je vous prie de croire que ça va vous coûter cher !

— Mes parents ? Je n'avais que mon père, il est mort il y a sept cents ans. Je ne pense pas que vous puissiez l'appeler. Savez-vous converser avec les morts, Monsieur ?

Le petit docteur remit ses lunettes sur son nez et gloussa de plaisir. Un instant il avait redouté que son sujet d'expérience ne lui échappât. Mais pas du tout. Il tenait un thème ahurissant pour sa thèse de fin d'études. Il suçait consciencieusement le bout de son stylo et suspendit son geste.

Marquésia s'adressa à lui d'un ton méprisant :

— Vous pouvez inscrire, petit monsieur. Je suis Marquésia. Marquésia de Tricastel, née en l'an 1226 dans le château de mon père. Ma mère est morte en me donnant le jour. Quant à mon père, il a péri à Montségur, sur le bûcher... En l'an 1244...

Sa voix mourut sur ses lèvres et de grosses larmes de désespoir roulèrent jusqu'à sa bouche. Enfin, elle pouvait pleurer, laisser aller sa peine trop longtemps contenue qui roulait sur ses joues en ruisseaux salés. Pleurer, enfin pleurer, de toute la force de sa détresse et que le monde entier sache la profondeur de son chagrin!

— Je vous en prie, mademoiselle, chuchota le professeur...

Décontenancé, il ne savait plus ce qu'il devait dire ou faire. Le cas lui semblait plus grave que prévu.

— Je vous en prie, reprenez-vous et racontez-moi votre histoire.

Et Marquésia entreprit l'histoire de sa vie, du moins ce qu'elle en savait. Son père avait été marié deux fois. En fait, marié, non, car il n'avait pas épousé sa mère, pour des raisons obscures qu'elle ne connaîtrait jamais. Mais il l'avait passionnément aimée et elle était morte à sa naissance ou peu après. Elle ne l'avait pas connue. Elle était enterrée dans une crypte sous le château. Puis, elle raconta son enfance heureuse, les problèmes avec les seigneurs du Nord, l'église catholique, jusqu'au dernier épisode, celui qui lui faisait si mal.

A la fin de son récit, sa voix était presque inaudible. Elle ne parlait qu'à elle-même. Le petit docteur n'en croyait pas ses oreilles. Confronté à un cas passionnant, inespéré, il se voyait déjà devant les meilleurs psychiatres de France développer une thèse révolutionnaire sur les méandres du cerveau et les caprices de la mémoire.

— Qu'en dites-vous, docteur Dubois ? interrogea le professeur dérouté.

— Génial ! Tout simplement génial ! Du jamais vu n'est-ce pas ?

— Je ne partage pas votre enthousiasme... Et arrêtez d'ouvrir ces yeux émerveillés, vous avez l'air d'un enfant devant son joujou préféré ! Cette fille souffre, imbécile ! Arrêtez de prendre des notes ou je vous fais manger votre carnet !

Le petit docteur Dubois, mortifié, en perdit pour la deuxième fois ses lunettes.

« Bien fait ! » Pensa Marquésia, sans se douter une seconde qu'elle venait de se faire son premier ennemi dans sa nouvelle existence. Peut-être le professeur allait-il comprendre et l'aider ?

Mais le professeur ne comprenait pas. Il voyait seulement devant lui un être qui souffrait, et étant profondément humain et respectueux de ses malades, même les plus diminués mentalement, leur souffrance lui faisait mal et le révoltait.

— Mon jeune ami, continuez sur ce registre et je vous vire. Nous ne sommes pas ici dans un laboratoire. Tenez-le-vous pour dit ! Si vous avez envie de faire des expériences, procurez-vous donc des rats ! Ici, on soigne des humains et on a au moins le respect de leur mal être !

Le petit docteur, penaud et vexé, plongea le nez dans son calepin et se tint coi.

— Je pense qu'il vaudrait mieux vous faire des examens. Vous verrez, ce n'est pas bien méchant. Un électroencéphalogramme et quelques radios. Rien de douloureux.

Marquésia avait confiance en lui. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Il avait l'air bon. Elle savait que tous les examens du monde ne serviraient à rien. Qu'importait ? Si au moins elle pouvait leur prouver qu'elle disait vrai...

La salle d'infirmierie était d'un blanc immaculé et une odeur d'eau de Javel, odeur inconnue pour elle, lui piqua les narines. En rentrant, elle ressentit toutes les peurs des patientes venues là avant elle. Difficile de ne pas céder à la panique lorsqu'on se trouve agressée par toutes ces impressions néfastes ! Mais la jeune fille avait vécu trop d'horreurs pour se laisser impressionner. Sereine, elle s'assit sur le fauteuil de cuir froid que lui indiqua le professeur. La jeune infirmière qui l'avait accueillie la veille était également présente. Elle la gratifia d'un sourire. Elle ne devait plus en vouloir à toute l'humanité comme si celle-ci était responsable de ses malheurs.

Mais il y avait aussi cet abominable docteur et son inévitable carnet qui lui tapait sur les nerfs. Il avait l'air ridicule dans son petit pantalon étroit, étriqué. Elle eut envie de rire en pensant aux hommes qu'elle avait connus, fiers, bourrus, pourtant parfois si tendres, dont les carrures larges rassuraient. Celui-ci avait l'air d'une sauterelle costumée. Ses gros yeux globuleux à travers ses lunettes, avaient la fixité de cet insecte nuisible et elle imaginait ses amis d'enfance lui arrachant les pattes pour les jeter aux faucons. C'est sur cette image vengeresse qu'elle se laissa poser les électrodes de l'électroencéphalogramme. Tout de même, elle n'était pas rassurée... Tous ces fils gluants collés sur sa tête n'allaient-ils pas lui faire exploser le cerveau ? Bien au contraire... L'appareil lui-même explosa, à peine branché. Une petite lumière bleue circula le long des fils au départ de son crâne et vint faire éclater la petite boîte en mille morceaux... Grillée, anéantie... Un appareil qui coûtait une petite fortune... Liquidé... En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Marquésia n'avait pas bronché. A peine avait-elle ressenti une petite décharge, tout juste une chatouille dans les cheveux. Le petit docteur était blanc comme un linge et ses lunettes s'étaient

pulvérisées par la même occasion. Elle pouffa de rire devant son air ahuri.

Le professeur était debout devant son appareil complètement détruit, les bras ballants, sans rien comprendre. Son regard errait de Marquésia à l'appareil et vice versa, le long des fils noircis.

— Je suis désolée, dit-elle simplement.

— Désolée ? Vous êtes désolée ? Ce n'est pas possible ! Comment êtes-vous encore vivante ?

Le premier moment d'étonnement passé, le professeur entra dans une violente colère irraisonnée. Il hurlait de rage.

— Quel est l'abruti qui a touché à cet appareil ? Quel est le criminel, le bandit, le salaud...

Sa colère était comme une énorme vague qui déferle sur la berge un jour de mauvais temps.

— Qui a touché cet appareil le dernier ?

Un calme sibérien s'abattit sur les personnes présentes.

— C'est moi, eut quand même le courage de balbutier le docteur Dubois. Mais je vous jure, je n'ai rien fait. Pas plus que d'habitude. Il fonctionnait parfaitement.

— Je vous avertis, vous, le petit gringalet ! Au prochain coup je vous colle au mur. Tout professeur que je suis, je vous préviens : qu'il arrive un malheur à cette fille et je vous découpe en morceaux !

Les colères du professeur étaient très connues du milieu médical et surtout dans sa clinique. Ils avaient tous l'habitude de ses explosions verbales tonitruantes, mais plus d'un, ce jour-là, crut que la dernière heure du petit docteur était arrivée. Seule, Marquésia s'amusait follement. Certes, le petit docteur n'avait pas volé le savon, mais il n'était pas responsable. Elle était l'unique cause de cet accident.

Son cerveau... Ils avaient la prétention de sonder son cerveau... Les fous... Pauvres humains inconscients, téméraires. Que comptaient-ils trouver dans son cerveau ?

Fascinée par ses propres pouvoirs elle pensait :

« Je pourrais faire tout exploser avec mon cerveau si j'étais rancunière... Mais ce n'est pas le cas, je ne veux de mal à personne. Il faut que j'apprenne à maîtriser ce don avant de mettre le feu partout. Mais de quelle manière ? »

— Comment vous sentez-vous, Mademoiselle ? Voulez-vous que nous arrêtions pour aujourd'hui ?

— Mais pas du tout ! Continuons. Je n'ai pas peur, vous savez... Dans la salle des radios, elle s'étendit sur la grande table glacée et frissonna. Le professeur introduisit un cliché et appuya sur le petit bouton apparemment inoffensif et des milliers de fois utilisé sans danger. De mémoire d'infirmière, jamais il n'avait produit un tel effet. Ils se crurent en plein cataclysme. Telle une aurore boréale, la pièce s'illumina soudain d'une lumière bleutée, d'un bleu électrique, et de grands éclairs dorés la déchirèrent de part en part. Le feu avait pris aux installations électriques et la petite sirène rouge du danger clignotait désespérément en hurlant dans toute la clinique. Toutes les lumières s'éteignirent et ce fut la panique générale. Anne-Marie, l'infirmière de service, s'enfuit en criant. Marquésia fut propulsée vers le plafond et s'immobilisa à un mètre environ au-dessus de la table. Puis, doucement, comme si une main experte l'avait guidée, elle posa ses pieds sur le sol et retrouva l'équilibre. Une énergie nouvelle l'habitait et elle se sentait bien. La lumière s'intensifia, vira au rouge pourpre, se raya de violet et, aussi subitement que tout avait commencé, tout redevint normal, silencieux. Le calme ne dura pas longtemps. Le petit docteur n'eut pas le temps de s'éclipser. Une main puissante s'abattit sur lui et le saisit par le col de la chemise.

— Mais lâchez-moi ! Je n'ai rien fait ! Je ne suis pas fou, tout de même...

— Dans cinq minutes, je vous veux dans mon bureau. Tâchez d'avoir une bonne explication à me fournir.

Le remue-ménage dura un bon moment, tout le personnel des « Tilleuls » étant sur le qui-vive pour réconforter les malades choqués par les événements. Marquésia en profita pour s'éclipser et se faufila dans le jardin. Elle s'assit sur un banc près de la petite mare et réfléchit. Profondément secouée par les événements, elle se remit de ses émotions en contemplant l'eau, imperturbable, à peine troublée par un petit vent du sud, à l'image de sa propre âme. Se découvrir tout à coup capable de traverser le temps, de mettre le feu sans raison apparente avait de quoi perturber. Jamais elle ne se serait crue capable de tels actes ! Comment, elle, Marquésia de Tricastel, jeune fille sage et bien élevée, avait-elle pu se métamorphoser aussi vite en un monstre dévastateur ? Elle devait garder la tête froide... Il y avait certainement une explication, si folle fût-elle.

Pendant ce temps, le petit docteur sauterelle devait rendre des comptes au professeur... Bien qu'elle le détestât plus que quiconque, il n'était pas responsable et elle avait un sens de la justice au-dessus de ses propres rancœurs.

Dans le bureau du professeur, l'écho de sa colère faisait vibrer les murs.

— C'est de l'inconscience ! C'est vous le responsable du matériel ! Au lieu de vous moquer de cette fille, vous feriez mieux de vous occuper de votre travail ! Combien de fois faudra-t-il vous dire d'être plus consciencieux ?

— Mais je ne me moque de personne...

— Ça suffit ! Taisez-vous, vous me fatiguez ! Les malades ne sont pas des sujets d'expériences. Occupez-vous du matériel d'abord ou je vous préviens : votre thèse, vous ne la passerez jamais. Je vous casserai...

Marquésia ne savait plus ce qu'elle devait faire. Les éclats de voix auguraient mal de l'état d'esprit du professeur.

Elle frappa timidement. Le professeur hurla :

— Qui est là ? J'ai demandé de ne pas me déranger !

Puis, la voyant, il se radoucit :

— Oh ! C'est vous, mademoiselle, pardonnez-moi. Comment vous sentez-vous ?

— Bien. Mais je vous en prie, n'incriminez pas le docteur Dubois, il n'y est pour rien. Je suis la seule responsable de cet incident.

— Je vous en prie, restons sérieux. Le matériel est défectueux, soit. Nous allons réparer les dégâts. Mais qui m'a donné une telle équipe d'imbéciles ? On vous a laissé partir sans soin ? Où est donc passée l'infirmière ? Anne-Marie ! Venez immédiatement ! Occupez-vous de Marquésia ! Mais où vous croyez-vous donc tous ? Bande d'incompétents !

Le professeur était hors de lui. Personne n'osait lui tenir tête. Marquésia comprit qu'elle ferait mieux de se retirer l'heure n'étant pas propice aux explications.

Le petit docteur passa près d'elle en lui jetant un regard furieux. Un méchant rictus tordait son visage. La jeune fille comprit qu'entre elle et lui la guerre était déclarée. L'infirmière, pour sa part, n'en menait pas large. Le professeur s'adressa à elle d'un ton bourru :

— Bon, maintenant, passons aux choses sérieuses. Nous aurions dû commencer par là. Vous la mesurez, vous la pesez, vous lui

prenez la tension, la routine, quoi. Et je ne veux plus entendre parler de ces idioties du reste de la journée !

Il sortit en claquant la porte et partit visiter ses malades dans son cabinet en ville.

Marquésia se demandait avec anxiété quelle catastrophe elle allait encore provoquer involontairement. Bien entendu, l'aiguille du tensiomètre se mit à tourner à toute vitesse autour du cadran et Anne-Marie, au comble de l'épouvante, arracha le brassard et laissa tout tomber. L'appareil se brisa en heurtant le sol, éparpillant des morceaux de verre sur le carrelage. La jeune infirmière s'enfuit laissant Marquésia désespérée. Elle se dit qu'après avoir échappé au bûcher de Montségur, ce serait bête de finir brûlée comme sorcière dans un hôpital du vingtième siècle... Elle tenait à la vie plus encore que sept siècles auparavant, à cette vie qui s'accrochait à elle comme un coquillage au rocher...

Désœuvrée, il ne lui restait plus qu'à trouver une quelconque occupation pour passer le temps. Elle déambulait dans les couloirs lorsqu'une voix chevrotante l'interpella :

— Vous vous ennuyez chez nous ?

Une petite grand-mère toute rabougrie, appuyée sur le pommeau de sa canne, la dévisageait gentiment.

— Si vous voulez, il y a l'atelier de vannerie, on vous y apprendra à faire des paniers...

Marquésia sourit. Des paniers... Elle regarda ses mains fines et douces, ses ongles bien taillés et pensa aux paysannes qui filaient la laine, tissaient et tressaient la paille à longueur d'année, à leurs mains abîmées par le froid, et le rude travail des champs. Elle, n'avait jamais fait que de la tapisserie. On ne travaillait pas la paille lorsqu'on était châtelaine de Tricastel... Mais qu'importait... Elle devait remettre en question tous ses acquis pour s'adapter. Ici, elle n'était que Marquésia, une malade qui a perdu la tête et cherche son identité.

— D'accord, acquiesça-t-elle à la vieille dame ravie de s'occuper d'elle. Voulez-vous me montrer le chemin ?

— Vous êtes nouvelle, ici, n'est-ce pas ? Je vous ai vue arriver avec un jeune homme ! Est-ce votre mari ? Vous me semblez bien jeune... Vous devez lui manquer... Ne vous faites pas de souci, allez. Vous ne resterez pas longtemps ici. A votre âge, on se rétablit vite.

Marquésia sentit son cœur se serrer en l'entendant lui parler d'Olivier. Comment lui expliquer ce qu'il était pour elle ? Quel intérêt ? Qui était-il vraiment ? Rien, rien qu'une ombre, un individu de passage, comme tous ces gens qui évoluaient autour d'elle, inconsistants... Olivier... Elle lui en voulait et se sentait trahie, abandonnée... Quelle idiote ! Comment avait-elle pu avoir confiance en lui ? Il s'était débarrassé d'elle en la mettant ici et elle ne le reverrait probablement jamais.

— Excusez-moi, je vous ai peut-être blessée en vous parlant de ce jeune homme...

— Non, non, je vous en prie, ne vous excusez pas. Il n'y a rien entre nous.

Elle ne voulait pas en parler, l'oublier même, si c'était possible. Elle avait la ferme intention de ne plus le revoir et pourtant, il lui manquait un peu plus à chaque minute. Pas question de lui donner des nouvelles.

Elle resterait seule face à son destin. Il ne pouvait pas comprendre, ni lui, ni personne.

La grand-mère insista :

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? Vous ne ressemblez pas à toutes ces jeunes filles de maintenant. D'où venez-vous ?

— Je ne sais pas, je suis amnésique.

— Pauvre pitchotte ! Comme je suis désolée pour vous ! Vous savez, il m'arrive aussi de perdre la mémoire, et je me crois alors au temps de mes vingt ans ou pire encore, dans ma tendre enfance. C'est pénible... Tenez, hier, j'ai absolument voulu que le docteur appelle ma mère parce que je ne trouvais pas ma brosse à dents... J'avais peur d'avoir des caries... Pensez donc ! Des caries à mon âge ! D'autant plus que j'ai un dentier ! Et ma pauvre mère ! Il y a plus de trente ans qu'elle est morte ! Mais vous êtes un peu jeune pour perdre la mémoire. Moi, j'ai quatre-vingt-dix ans vous savez... Marquésia était conquise par la vieille dame. Peut-être serait-il possible de lui parler ? A cet âge-là, on est parfois enclin à tout accepter...

— Voilà, c'est ici la salle de vannerie. Je vous laisse, il y a longtemps que je ne peux plus faire ce genre d'activité. Mes doigts me trahissent. Si vous voulez venir me voir, j'en serai ravie. Je loge dans le pavillon des vieux, au fond du parc.

La petite vieille repartit à pas lents, en s'aidant de sa canne. Quarante-vingt-dix ans... Une goutte d'eau dans l'océan des années qui séparait Marquésia du jour de sa naissance... Elle avait l'air d'une enfant, elle qui était la plus vieille d'entre les vieilles...

Un brouhaha confus venait de la grande salle. Marquésia entra. Autour d'une table centrale, s'affairaient des femmes de tous âges. Les bouts de jonc dansaient et les paniers grandissaient entre les mains habiles. Mais elle n'avait pas envie de faire des paniers. Pour quelle utilité ? Dans la campagne, chaque panier avait une fonction mais ici, qu'allait-elle pouvoir en faire ?

Elle se leva et sortit. Personne n'avait remarqué sa présence. La journée s'éternisait sans rien lui apporter de nouveau. Olivier n'avait pas appelé pour prendre de ses nouvelles, mais elle s'y attendait. Elle sentit soudain la solitude la submerger.

Les jours passèrent, toujours semblables. Les médecins n'avaient pas jugé bon de lui faire passer d'autres examens, pensant qu'elle était choquée par tous les accidents qu'elle avait subis. Une équipe de techniciens était venue sur place afin d'élucider la cause des avaries mais n'avait rien trouvé. Tout était en parfait état de marche. L'accident paraissait incroyable, impossible. On aurait dit que le feu avait pris aux installations électriques sans raison apparente. Le professeur Dufossé était perplexe.

La police était même venue enquêter pour vérifier que l'accident n'était dû à aucune malveillance. Le docteur Dubois fut excusé mais il garda contre Marquésia une rancune que même les excuses du professeur ne vinrent apaiser. Plus personne n'osait utiliser les instruments comme si un danger latent et inconnu planait sur les « Tilleuls ».

\*\*\*

Marquésia tournait en rond comme un fauve en cage, se cognant la tête à d'invisibles barreaux. L'ennui était terrible. Que pouvait-elle faire dans cet univers inconsistant que même dans ses pires cauchemars elle n'aurait jamais pu imaginer ? Certainement pas des paniers, activité qui la rabaissait au rang de servante. L'immobilité lui pesait. Plus d'interminables chevauchées à travers

les bois, plus de douces soirées près du feu avec son père et ses amis. Même la promiscuité de Montségur lui manquait. Ici, ses promenades la conduisaient inévitablement dans les allées du parc où le crissement des graviers lui tapait sur les nerfs. Inutile d'espérer y passer inaperçue... Chaque orteil foulant le sol dévoilait sa présence aux intrus troublant la sérénité des lieux. Elle se sentait espionnée par chaque arbre, chaque massif, d'où surgissaient malades et infirmières sans crier gare.

Comme elle aurait voulu posséder ce parc pour elle seule, y être chez elle et ne pas avoir, tout autour, l'horizon barré par un grand mur de pierre incapable de faire oublier la ville qui grondait au loin ! Ses oreilles habituées au silence souffraient du bruit incessant. Même la nuit, elle pouvait entendre le vrombissement de la moindre voiture à plusieurs kilomètres de distance. Dans ce monde rétréci, seule la lecture aurait pu lui apporter l'évasion nécessaire à sa survie. Mais elle ne lisait, hélas, que le latin et le vieil occitan. Contrairement aux doutes d'Olivier, elle savait lire, écrire et même compter car l'éducation des jeunes filles des châteaux passait par l'enseignement des lettres et des arts.

Elle avait eu une préceptrice exigeante, attachée aux valeurs traditionnelles et à la perfection de la langue. Elle avait appris à manier la plume avec élégance et à tracer sur de précieux parchemins, des lettres en forme de volutes gracieuses. C'était d'autant plus difficile de décrypter la langue du vingtième siècle que les pattes de mouches déplaisantes servant de signes graphiques n'avaient rien à voir avec les belles lettres de son époque...

Par l'intermédiaire d'Emilie, le professeur de Yoga, elle s'était procuré des livres de grammaire et de vocabulaire mais le temps lui manquait, ainsi que la patience. Alors elle se promenait dans les allées du parc, traînant sa vie comme un boulet, pauvre fantôme prisonnier de la terre.

Ce jour-là, pour une fois, le parc était désert.

— Mademoiselle, me permettez-vous de me promener avec vous dans le parc ?

Elle sursauta. Elle réfléchissait sur ses maigres chances de s'enfuir lorsque le petit docteur qu'elle exérait vint perturber ses pensées. Il était là à l'observer tel un chasseur traquant un lapin.

— Non, je ne vous permets pas. Fichez-moi la paix ! Vous avez entendu ce qu'a dit le professeur ? Alors, laissez-moi tranquille !

— Mais je suis médecin, susurra cet être abject. C'est mon devoir de m'occuper de vous.

Derrière ses lunettes grosses comme des hublots, ses yeux de poisson étincelaient d'une lueur malfaisante. Il n'avait pas digéré l'affront infligé en public à cause de cette folle, et de toute façon, entendait bien écrire une thèse sur son cas, sans lui demander son avis. Depuis des jours, il l'épiait.

— Les accidents, l'autre jour, ce n'était pas un hasard. J'ignore ce qui se cache derrière tout ça, mais, croyez-moi, je trouverai. Je ne vous laisserai pas tranquille tant que je n'aurai pas élucidé ce mystère ! Vous êtes une folle dangereuse et je le prouverai.

— C'est vous qui êtes fou. Allez-vous-en ! Vous êtes malade, vous êtes laid, vous m'écœurez ! Chez moi, on vous aurait jeté au cachot pour moins que ça !

— Voyez-vous ça ? Au cachot ? Et pourquoi pas aux oubliettes ? Nous revoilà en plein délire. Vous n'avez jamais vécu au Moyen Age, espèce de folle ! Vous êtes dingue, encore plus dingue que toutes les pensionnaires des « Tilleuls » qui, soit dit en passant, en tiennent déjà une fameuse couche... Mais vous êtes jolie... Très jolie...

Et le docteur Dubois commença à promener ses doigts dans ses cheveux. C'était trop pour elle. Jamais un homme ne s'était permis une telle familiarité à son égard ! Et soudain, redevenant la châtelaine de Tricastel, fille du seigneur des lieux, elle le gifla à toutes volées, laissant sur sa joue la marque de la bague, achetée sur la place de la comédie, qu'elle avait au doigt. Le petit docteur était blanc de colère contenue.

— Que se passe-t-il ici ? chevrota une voix dans leur dos.

Le docteur dégrisé tourna les talons et s'en fut dans le chemin qui montait à la résidence, pas assez vite, toutefois, pour ne pas être reconnu par l'intruse.

Marquésia éclata en sanglot.

— Je veux retourner chez moi, je vous en prie, ramenez-moi chez moi !

La petite mamé rencontrée quelques jours plus tôt lui souriait de toute la blancheur de ses fausses ses dents.

— Allons, allons. Et si vous me racontiez tout ça ? D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Je pourrais peut-être vous aider ?

Elle doutait qu'une vieille dame puisse lui venir en aide, bien qu'à cet âge-là on ait parfois atteint la sagesse et une forme de clairvoyance... Mais, même si la grand-mère ne pouvait pas remonter les siècles pour elle, elle avait un tel besoin de parler qu'elle obéit et s'assit dans l'herbe sans plus de façon.

La vieille dame s'était installée sur le banc, le menton appuyé sur sa canne et écoutait en hochant la tête.

L'après-midi allongeait les ombres des arbres et Marquésia, épuisée de fatigue, finissait son incroyable histoire par sa rencontre avec Olivier.

— Alors, ce jeune homme vous a trouvée ? Ce n'était donc pas votre mari ? Moi qui avais cru... Et vous dites qu'il vous a abandonnée ? Ne soyez pas pessimiste. Qu'en savez-vous ? Il a l'air si gentil, si « comme il faut » ! Vous verrez, tout s'arrangera. Laissez-lui le temps. Croyez-vous que ce soit facile pour lui de digérer une telle aventure ? Moi j'y crois à votre histoire, peut-être à cause de mon âge... J'en ai vu de drôles de choses dans ma vie ! J'ai vu naître les voitures, les avions, la télévision et tant d'autres choses qui auraient paru de la science-fiction aux humains de mon époque ! J'ai connu les diligences et j'ai vu des hommes aller sur la lune, alors pourquoi pas surgir du passé ?

Ce fut comme si un grand feu de joie s'était allumé dans le cœur de Marquésia. Un feu qui la réchauffait, lui caressait la peau, après les morsures de l'hiver.

— Vous me croyez ? Vous ne me prenez pas pour une malade ? C'est bien vrai ? Ce n'est pas possible !

— Ma pitchoune, tout est possible. La preuve, c'est que je suis arrivée à quatre-vingt-dix ans sans porter de lunettes et j'y vois comme un lynx. Croyez-moi, c'est une chose qui peut paraître impossible à un aveugle de vingt ans. Il faut tout relativiser. Alors, ne croyez pas m'épater avec votre histoire, elle est d'une banalité à faire pleurer d'ennui... Maintenant, vous allez vous reposer et tâchez d'éviter cet horrible docteur. La prochaine fois, promis, il tâtera de ma canne.

Marquésia était si heureuse qu'elle sauta au cou de la vieille dame et mit un baiser affectueux sur sa peau fripée.

— Vous êtes un amour, je vous aime. Vous êtes la plus jolie vieille dame que j'ai jamais rencontrée !

— Alors, me voilà comblée, il y a bien cinquante ans que personne ne m'a dit que j'étais jolie... Et vous pouvez m'appeler Rose.

Elles éclatèrent de rire comme des collégiennes et, bras dessus bras dessous, rentrèrent aux Tilleuls. Marquésia désirait se reposer avant le repas et Rose mijotait un de ses tours qui la faisaient rire d'avance. Ce soir-là, les infirmières qui la virent passer en gloussant, pensèrent qu'une fois de plus, elle se prenait pour une petite fille. Cependant, cette fois-ci, elle avait tous ses esprits.

— Quel gâchis, mon Dieu, quel gâchis ! Cette pauvre enfant...

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta l'infirmière.

— Non, non, tout va bien, au contraire. Tenez, tant que j'y suis, commandez-moi un taxi pour demain dix heures. J'ai quelques emplettes à faire en ville.

Elle partit en trotinant vers la salle de repos.

— Je me demande, dit Anne-Marie, si c'est bien prudent de la laisser sortir seule, demain. Elle a l'air toute retournée.

— Bah, laisse tomber, répondit sa collègue, il faut bien qu'elle se change les idées ! Cela fait au moins trois mois qu'elle n'a pas manifesté le désir d'aller en ville, elle qui adorait ça... C'est plutôt positif. Nous dirons au chauffeur de taxi d'en prendre soin.

De gros nuages s'étaient amoncélés peu à peu dans le ciel. En cette fin d'après-midi, l'air devenait irrespirable, suffocant, chargé de tant d'humidité que le ciel semblait vouloir s'écraser sur la tête des pauvres humains. Le vent s'était levé et secouait les arbres du parc, ridait l'eau de la mare où les canards s'étaient rassemblés les uns contre les autres pour se protéger de l'inévitable orage qui s'annonçait. Alors que la nuit tombait, il éclata en trombes d'eau et un rideau de pluie s'abattit sur la ville. Il pleuvait, enfin. Depuis tant de longs jours que le soleil brûlait la terre, la végétation agonisait, déshydratée.

Marquésia se sentait mieux. Elle aurait voulu, se promener sous la pluie pour se régénérer. Il faisait trop chaud pour dormir et l'atmosphère de la chambre était étouffante. Le couloir semblait désert. Elle s'enhardit jusqu'à la porte d'entrée pas encore fermée à clef et prit le large. Trois minutes plus tard elle était trempée. Son tee-shirt lui collait à la peau moulant ses formes et ses cheveux

dégoulinait sur son visage. C'était bon, c'était vivifiant. Cela lui rappelait le soir, où, fuyant Montségur, elle s'était retrouvée sur la route de Maguelone par elle ne savait quel sortilège. Montségur... La clef du mystère était là-bas.

Dans la maison, personne n'avait dû remarquer son absence. Une fois les portes des chambres fermées, les pensionnaires n'étaient pas dérangées. Il ne lui restait qu'à quitter le parc. Elle s'en irait à pied s'il le fallait, un espoir fou guiderait sa marche. Elle partait seule, comme elle était venue, seule, à pied, avec une foi à déplacer les montagnes.

C'était facile de sortir du parc et, sous la pluie qui inondait la route et transformait les sentiers en torrents boueux, elle s'enfuit dans la nuit, sans une lumière pour lui montrer le chemin.

L'orage avait grondé toute la nuit. Olivier ne pouvait pas dormir. Après avoir passé plusieurs soirées de folles bringues sans arriver à se remonter le moral, le lever du jour avait un goût amer de défaite. A sept heures du matin, la pluie s'était calmée et le soleil montrait le bout de son nez. Il commençait déjà à faire chaud et, seules, quelques flaques d'eau boueuse témoignaient du déluge nocturne. Il fut tiré du lit par le téléphone. Une casquette de plomb semblait rivée à sa tête pour lui écraser le crâne.

— Monsieur Lartigue, c'est la clinique « Les Tilleuls », le professeur Dufossé à l'appareil. Monsieur Lartigue, n'auriez-vous pas vu Mademoiselle Marquésia ? Elle s'est enfuie hier soir et je pensais que vous auriez peut-être de ses nouvelles...

— Enfuie ? Comment ça, enfuie ? Non, je ne l'ai pas revue. Pourquoi ne pas m'avoir appelé plus tôt ?

— C'est que... Nous n'avons constaté son absence que ce matin... Pourtant, elle avait l'air de se plaire chez nous... Une nouvelle crise, peut-être. J'aimerais que vous veniez en discuter avec nous.

— J'arrive, maugréa Olivier la bouche pâteuse. Laissez-moi le temps de prendre une douche.

Il raccrocha le téléphone et donna un coup de poing rageur contre le mur. Marquésia disparue... Il n'arrivait pas à mettre deux idées cohérentes bout à bout. Il aurait dû s'en douter ! La jeune fille n'était pas du genre à se laisser rogner les ailes sans réagir. Peut-être

avait-elle tout simplement retrouvé la mémoire et était rentrée chez elle sans daigner donner de nouvelles... Elle était trop fière pour avouer s'être trompée... Mais, pire hypothèse, son état avait pu s'aggraver et Dieu seul savait ce qui avait pu lui arriver, seule sous cette pluie.

La clinique était en effervescence. Le professeur Dufossé tentait d'expliquer à Olivier les événements des jours précédents, y compris l'incendie du matériel, sans parvenir à calmer la fureur du jeune homme.

— Croyez bien que nous avons tout fait pour qu'elle se sente chez elle ici. N'est-ce pas, docteur Dubois ? Mais elle n'a jamais voulu s'intégrer. Rien ne l'intéresse. Je ne comprends rien à cette fille... Elle a l'air tout à fait normal, pas de manies, pas de phobies, rien. Si ce n'était cette obsession d'être une châtelaine du Moyen-Age... Le docteur Dubois se triturait les mains, visiblement mal à l'aise.

— Vous avez quelque chose à dire, docteur Dubois ? s'enquit le professeur.

— Permettez, permettez... balbutia-t-il, de plus en plus troublé. Cette fille est folle, visiblement. Je vous assure qu'elle a un comportement de malade. D'ailleurs, ma thèse...

— Votre thèse, on s'en fout !

Ne contenant plus sa colère, Olivier s'était levé.

— Je me demande pourquoi je l'ai amenée ici ! Vous n'êtes bon qu'à écrire des thèses pour emplir vos livres et vous vous fichez pas mal des sentiments des gens ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous la faire bouffer, votre thèse, espèce de sadique !

— Monsieur Lartigue, je vous en prie, reprenez-vous, vous dépassez les limites de la convenance. Le docteur Dubois n'a rien à voir dans cette histoire...

— Et moi, je n'en suis pas si sûre, dît une petite voix.

Rose, endimanchée, se tenait à l'entrée du bureau. Elle portait un ensemble gris très chic et un chapeau à voilette orné d'un énorme camélia qui semblait sortir d'une vieille malle oubliée au fin fond d'un grenier.

— Que faites-vous ici ? vociféra le professeur. Mais on rentre dans ce bureau comme dans un moulin, ma parole ! Anne-Marie ! Je vous avais dit que nous voulions être tranquilles !

— Je vous en prie, dit gentiment Rose, ne grondez pas cette pauvre infirmière, tout est entièrement de ma faute. J'allais justement en

ville voir Monsieur, ajouta-t-elle en pointant vers Olivier son doigt rabougri.

— Me voir, moi ? Mais pourquoi ?

— A propos de la petite Marquésia, justement.

Olivier s'empara d'un fauteuil et fit asseoir la vieille dame.

— Merci, jeune homme. Vous êtes bien gentil. C'est ce que j'ai dit à Marquésia : il a l'air bien comme il faut, ce garçon... Mon Dieu, qu'allais-je dire ?

— Il ne manquait plus que ça... ironisa le docteur Dubois.

Mais le regard noir d'Olivier lui coupa la parole.

— Donc, je disais... Qu'est-ce que je disais ? Ah ! Oui ! Marquésia ! C'était hier après-midi. Je l'ai vue gifler ce monsieur dans le parc. Il l'ennuyait. Elle était si malheureuse ! Venir d'aussi loin dans le temps et se faire embêter par un goujat, être traitée comme une moins que rien, vraiment, c'est moche...

— Cette femme radote...

Le docteur Dubois n'eut pas le temps de finir sa phrase. Il traversa la pièce, propulsé comme un vulgaire fétu de paille, par le poing d'Olivier. Décidément, lui si pacifique d'ordinaire... C'était déjà la deuxième fois qu'il cognait sur quelqu'un en l'espace de quelques semaines. Mais celui-là, au moins, l'avait mérité.

Le docteur gémissait, allongé par terre dans un coin du bureau. Olivier n'y était pas allé de main morte. Il lui avait fait éclater le nez, et le sang giclait sur sa belle blouse blanche le faisant ressembler plus à un boucher qu'à un membre du corps médical.

Le professeur Dufossé était anéanti, Rose prête à défaillir.

— Que se passe-t-il, ici ?

Tous se retournèrent. Marquésia se tenait à l'entrée du bureau. Son apparition calma les esprits.

— Dieu soit loué ! reprit Rose la première. Vous êtes là ! Vous nous avez fait une de ces frayeurs ! Où étiez-vous donc passée ?

— J'ai beaucoup marché, jusqu'à la ville. Je ne voulais plus revenir. J'ai dormi dans un grand bâtiment que vous appelez... Comment déjà ? Ah, oui, une gare, c'est un monsieur avec les cheveux bleus qui me l'a dit... Il y avait des tas de gens bizarres dormant sur des bancs. J'ai bien réfléchi toute la nuit. Je ne peux rien faire, seule et à pied.

— Vous rendez-vous compte de la frayeur que vous nous avez faite ? hurla le professeur. Aller en ville la nuit, seule, et à la gare

par-dessus le marché avec tout ce qui s'y passe... Vous êtes folle ou quoi ?

Marquésia éclata de rire.

— C'est vous qui me demandez ça ? Je croyais que j'étais ici pour que vous puissiez en juger...

— Ecoutez, coupa Olivier. Je vais vous proposer un marché. Je reprends Marquésia chez moi et nous reviendrons vous voir régulièrement. C'est beaucoup mieux ainsi.

— Si tu es d'accord, bien sûr.

Marquésia le gratifia de son plus beau sourire en guise d'assentiment. Elle essaierait de lui pardonner sa trahison...

— C'est ça, prenez-la avec vous ! Je commence à en avoir plus qu'assez de toutes vos histoires ! D'abord, elle détériore mon matériel ! Je me demande comment, du reste... Ensuite, vous démolissez mon personnel. Le docteur Dubois n'est peut-être pas un personnage très sympathique mais il connaît son travail. Filez d'ici avant que je ne m'énerve pour de bon et vous aurez de la chance si le docteur ne porte pas plainte pour coups et blessures ! Vous êtes un vrai raz de marée à tous les deux ! Il faudra tout de même que j'éclaircisse toute cette affaire... Je reste persuadé que Marquésia a besoin de soins. Ramenez-la-moi d'ici quelques jours, nous verrons comment elle s'est comportée. En attendant, fichez-moi le camp, je vous ai assez vus !

Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, Olivier et Marquésia ne se le firent pas dire deux fois. Rose était aux anges. Elle prit les mains de Marquésia entre les siennes fripées comme du vieux papier.

— Vous voyez, je vous l'avais bien dit. Je suis très heureuse pour vous. Vous allez me manquer... Ajouta-t-elle de sa voix cassée. Mon Dieu, j'espère que vous allez trouver ce que vous cherchez. Je prierai pour vous.

— Je vous promets de revenir vous voir. Prenez bien soin de vous. Marquésia la serra dans ses bras. Elle ressemblait à une poupée de chiffon et ne devait pas peser bien lourd. Sa vieille carcasse tenait debout on ne savait comment, sûrement par habitude, par entêtement ou parce qu'elle ne s'était pas rendu compte de son propre délabrement. Marquésia eut envie de l'embrasser.

— Ne te fais pas de souci, pitchoune, nous nous retrouverons. Tu le sais bien, toi, que la mort n'existe pas, que le temps n'existe pas.

Que ce soit demain ou dans des siècles, qu'importe ? Le principal c'est de s'être rencontrées à un moment de notre histoire.

Marquésia avait envie de pleurer et Olivier, mal à l'aise, de partir au plus vite. Pour abréger cet au revoir qui n'en finissait pas, il prétexta l'horaire du bus, sa voiture étant, hélas, au garage pour la journée.

— Je te l'avais bien dit, ajouta la vieille dame, que c'était un gentil garçon. Allez, partez vite tous les deux et que Dieu vous garde.

\*\*\*

Olivier était un peu gêné de se retrouver seul avec Marquésia. Ne sachant que lui dire, honteux de son comportement, il se demandait quels étaient les sentiments de la jeune fille à ce moment-là. Il prit le sac contenant ses maigres affaires et l'entraîna vers la route.

Marquésia respirait l'air de la liberté comme on respire l'air du large, à pleins poumons, le nez au vent et un sourire béat éclairant son visage. Elle avait l'impression de naître une seconde fois. Elle n'avait plus peur de rien. En somme, ce petit séjour au calme lui avait fait le plus grand bien. Elle avait retrouvé la mémoire, repris courage et rencontré des gens intéressants. A part le petit docteur sauterelle qu'elle revoyait, gisant par terre, le nez éclaté comme une tomate trop mure. Cette vision l'amusa.

— C'est toi qui as tapé sur ce docteur idiot ? Je suis bien contente. Je ne pouvais pas le supporter, il avait l'air d'un insecte malfaisant.

— Entendons-nous bien, Marquésia. Il est hors de question que je me batte avec la terre entière à cause de toi. J'ai horreur de la bagarre.

— Oh, mais je ne te demande rien, sois sans crainte. D'ailleurs, tu ne me supporteras pas longtemps, je pars à Montségur.

— A Montségur ? Mais tu es malade ? Tu ne sais pas où c'est, Montségur. Et avec quoi iras-tu là-bas ? Tu n'as pas d'argent, il y fait une chaleur à crever un âne tout l'été, et en plus, c'est plein de touristes. Tu te vois errer au milieu des ruines ? Que crois-tu y trouver ?

— A Montségur, rien. Je veux retrouver le château de mon père.

— Encore cette histoire à dormir debout ? Mais tu y tiens, ma parole !

— Oui j'y tiens ! Et si tu ne me crois pas, rentre chez toi, laisse-moi tranquille. Je ne t'ai pas demandé de venir me chercher, que je

sache... Tu m'énerves à la fin ! Je suis assez grande pour me débrouiller toute seule. J'irai là-bas, avec ou sans toi. Et j'irai jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout de quoi ? De ta folie ?

— De ma folie, si c'est ce que tu crois. Pour moi, de mon passé. Ne me rends pas la tâche plus difficile. Tu ne peux pas comprendre, je le sais. Essaie seulement de m'accorder un peu de confiance, un peu de temps. Je te prouverai que je ne suis pas folle.

Elle avait l'air si grave, si décidée qu'il fut un peu ébranlé dans ses convictions.

— D'accord, je te laisse une chance. Disons : jusqu'à la rentrée. Je t'accompagne à Montségur. Cela me fera toujours des vacances, je m'ennuie ici. Mais attention ! Pas plus loin ! Après, tu te débrouilles. Je ne veux pas devenir cinglé moi aussi en cherchant un château qui, lui, n'existe que dans ton imagination.

Elle le gratifia d'un de ses sourires les plus enjôleurs, et vaincu, il sentit la chaleur monter le long de son corps, comme une mauvaise fièvre. Il avait vaguement l'impression de s'être fait posséder quelque part et que ce n'était pas près de se terminer...

## CHAPITRE III

Un bon kilomètre séparait la clinique de l'arrêt du bus. Sous un ciel de plomb, le soleil de l'après-midi faisait monter du goudron trop chaud, une odeur écœurante. Sur la route qui, de loin, ressemblait à un ruisseau, les rares voitures n'ayant pas transporté leurs propriétaires à la plage, rappelaient qu'on n'était pas dans une ville fantôme. L'orage de la veille n'était plus qu'un souvenir. Il ne subsistait des trombes d'eau que quelques flaques. Seuls sous l'Abribus, les deux jeunes gens se liquéfiaient. Pas un coin d'ombre, pas un pouce d'air, le silence lui-même était pesant.

— En fait, commença Olivier, ça ne me fera pas de mal d'aller à la campagne. Nous allons prendre mon matériel de camping et nous irons camper, tout simplement.

Il ironisa :

— J'ignore où se trouve l'hypothétique château de Monsieur de Tricastel, mais j'espère qu'il y a des arbres autour. Pourvu qu'il ne se trouve pas sous un HLM ou l'autoroute... Je me vois mal attaquer le béton avec ma pioche... A supposer qu'il ait existé, il peut aussi être enterré au fond des bois sous des kilomètres de frondaison... Tant de choses se sont passées depuis... Tout a eu le temps de se métamorphoser. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

Marquésia ne perçut pas la raillerie dans ses propos et répondit :

— Je sais bien, mais tu me dis que Montségur existe encore... De là, je saurai me repérer, approximativement. Et puis, cette campagne, je l'ai parcourue à pied étant gamine, j'en connais chaque recoin. Il y a des collines, des endroits immuables. Je suis sûre d'y arriver. Tout cela est à jamais gravé dans ma mémoire, et ce n'est pas très vieux pour moi...

— Oui, oui, admettons. Je persiste à dire que tu ne peux pas venir du Moyen Age, il doit y avoir une explication rationnelle et nous la trouverons.

Mais devant l'air renfrogné de Marquésia il ajouta :

— Ne t'inquiète pas, j'ai promis de t'aider. Peu importe ce qu'on découvrira. En tout cas, il est heureux que j'aie des économies pour la balade !

Lorsque le bus arriva, les deux jeunes étaient prêts à défaillir tant la chaleur était suffocante. En comparaison, la fraîcheur relative de l'appartement d'Olivier avait un goût de paradis. Marquésia se laissa tomber dans le canapé.

— Et si tu me racontais tout ? demanda Olivier. A savoir, tout ce dont tu te souviens. Autant que je sache à quoi m'en tenir...

— Tu me croiras ?

— Ne me demande pas l'impossible. Je vais essayer de faire abstraction de toute considération logique. L'avenir nous dira le reste.

Marquésia, confortablement installée, entreprit, une fois de plus, le récit de sa vie. A présent, elle récitait son histoire comme un automate, la douleur s'étant anesthésiée. Elle n'avait plus mal, du moins pour le moment. Elle voulait seulement comprendre.

Quant à Olivier, ses yeux s'agrandissaient au fur et à mesure du récit. Était-il possible qu'une fable pareille fut sortie de l'imagination de Marquésia ? Il y avait trop de coïncidences, trop d'analogies avec ses rêves pour ne pas le laisser dubitatif. Et Marquésia ? N'était-elle pas une preuve vivante, du moins un indice, avec ses mœurs bizarres, son manque de savoir-vivre, son drôle de comportement ? Après tout, au Moyen Age, les critères sociaux étaient certainement différents ! Il l'imaginait tout à fait, habillée en châtelaine avec sa peau de porcelaine et son air effarouché... Quoi que... Imperceptiblement, elle avait perdu son allure coincée... Comme si la civilisation actuelle l'avait absorbée ou si, tout bêtement, elle redevenait enfin normale... Il était tiraillé entre sa raison, refusant de cautionner un tel délire, et son besoin de merveilleux cher au cœur de chaque homme. Si elle disait vrai, quelle extraordinaire aventure ! Pour un empire, il n'aurait laissé sa place à un autre.

— Tu sais, Olivier, je m'en veux tellement d'avoir été si lâche ce jour-là. Je serais déjà morte avec les autres. Ce serait terminé depuis près de sept cents ans ! Je ne souffrirais plus. Je paye peut-être mon abjuration ? Tout cela parce que j'ai seulement voulu sauver ma peau...

— Ne te tourmente pas. L'instinct de conservation n'est pas le même pour tout le monde. La rage de survivre est plus forte que la raison, à moins d'être fanatique... Tout le monde ne peut pas être héroïque et il ne faut pas jeter la pierre à celui qui ne supporte pas la torture. Pour ma part, je ne sais pas ce que je ferais si je devais choisir entre ma vie et mes convictions. Je ne pense pas que je sois d'un courage à toutes épreuves...

Il rajouta en riant :

— D'ailleurs, je crois que d'entendre seulement le mot « torture », je dirai tout, même ce que je ne sais pas.

Il réfléchit un moment et continua :

— Résumons les faits, veux-tu : ta mère est morte à ta naissance et ton père avait un secret à te révéler, ce qu'il n'a pas voulu faire, même en se sentant condamné. C'est un indice non négligeable. Peut-être valait-il mieux que tu ne saches rien pour ta propre sécurité... Il faudrait retrouver la crypte où est enterrée ta mère. Si le château n'existe plus, il est possible que cette crypte subsiste. Il doit y avoir une explication complètement folle... Mais si tu as vraiment traversé les siècles, n'importe quelles explications peuvent être envisagées. Ecoute, ce soir, nous oublions tout, que je suis un parfait salaud -j'espère que tu pourras me pardonner— nous oublions le Moyen-Age pour ne penser qu'à l'instant présent. Pour commencer, allons au restaurant. Si tu veux, je te chanterai quelque chose, comme les troubadours. Tu ne seras pas déçue : je chante tellement mal que nous aurons très certainement un autre orage cette nuit...

Marquésia rit et lui sauta au cou.

— Je te remercie. Que ferais-je sans toi ?

Et elle posa ses lèvres sur les siennes en un baiser fougueux pour le remercier. Il se demanda si c'était une pratique moyenâgeuse en guise de remerciement et qu'à ce rythme-là, il ne garderait pas longtemps un chaste comportement.

— Je vais prendre une douche, tu veux bien ? Je n'en peux plus. C'est ce que j'aime de ton époque : l'eau qui coule seule à profusion.

Marquésia planta là Olivier perdu dans des pensées contradictoires. C'était bien la première fois qu'il ne répondait pas à des provocations féminines. Marquésia ne soupçonnait pas les remous qu'elle provoquait dans l'esprit du jeune homme. Elle sortit

de la salle de bain complètement nue, elle qui n'osait pas, il y a seulement deux semaines, se mettre en maillot, et réclama des vêtements propres. Il lui prêta un autre pantalon et une grande chemise, n'osant pas regarder le corps offert généreusement à sa vue... Franchement, cette fille avait décidé de le rendre fou, ou tout simplement elle ne réalisait pas ce qu'elle faisait. Peut-être croyait-elle que les hommes du vingtième siècle étaient au-dessus des désirs charnels et insensibles au charme féminin ? Marquésia qui, en effet, était à mille lieues de toute pensée érotique, enfila les habits d'Olivier et remarqua son air perturbé :

— Bon, alors, nous y allons ? Qu'as-tu ? Es-tu malade ?

— Non, ça va... J'ai seulement... chaud.

— Fais comme moi, tu verras. Tu te sentiras mieux après.

Olivier se dit qu'il n'était pas au bout de ses surprises...

\*\*\*

Ils prirent la route dès l'aurore. Il avait essayé de prévenir Marc et Thierry de leur départ, mais les deux amis étaient introuvables. Alors, il leur avait laissé un mot sur le répondeur téléphonique de Thierry pour qu'ils puissent venir les rejoindre. Il aurait préféré qu'ils soient du voyage, un tête-à-tête avec Marquésia ne l'enchantant guère. Dieu seul savait ce que cette fille était capable d'inventer pour le tourmenter ! Mais une équipée dans la campagne audoise était-elle du goût de ses copains ? Marc ne jurait que par les Hollandaises peuplant les campings, et Thierry le suivait comme son ombre. Aussi s'était-il résigné à contre cœur de partir sans eux, et Marquésia trépignait d'impatience.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait emporter pour camper et ne voyait pas l'intérêt d'empiler dans la voiture, camping gaz, casseroles, duvet et matelas gonflables, alors qu'on pouvait aussi bien dormir à la belle étoile et à même le sol. Par moments, elle se conduisait en enfant gâtée et capricieuse. Olivier se demandait avec angoisse jusqu'à quel moment il aurait la patience de garder son sang-froid...

Sur l'autoroute conduisant en Espagne, le trafic était si dense qu'il était impossible de faire de la vitesse. Mais ce n'est qu'après Narbonne que les files de voitures se firent plus fluides et la circulation moins pénible. A Carcassonne, ils quittèrent l'autoroute en direction de Limoux. Marquésia, le nez à la fenêtre ne disait plus un mot. L'angoisse montait en elle en un flot incontrôlable. Elle rentrait enfin chez elle... Mais dans quelles conditions ! Le paysage lui était étranger. Il y avait partout des routes, des immeubles modernes déformant le paysage, des panneaux publicitaires, laids et sales, violant la nature. Et pourtant, à partir de Limoux, c'était son domaine, son pays ! Elle avait cru pouvoir en reconnaître chaque pierre, chaque croisée de chemins. Mais elle ne voyait que cette route interminable, comme un long ruban gris, et un raz de marée de voitures. L'odeur des pots d'échappement lui était insupportable et le brouillard causé par la pollution l'agressait. Où était la pureté de l'air de ses montagnes tant aimées ? Plus rien ne ressemblait à rien.

— Il y avait des forêts ici, autrefois. Comment est-ce possible ? Il y avait des forêts où nous venions chasser les loups... Je me souviens, le soir, nous les entendions hurler et j'avais très peur. Je venais me blottir sur les genoux de mon père et je m'y endormais en confiance. Dans ces forêts, j'ai chevauché des heures et des jours en compagnie de mon père et de ses amis... Mon Dieu, Olivier, c'est horrible, je ne savais pas que cela me ferait autant souffrir...

— Attends-toi à plus horrible encore. Tu n'es pas au bout de tes peines. Il va te falloir subir Montségur. Es-tu sûre de pouvoir le supporter ?

Marquésia ne répondit pas. Elle n'était plus certaine de rien. Elle avait peur de ce qu'elle allait découvrir et cette peur lui enlevait tous ses moyens. Elle aurait voulu pouvoir se mettre en colère contre Olivier pour se venger du destin, et se libérer de ses tensions intérieures, à défaut de comprendre. Mais Olivier n'était pas responsable du poids sur sa poitrine qui l'étouffait. Il n'était pas obligé de la suivre dans sa folle épopée.

A la sortie de Limoux, ils prirent la route de Mirepoix. A Ajac, Olivier quitta la grande route pour rejoindre Lavelanet en passant par Saint Benoît, Chalabre et Puivert. Ce n'était certes pas la route la plus

facile mais elle avait le privilège d'être moins fréquentée et de traverser un territoire cher à Marquésia.

La jeune fille s'était endormie, bercée par le roulis de la 2CV, inconsciente des transformations du paysage. Elle ouvrit les yeux sur le château de Puivert. Sur la colline à moitié pelée, parmi des arbustes épars, il défiait tranquillement le temps, témoin muet des siècles et des combats, encore debout, apparemment invulnérable et pourtant si souvent violé. Marquésia reprit contact avec la réalité sur les ruines de son passé encore si proche, si présent et tellement à vif, comme une blessure toujours ouverte. Puivert, une des premières citadelles tombées entre les mains des seigneurs du Nord. La dernière fois que Marquésia l'avait vu, c'était clandestinement, de nuit, dans le silence le plus total pour ne pas alerter les sentinelles, les sabots des chevaux enveloppés dans des chiffons. Depuis 1210, après trois jours de siège, il était tombé entre les mains de Pons de Bruyère et celui-ci s'y était installé avec son armée. Marquésia avait souvent entendu parler de l'époque faste de Puivert. Le seigneur du château, protecteur des troubadours, y donnait souvent des fêtes somptueuses. Mais elle ne l'avait connu que comme bastion de l'ennemi. Pourtant, de le voir si vulnérable, piètre décor de théâtre, ruines dépeuplées abandonnées au vent qui balaye la montagne, elle se mit à l'aimer comme on aime un pauvre souvenir.

Il arrêta la voiture sur le bas-côté. Elle descendit, muette, et se tint là, droite comme un piquet, absente, les yeux rivés sur ces murs austères. Il lui prit la main. Elle était glacée, la vie semblant enfuie de son corps. Il eut peur, peur de la perdre, qu'elle disparaisse sous ses yeux à tout jamais. Le souvenir de la dame blanche revenait le hanter. Son scepticisme s'évanouissait devant la vision de cette fille aux traits d'enfant, et ce château vieux de tant de siècles. Ils avaient l'air faits l'un pour l'autre, et il aurait bien vu Marquésia, habillée de sa plus belle robe de fête, entrer majestueusement dans le château au milieu des bruits de sabots, des hennissements de chevaux et des cris des gardes.

Un vent d'orage s'était levé et de gros nuages noirs glissaient sur la montagne.

— Marquésia, il faut partir. Nous allons dormir à Lavelanet. Sois raisonnable. Il y a d'autres châteaux à voir.

— Oh ! Je sais, murmura Marquésia et je peux t'en citer plusieurs, s'ils existent encore. C'est chez moi, ici, c'est mon pays. On m'a volé plus que ma vie. Dis-moi, sont-ils tous dans cet état ?

— J'ai bien peur que ce ne soit pire. Je crois que c'est celui-ci le mieux conservé. Quelquefois, on y organise des spectacles. Les autres sont en piteux état. Il ne reste que des murs, parfois envahis par les broussailles. Si tu veux, nous irons en voir quelques-uns, avant d'affronter Montségur. Mais il y a beaucoup de marche... Es-tu sûre de vouloir aller à Montségur ?

La question, une fois de plus, resta sans réponse. Elle fit semblant de l'ignorer. Voulait-elle aller à Montségur ? Elle ne le voulait pas, elle le désirait plus que tout au monde, elle ne pouvait pas faire autrement. Elle ne pouvait pas vivre sans retourner à Montségur. C'était sa hantise, sa terreur, mais aussi une irrésistible attirance. Elle ne pouvait plus faire marche arrière. Il le savait bien et ces questions inutiles, il aurait dû se les poser plutôt à lui, n'étant pas sûr de sa propre réponse.

L'après-midi s'achevait et il devenait indispensable de trouver une auberge pour la nuit. Pas question de planter la tente dans ce décor inquiétant, et Olivier devait bien avouer qu'il commençait à être inquiet.

Lavelanet n'était plus très loin. Dans ce décor somptueux, déjà les contreforts des Pyrénées dressaient vers le ciel leurs monts majestueux et fiers. Marquésia sentait l'odeur du pays. Toujours aussi sauvage, dans ces gorges encaissées, le long de ces pentes sombres couvertes de forêts, elle semblait entendre le hurlement des loups, les va et vient des troupes dans le fracas des armes, et le silence des petits matins, entre deux trêves, lorsqu'ils allaient à la chasse aux isards. Elle aimait bien les chevauchées à travers les forêts, malgré la menace des bêtes sauvages et des soldats du roi traquant les hérétiques jusque dans les coins les plus reculés de l'Occitanie.

Elle ne parlait pas. L'orage qui s'annonçait apportait avec lui des relents de gibier rôti et le souvenir de ces citadelles à jamais muettes sur son passé assassiné.

Au loin, les maisons de Lavelanet pointaient le bout de leurs toits. Cinq heures sonnèrent au clocher de l'église. Ils étaient exténués. Olivier n'avait pas envie de tourner en rond pendant des heures dans la ville pour trouver un hôtel. Il se demandait avec anxiété s'il

allait devoir dormir par terre, sur le plancher, ou si Marquésia daignerait lui laisser un peu de place. A moins qu'il n'ait la chance de trouver une chambre à deux lits... De toute façon, il se sentait capable de dormir même sur un tas de cailloux.

Par bonheur, dès l'entrée de la ville, ils rencontrèrent un petit relais routier ne payant pas de mine mais où ils n'eurent aucune difficulté à se faire héberger pour la nuit. Ce n'était ni typique, ni romantique et le patron qui tenait le bar avait l'air d'un bon gros pas très futé mais très accueillant.

— Bien sûr, j'ai une chambre, les mêmes, avec un grand lit douillet. Ce n'est pas le standing chez Jean-Jean, mais vous allez voir, la cuisine de la patronne, vous m'en direz des nouvelles. ! M'est avis que la petite dame a besoin d'un bon repas pour prendre des couleurs ! Vous venez de loin, comme ça ?

— De Montpellier.

— De Montpellier ? J'croisais ben qu'ils étaient plus bronzés de par chez vous ! Elle est bien pâlichonne votre petite dame. Vous la cachez ou quoi ? Notez qu'elle est drôlement mignonne... Allez, les jeunes, je plaisante, ajouta-t-il en se tapant les cuisses. Voilà les clefs. Vous avez le temps de faire un brin de toilette avant le dîner. Hé ! Jeannette ! Montre la chambre à ces petits !

La dénommée Jeannette n'était apparemment pas pressée de répondre.

— Jeannette, tu roupilles ou quoi ?

Puis s'adressant à Olivier et Marquésia un peu gênés :

— Faut vous dire que les routiers sont sympas, mais, la Jeannette, elle préférerait un petit hôtel à touristes au centre de Lavelanet, peut-être à la grande ville même, le genre chic, quoi. Tenez, à Foix ou à Cahors avec de la moquette à tous les étages où elle ferait travailler le personnel à sa place...

Derrière le comptoir apparut soudain un petit bout de bonne femme à l'air malicieux, un tablier de cuisine fleuri noué sur sa robe.

— Ne l'écoutez pas, il raconte la même chose à tous les touristes. Avec l'âge, il « parpelège ». Gros balourd, va, tu ne les fais même pas rire. Venez, tous les deux, je vous montre la chambre. Je vous mitonne mon menu ? Vous verrez, vous ne serez pas déçus.

Olivier se fichait pas mal de ce qu'il aurait dans son assiette pour le souper. Il avait surtout besoin d'une douche pour se remettre les idées en place. Marquésia avait l'air d'une somnambule et il

craignait qu'elle ne recommence une de ses crises de démence qui lui faisaient si peur.

La chambre était quelconque mais propre. Des petits rideaux assortis au-dessus de lit ornaient les fenêtres et il y avait une douche et des toilettes.

— Et bien, je vous laisse, dit Jeannette. Je sers le repas à partir de dix-neuf heures trente.

Marquésia, debout au milieu de la chambre, semblait ne pas voir ce qui se passait autour d'elle. Olivier s'approcha et mit affectueusement un bras autour de son cou. La jeune fille posa sa tête sur son épaule et pleura sans retenue, tellement lasse de tous ces jours passés où elle avait essayé de faire croire qu'elle pouvait être forte. C'était trop pour sa pauvre personne. Elle ne pouvait plus supporter tout ce qui lui arrivait. Et Olivier se demandait quel était le sens de toute cette histoire et s'il n'avait pas été imprudent de l'amener ici. Pour l'instant, il la serrait fort dans ses bras et aurait donné n'importe quoi pour soulager sa souffrance.

— Va prendre une douche et repose-toi. Il faut que tu dormes avant le repas, je n'ai pas envie que tu tombes malade.

Dehors, un bruit sourd parcourut la montagne et éclata tel un coup de canon.

— C'est l'orage, murmura Marquésia. Tu vas voir, en montagne, c'est quelque chose de terrible. On dirait que le ciel va s'écraser sur la terre. C'est tellement mystérieux. C'est Dieu qui se met en colère. Olivier sourit. Lui aussi connaissait la montagne pour y avoir campé maintes fois et fait des randonnées mémorables. Néanmoins, il ne le lui fit pas remarquer et demanda :

— Dis-moi, Marquésia, croirais-tu en Dieu ?

— Je devrais y croire... N'y a-t-il pas un Dieu au-dessus de tout ? Le Dieu de tous les dieux, le créateur du monde ? Mon père m'a transmis une étrange conception du monde ou du moins a-t-il essayé... Le bien et le mal... Deux dieux se disputant la suprématie ou tout simplement l'opposition de deux forces, un concept spirituel plutôt que deux entités ennemies, je suppose... J'ai essayé de lire des écrits dans la bibliothèque du château mais, hélas, la plupart étaient en langues étrangères, des livres interdits. Il aurait fallu que je puisse apprendre plusieurs langues mais mon père s'y est opposé. On aurait dit qu'il avait peur que je sois confrontée à une certaine forme de connaissance. Lorsque je lui posais des

questions, il les éludait et changeait de conversation. Je me rappelle qu'un livre me fascinait particulièrement. Il était si vieux qu'il fallait tout un cérémonial pour le consulter. Les pages s'effritaient et il craignait la lumière, c'est pour cela que mon père le gardait dans un coffre en métal. Je crois qu'il traitait d'un dénommé Manès, un personnage important si j'en juge aux personnalités qui sont venues le consulter dans le plus grand secret. Je peux te dire qu'il est même venu le roi d'Aragon, incognito, habillé en troubadour ! Mais moi, je savais que c'était lui ! J'ai surpris plusieurs conversations et j'ai vu son sceau à son doigt. Tu peux croire que je n'avais même pas le droit de montrer le bout de mon nez, mon père y veillait, ainsi que ma féroce nourrice...

— Attends, qui dis-tu ? Manès ? Je connais ce nom-là... Si tu dis vrai, ce serait dément de retrouver cette bibliothèque.

— Alors là, c'est trop tard. Plus de château, plus de bibliothèque. Mais qui était Manès ?

— Le peu que j'en sais, bien que je ne sois pas un érudit, c'est qu'il est né vers l'an 216 de notre ère en Babylonie. C'est le père fondateur du manichéisme. J'ai un peu survolé cette doctrine en cours de philo. Il a largement influencé les hommes de cette époque et par cela, les religions. C'est le principe de la dualité entre le bien et le mal. Le manichéisme est, avant tout, la religion de la lumière, la lumière spirituelle s'entend. Cette doctrine s'est répandue jusqu'en Chine, en Inde et même en Europe. Mais on n'a jamais pu faire de relation entre le manichéisme et la religion des cathares... Comment ce livre était-il entre les mains de ton père ?

— J'ai entendu plusieurs versions à ce sujet. Celle qui me paraît la plus plausible, c'est que l'ancêtre de Tricastel, celui qui a participé aux premières croisades, l'a rapporté de je ne sais quel pays après plus de vingt ans d'absence au château. A son retour, c'était un saint homme, toujours d'après la légende familiale, mais je ne sais pas ce que ça vaut au niveau historique. Toujours est-il, que même à cette époque, le livre était déjà vieux. D'ailleurs, le papier était étrange, pour le peu que j'en ai vu, j'en ai rêvé la nuit pendant longtemps.

— Bon sang, c'est incroyable cette histoire ! Te rends-tu compte de l'importance de ce que tu dis ? Il est impératif de trouver ce livre !

— Ce livre est maudit. Désires-tu finir toi aussi sur un bûcher ? Tu as vu ce qu'il en a coûté à mon père à cause de ce livre ?

Olivier sourit :

— On ne brûle plus personne à présent, cela s'appelle la tolérance. Toutes les religions sont admises. Quant à ton père, je ne vois pas le rapport entre ce livre et son martyre. Il est mort parce qu'il a refusé d'abjurer sa foi, pas pour un bouquin. Mais cette bibliothèque, ce devait être un trésor inestimable...

— Oui, il y avait des manuscrits étranges et précieux... Des parchemins qui venaient de l'autre côté de la Méditerranée, de Perse je crois et d'un autre pays où les gens écrivaient autrefois avec des dessins. Je les ai vus...

— Non ? Attends ! Des papyrus égyptiens ? Tu parles des hiéroglyphes ! Arrête, j'ai le vertige de t'entendre... Et si c'était là le trésor des hérétiques ?

— Chez mon père ? Un trésor ? Des livres ? protesta Marquésia avec une moue de mépris.

— Et pourquoi pas ? Des livres peuvent constituer le plus précieux des trésors. Imagine la somme de connaissance que cela représente ! Pourquoi les hérétiques auraient-ils risqué leur vie pour des bijoux ou de l'or ? Cela ne ressemble pas à leur doctrine, tandis que des livres... Marquésia, il faut retrouver le château de ton père !

— Attends, ne t'emballe pas. Si tu dis vrai, les livres ont disparu de toute façon. Les chevaliers choisis pour les mettre en lieu sûr n'ont quand même pas été assez stupides pour les cacher à Tricastel. Mon père était trop connu. Imagine que quelqu'un ait parlé, sous la torture par exemple, la cachette aurait été retrouvée... Depuis quelques temps, les croyances de mon père avaient pris une autre dimension. Il ne mangeait plus de viande, n'avait plus de rapport sexuel avec les femmes, n'allait plus à la chasse pour ne pas tuer d'être vivant. C'était devenu un parfait. J'avais du mal à suivre... Pourquoi a-t-il toujours voulu me tenir à l'écart ? Me croyait-il capable de les trahir devant le danger ? Remarque, il avait peut-être raison. Je suis trop versatile... J'ai reçu le consolamentum comme tous les assiégés de Montségur et ensuite le baptême des chrétiens, sans vergogne. Je n'étais pas à un parjure près... Je peux te dire que j'aurais épousé la religion des maures ou des barbares de l'Est, si ça avait été nécessaire pour ma survie... Je soignais les gens comme une vraie sorcière et je suis la seule à avoir été sauvée. Qu'ai-je pu raconter dont je ne me souviens pas ?

Si je pouvais seulement tout me rappeler ! Mais j'ai d'énormes trous de mémoire. Qu'ai-je fait de si horrible pour que ma mémoire l'ait effacé ?

Marquésia était au bord de la crise de nerf.

— Arrête ! Arrête de te torturer mentalement ! Peu importe ce que tu as fait, il y a sept cents ans ! Si ça se trouve, d'ailleurs, tu n'as rien fait de mal. La preuve, c'est que ton père n'a même pas laissé son nom à l'histoire. Si tu l'avais vendu, ça se saurait. Alors, va te reposer. J'ai bien peur que nous ayons une rude journée demain. Marquésia s'était endormie. Olivier hésitait à la réveiller tant elle semblait paisible. Mais il fallait qu'elle mange. Elle avait trop maigri depuis le jour où il l'avait trouvée sur la route de Maguelone. Et elle avait encore beaucoup d'épreuves à subir. Beaucoup trop, sans doute...

La patronne les avait installés dans un petit coin de la salle, un peu à l'écart de la cohue, car, à cette heure-ci, beaucoup de routiers s'étaient arrêtés pour la nuit et la salle était comble. Jeanne s'était mise en quatre pour ses deux tourtereaux. Ils lui avaient plu tout de suite, avec leur air perdu, et elle était persuadée qu'ils étaient follement amoureux l'un de l'autre, comme ils l'avaient été, Jean-Jean et elle, avant que celui-ci ne s'orne d'une magnifique bouée de sauvetage autour de l'estomac et que le contour de ses yeux ne se creuse comme les grottes de l'Aguzon. Aussi, en souvenir de ses jeunes années, elle s'était juré de les soigner comme s'ils avaient été ses enfants. Olivier et Marquésia ne surent jamais qu'ils durent à d'éternels regrets, le repas divin qu'elle leur prépara ce soir-là.

D'abord, la cargolade, « petits gris » braisés aux sarments avec lesquels Marquésia se débattit héroïquement armée de sa minuscule fourchette qu'elle n'arrivait pas à manipuler ; puis, un civet de langoustes au Banyuls digne des plus grands chefs et, comme dessert, le plateau de fromages, ceux de brebis à croûte noire qui font la gloire des Pyrénées. Pour finir, une extraordinaire tarte Tatin qui, pour ne pas être une spécialité du pays, n'en était pas moins délicieuse. Tout cela arrosé d'un petit vin de Gaillac plein de bouquet.

Olivier était agréablement surpris des progrès faits par Marquésia à table. Elle ne mangeait plus avec les doigts, ne jetait plus ses restes par terre et se tenait, somme toute, assez bien pour une

jeune fille sortie tout droit du Moyen Age. Les quinze jours passés aux « Tilleuls » lui avaient été profitables. En oubliant ses fantasmes, on pouvait la prendre pour une jeune fille normale, seulement un peu coincée...

Olivier eut envie de lui en faire le compliment.

— En tout cas, je te félicite, tu t'es drôlement bien adaptée à notre époque. La première fois que nous sommes allés au restaurant ensemble, j'étais affreusement gêné. C'est aux « Tilleuls » qu'ils t'ont appris à te tenir correctement à table ?

— Ne te moque pas de moi, veux-tu ? Non, ce n'est pas aux Tilleuls. J'ai une faculté d'adaptation extraordinaire. Oui, oui, ne ris pas. J'ai compris votre langue presque tout de suite, je me demande bien comment... Par contre, j'ai du mal à la lire. Il faut que je passe par un livre de grammaire... Cela me semble plus compliqué, comme si le fait de parler était plus naturel. Un peu comme les enfants qui savent parler à force d'entendre les adultes mais qui ont du mal ensuite pour écrire... C'est vrai que j'avais certains dons qui inquiétaient mon père, il avait peur que j'aie des ennuis à cause d'eux, mais de là à savoir des langues que je n'ai jamais apprises, il y a un monde...

Olivier avait décidé de jouer le jeu malgré son scepticisme. Il demanda :

— C'est quand même incroyable ! Et que disait ton père de tout cela ?

— Que j'étais un ange du ciel ! Tu parles d'une explication !

Elle se tut un instant pour se débattre avec ses pinces de langoustes et reprit soudain :

— Mais au fait, je ne t'ai pas dit ce que j'avais fait aux Tilleuls ! C'est la raison pour laquelle le professeur Dufossé était si en colère... Il n'aime pas ne pas comprendre, celui-là... Figure-toi qu'ils ont voulu me mettre des fils sur la tête pour mesurer, je ne sais quoi dans mon cerveau. Et bien, j'ai fait sauter toutes leurs installations et même la radio, tu sais, cette énorme machine avec des boutons partout. Je sais que c'est moi qui aie fait ça... Je peux même te faire une expérience pour que tu arrêtes de me regarder avec cet air moqueur !

— Ne dis pas d'idioties, voyons ! C'est impossible !

— Ah oui ? Alors, regarde... Tu vois l'ampoule au-dessus du comptoir ? Combien paries-tu qu'elle éclate ?

Olivier soupira, résigné :

— J'aurais tout entendu, avec toi. Va pour l'ampoule.

Marquésia posa la fourchette qu'elle tenait, menaçante, sous le nez d'Olivier et fixa un point derrière lui. Il se sentit pris de nausées et se demanda s'il allait digérer ce repas qui commençait à lui peser sur l'estomac. Les yeux de Marquésia, si clairs d'ordinaire, s'étaient assombris, et sa rétine s'agrandissait au point de prendre toute la place.

Il la regardait, subjugué. L'ampoule éclata dans un fracas de verre brisé et le patron jura derrière le comptoir.

— Saloperie d'ampoule ! Jeannette, tu as des ampoules de rechange ?

Marquésia avait repris son regard habituel et savourait son triomphe.

— Alors, tu me crois, maintenant ?

— Je dois reconnaître... Tu m'épates... Je me demande d'où tu sors...

— Du Moyen-Age bien sûr ! D'ailleurs, je me demande bien pourquoi vous appelez cette époque ainsi...

— Du Moyen-Age, crois-le si tu veux, mais ne me dis pas que les gens du Moyen-Age avaient des pouvoirs pareils !

— Parce que l'électricité n'existait pas, probablement.

— Non, Non. Il y a autre chose. Les gens de cette époque étaient des gens comme moi. Hérétiques ou pas, c'était une question de religion, de suprématie territoriale, tout ce que tu voudras mais ils n'avaient pas des pouvoirs pareils, que diable ! Si tu viens du Moyen-Age, ce qui n'est pas encore prouvé, ce n'est pas étonnant que ton père ait craint pour ta vie ! C'est de la sorcellerie.

— Ne jure pas s'il te plaît ! En tout cas, je ne me souviens de rien d'autre. Aussi loin que remontent mes souvenirs, il y a le château de mon père, c'est tout.

Le seul mystère de ma vie, c'est ma mère et le fait que je me retrouve ici, dans ce temps. Le reste, je t'assure, est ce qu'il y a de plus banal. J'ai mené une petite vie tranquille entre le château et les villages environnants. La seule ville que je connaissais, c'était Carcassonne. Je n'ai rien d'extraordinaire si ce n'est mon pouvoir de guérison et ce don bizarre que je découvre ici. Je ne suis même pas initiée. Mon père disait que j'étais plus hérétique que tous les hérétiques réunis. Je n'ai jamais vraiment cherché à comprendre

pourquoi. Je guérissais les gens, mais je n'ai jamais essayé de savoir pourquoi ni comment. C'était dans moi, comme une force. Je la sens toujours, une énergie extraordinaire qui grandit avec le temps. Je suis sûre que si je pose trop longtemps mes mains sur toi, je te brûle la peau. Il faut que je la dose, que je la maîtrise sinon, si je la laisse faire sans la contrôler, cela donne la panique des Tilleuls.

Ils se turent un instant pour savourer leur dessert. Marquésia était extrêmement gourmande et les petits desserts du vingtième siècle avaient le don de la réconcilier avec la vie. Olivier voyait, avec plaisir, les couleurs revenir sur son visage.

— Tu sembles apprécier la tarte de Jeanne. Dis donc, on dirait que tu n'as pas mangé depuis huit jours !

— Quinze jours ! Le cuisinier des Tilleuls mériterait le pal ! Et l'air de mon pays me ravigote. Demain nous allons à Montségur ?

— Si tu veux. Autant attaquer le problème tout de suite.

— Tu sais, le jour où j'ai fui de Montségur, je n'étais pas toute seule, il y avait un homme avec moi. Un chevalier. Il était recherché par les hommes de Hugues des Arcis, ce fou sanguinaire, parce qu'il s'était enfui de Montségur après avoir reçu le Consolamentum avec nous. Je crois qu'il faisait partie du petit groupe chargé de mettre en lieu sûr le trésor. Seulement, c'était un ami de mon père, et au lieu de partir avec les autres, il s'est occupé de moi. Cela lui a été fatal. Les hommes d'Hugues nous ont rattrapés et l'ont massacré. Après, je ne sais plus rien ! Je suis tombée de cheval et j'ai marché dans la nuit pour échapper aux soldats. Ensuite, lorsque je me suis réveillée, tu étais penché sur moi. Quelle peur tu m'as fait ! J'avais perdu mon collier et ma pierre. Il paraît qu'elle venait de ma mère. Elle était d'un blanc laiteux mais on pouvait voir à travers. En fait, ce n'était qu'une moitié, j'ignore où se trouve l'autre. J'ignore aussi à quel moment je l'ai perdue. Était-ce avant ou après mon passage dans le temps ? Je ne me souviens pas. Si c'est après, je pourrais peut-être la retrouver sur la route.

— Ne te fais pas trop d'illusions. Tu ne risques pas de la retrouver sur une superficie pareille. Et puis, à quoi te servirait-elle ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûre qu'elle avait de l'importance. Mon père semblait le penser, en tout cas...

Ils étaient si absorbés par leur discussion, qu'ils n'entendirent pas s'approcher Jeanne.

— Alors, les jeunes, vous avez une discussion passionnée à ce que je vois. Comment avez-vous trouvé mon repas ?

— Génial, répondirent-ils en chœur.

— Vous êtes une parfaite cuisinière, ajouta Olivier.

Jeanne, visiblement ravie du compliment, tint à leur offrir le digestif. Aussi, lorsqu'ils montèrent se coucher, ils avaient la tête un peu lourde et les idées de travers. Marquésia ne savait plus à quelle époque elle se trouvait et Olivier se demandait s'il devait seulement à l'alcool cette sensation de flottement qui l'empêchait de raisonner. Il s'attendait à tout moment à se réveiller dans son lit après une nuit de cauchemar dû à une soirée trop arrosée. En attendant, il fallait bien y aller, au lit, et avec Marquésia pour comble de torture ! Qu'avait-il fait pour mériter cela ?

Marquésia ne vit aucune objection à ce qu'il dorme avec elle. Elle posa sa tête sur son épaule et s'endormit sans plus de façon. Olivier, quant à lui, passa une bonne partie de la nuit, les yeux grands ouverts, sentant l'odeur de ses cheveux près de son visage et la chaleur de son corps contre le sien. Il n'osait pas bouger de peur de la réveiller, mourant d'envie de caresser son visage, ses seins et le reste de son corps. Il sentait une brûlure intense le long de ses veines et les idées les plus folles lui passer par la tête. Épuisé, il s'endormit au petit matin, complètement tétanisé et persuadé d'être un martyr des temps modernes.

Vers dix heures du matin, Marquésia s'étira, réalisa sa position, collée à Olivier, à moitié nue. Sa pudeur moyenâgeuse la rappelant à l'ordre, elle eut honte de s'être laissé aller et se leva précipitamment pour se laver et s'habiller. Si son père la voyait ! Que dirait-il de son inconduite ? Elle eut une pensée émue pour son père, mort depuis tant de siècles, et qui se moquait pas mal, à l'heure actuelle, des frasques de sa fille chérie. Elle se demandait quels pouvaient être les mœurs de ce siècle, et quels étaient les rites pour déclarer son amour à l'élu de son cœur. Si Olivier était amoureux d'elle, à qui irait-il demander sa main ? Peut-être, après tout, était-il parfaitement indifférent et le problème ne se poserait

jamais. C'était dommage, elle aurait bien aimé qu'il fût un troubadour ou un seigneur, et tout aurait été tellement simple. Mais un fossé immense les séparait. Marquésia, empreinte d'amour courtois, de chansons languissantes de l'amoureux à sa belle, de poésie, ne savait pas comment s'y prendre pour connaître les sentiments de son ami. Qui était-il, en fait, cet Olivier si gentil ? Un coureur de jupons dévoyé ? Son père eut peut-être désapprouvé son choix. Enfin, il fallait qu'elle perde l'habitude de toujours se référer à son père pour savoir ce qu'elle devait faire ou pas. Il fallait qu'elle se rende à l'évidence qu'elle était seule à présent. Seule dans un monde inconnu, avec des inconnus, sans aucune référence. Pour ne pas se laisser aller à la tristesse, elle s'approcha d'Olivier, le secoua pour le réveiller.

— Réveille-toi, il faut y aller...

— Oh, la barbe, Charlotte ! Laisse-moi dormir tranquille !

Marquésia encaissa la confusion comme une gifle. Qui était cette Charlotte ?

Olivier s'étira et s'assit sur le lit.

— Excuse-moi, je t'ai prise pour ma sœur. Je rêvais que j'étais en vacances chez mes parents dans l'Aveyron...

— Parce que tu as une sœur ? Tu ne m'as jamais parlé de ta famille, c'est bizarre...

— Non, ce n'est pas bizarre ! J'ai une vie banale, une famille banale, il n'y a rien à raconter ! Et d'ailleurs, tu ne m'en laisses pas le temps. Pourquoi ma famille t'intéresse-t-elle ?

— Je ne sais pas, moi. Pour te connaître un peu...

— Et bien, si tu ne sais pas, tu ne demandes pas, d'accord. ? Remue-toi, on y va.

Ils prirent leur petit déjeuner comme si le diable était à leurs trousses. Marquésia se demandait pourquoi Olivier était si énervé et qu'est-ce qu'elle avait bien pu lui faire pour qu'il soit en colère à ce point. En effet, il n'avait pas envie de lui parler, la nuit passée lui ayant laissé une lassitude immense. Il appréhendait la journée à venir.

Ils se mirent en route pour Montségur, chacun muré dans ses pensées. Marquésia ne comprenait rien au changement d'humeur d'Olivier. Décidément, le comportement des gens de ce siècle n'en finirait jamais de la dérouter...

Après ce petit déjeuner pris à la hâte, ils étaient d'abord allés chercher de quoi se faire des sandwiches et acheter quelques bouteilles d'eau. Pas question de redescendre pour aller prendre le repas de midi dans un restaurant. Il y avait déjà au moins une demi-heure de marche pour monter jusqu'au château à travers les broussailles et les cailloux, et le thermomètre, qui affichait généreusement un 35°, n'était pas fait pour leur faciliter la tâche. La route traversait maintenant d'immenses forêts de sapins et grimpa de plus en plus.

Pour Marquésia, rien n'avait changé. Les siècles étaient passés sans modifier le paysage. Tout lui était familier, à part la route, bien entendu. A son époque, il n'y avait que des chemins, mal fréquentés, plus ou moins bien entretenus à travers la forêt. Pour le reste, tout était pareil. Elle s'attendait à voir surgir des animaux et, par moment, oubliant le temps présent, la redoutable armée des seigneurs du Nord. Elle n'arrivait pas à se sentir en sécurité. Elle savait qu'ils s'approchaient de Montségur, sans pouvoir dire ce qui lui servait d'indication. Peut-être cette montagne, de ce côté-ci, pas tout à fait comme les autres ou l'intuition qui lui faisait sentir, sept siècles après, une horrible odeur de brûlé...

Quant à Olivier, il hésitait entre le désir de la croire et sa raison refusant de cautionner une telle aberration.

Au détour de la route, elle le vit. Sur un promontoire pelé, il défiait les siècles, les hommes, les religions. Il ne restait plus que des murs et, fermant les yeux l'espace d'une seconde, elle le revit, fier, face à ses ennemis. Les images se superposaient, se mélangeaient, lui donnaient le vertige. Les mâchoires serrées, incapable de prononcer un mot, elle sentait les larmes monter inexorablement. Elle éclata en sanglots, d'un coup, ne maîtrisant plus l'horreur indicible de cette vision d'apocalypse. Des ruines... Rien que des ruines... Partout elle ne rencontrerait que des ruines. Qu'avait-elle espéré trouver ici ? Elle avait envie de hurler et de courir se coucher sur les cailloux, sur ce qui restait de ses souvenirs. Pas même une tâche de sang, pas même de la poussière...

Olivier roulait lentement et la file de voitures qui le suivait commençait à s'impatisser. Le château apparaissait et disparaissait à chaque tournant. Il ressemblait à un énorme bateau qui se serait échoué là, fantôme ridicule d'un équipage naufragé, après que la mer se serait retirée, sa figure de proue dressée vers

l'Ouest. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, le château grandissait, et l'angoisse de Marquésia dépassait les limites du supportable. Elle avait quitté Montségur en pleine nuit, en fugitive, avec le chevalier qui avait donné sa vie pour la sauver. Et maintenant, face à Montségur que les siècles avaient mutilé, elle avait l'impression de n'appartenir à aucune époque, comme si elle était le spectateur ou le figurant d'un film dont elle ne connaîtrait pas le scénario. Montségur qu'elle avait cru invincible, dont elle connaissait les moindres recoins, Montségur n'était plus qu'un amas de cailloux perché sur un rocher... Elle avait assisté, impuissante, à l'holocauste et maintenant, la foule des touristes déferlait comme une nuée d'oiseaux de proie. Pour elle, les flammes venaient à peine de s'éteindre et elle entendait encore, elle entendrait toute sa vie, les cris des suppliciés. Et, dans ce champ de torture, seule une stèle de pierre, dérisoire, était là pour rappeler la honte du passé. Combien de jours et de saisons pour oublier, pour venir rire, crier, sans respect pour tous ces morts ? Marquésia n'avait pas eu le temps, elle, d'oublier. Et elle sentait vaciller sa raison.

A genoux dans la poussière, devant la stèle commémorative où est inscrit « Als Catars als martyrs del pur amor crestian - 16 mars 1244 » comme seule oraison, elle ne se rendait même pas compte des moqueries qui fusaient à son encontre. Des enfants la montraient du doigt. Elle n'en avait cure. Elle pleurait comme jamais de sa vie elle n'avait pleuré. Olivier ne savait plus ce qu'il devait penser de cette ahurissante histoire. Il s'était assis, pas très loin d'elle, sur un rocher et attendait sans savoir quoi au juste, en tout cas, qu'elle veuille bien revenir sur terre, à cette époque, et retrouver un peu de sang-froid.

Deux heures s'étaient écoulées sans qu'elle ne bouge, sans que rien ne tarisse ses larmes. Il se demandait si elle priait ou si elle parlait seule. Le soleil était au zénith, il faisait une chaleur infernale, et la foule avait peu à peu disparu.

« Même les mouches ne peuvent pas survivre à cette heure-là, dans un endroit pareil ! », se disait le jeune homme. Et Marquésia ne bougeait toujours pas. Olivier avait chaud, faim et buvait sans cesse. Il commençait à s'inquiéter sérieusement pour elle, lorsqu'elle se leva, enfin calmée. Sur son visage rougi, bouffi,

ravagé par les larmes qui avaient creusé des sillons dans la poussière de ses joues, il lui sembla que la paix était revenue. Paix ou simple trêve ? A quand l'autre bataille ?

Elle lui sourit.

— J'ai soif, je voudrais un peu d'eau...

Il lui tendit la bouteille et l'aïda à boire comme un enfant, puis versa de l'eau sur sa tête pour la rafraîchir.

— Merci, ne gaspille pas l'eau. Nous en aurons encore besoin. Veux-tu m'accompagner au château ? Il faut que je retrouve celui de mon père. Je dois savoir.

Comme si Olivier était capable de la laisser tomber dans un moment pareil ! Bien sûr, il irait avec elle ! Et au bout du monde si elle le lui demandait...

Le chemin grimpait le long de la montagne, à travers les rochers, et le soleil implacable rendait l'ascension plus pénible encore. Marquésia courait plus qu'elle ne marchait. Elle puisait dans sa souffrance morale une force extraordinaire qui lui faisait oublier la fatigue et la température caniculaire. Le pauvre Olivier avait toutes les peines du monde à la suivre et cette course insensée était son chemin de croix. Elle flottait devant lui plus qu'elle ne marchait et, pour un peu, il s'attendait à la voir s'envoler. Ses pieds le faisaient horriblement souffrir dans ses tennis et il avait hâte d'arriver au sommet pour se délasser un peu. Il essaya d'accélérer le pas pour la rejoindre, mais sa cheville malmenée refusa de continuer l'escalade. Il s'accrocha le pied à un caillou et une douleur fulgurante lui arracha un cri.

— Manquait plus que ça ! Une entorse ! Fini le voyage ! Quelle connerie ! Aussi, pourquoi faut-il qu'elle coure comme un lapin ?

Marquésia, étonnée de ne pas le voir arriver, l'avait rejoint.

— Que se passe-t-il ? Tu es trop fatigué ?

— Penses-tu ! Je me suis tordu la cheville. J'ai entorse, c'est sûr. Et nous n'avons même pas pris de trousse de pharmacie.

— Fais-moi voir ton pied, je vais voir ce que je peux faire.

— Pas question ! Tu n'y touches pas ! Je vais continuer, je verrai bien...

Et il se remit debout vexé, pour prouver à la jeune fille qu'il était assez grand pour se tirer d'affaire tout seul.

— Comme tu voudras ! Mais tu as tort. Je pourrais te soigner, je l'ai déjà fait. Tu ne veux jamais me croire...

Mais la douleur était intolérable et Olivier dut bien admettre qu'il lui était impossible de marcher. Ce n'était pas croyable... Etre si près du but et devoir renoncer à cause de cette maudite cheville ! Il était en colère contre lui-même et contre le destin imbécile qui l'avait jeté dans cette affaire à corps perdu.

— D'accord, regarde ma cheville. Au point où nous en sommes, je n'irai pas à l'hôpital pour rien.

Marquésia ne releva pas l'offense. Elle délaça délicatement la chaussure et prit son pied entre ses mains. Elle l'enveloppa de ses paumes et ferma les yeux. Il sentit d'abord un peu de chaleur et une souffrance décuplée comme si son pied n'était plus qu'un gros hématome. La chaleur augmentait progressivement jusqu'à devenir une brûlure. Il eut l'impression que son pied était chauffé à blanc et serra les dents. Marquésia se mit à caresser la cheville, doucement, dans tous les sens. Peu à peu, la chaleur s'estompa en même temps que la douleur. Elle reposa le pied par terre. Cela n'avait duré qu'un quart d'heure, au plus.

— Maintenant, lève-toi, pour voir.

Olivier était abasourdi. Jamais il n'avait vu une chose pareille. La douleur avait disparu.

— Ma parole ! Quand je disais que tu étais une sorcière, j'étais loin de la vérité ! Ça alors ! C'est du jamais vu ! Tu pourrais passer à la télé avec un pouvoir pareil !

— Tu ne voudrais pas me montrer dans les foires, aussi, comme les ours, avec une chaîne autour du cou ? Tant que tu y es, ne te gênes pas ! Décidément, on a beau traverser les siècles, les hommes sont tous les mêmes. C'est écœurant.

— Marquésia, je t'adore. Tu es géniale mais tu as un caractère de cochon. Je te remercie. Sans toi, je ne pourrais plus marcher. Je ne sais pas ce qui me retient de t'embrasser...

Sur ces mots, il remit sa chaussure et à ce moment-là, Marquésia se demanda vraiment ce qui le retenait de l'embrasser... et pourquoi il était bête à ce point. Mais dans sa culture, les jeunes filles ne faisaient pas d'avance aux hommes si elles étaient bien élevées... Elle était fatiguée, comme chaque fois qu'elle utilisait ses pouvoirs. Ils gravirent les derniers mètres vers le sommet plus lentement. Par

endroits, de gros rochers noirs apparaissaient à travers les buissons enchevêtrés. Elle avait déchiré son jean, ou plutôt celui emprunté à Olivier, et sa peau blanche commençait enfin à prendre quelques couleurs. Elle avait noué ses cheveux, et, plus le temps passait, moins elle avait l'apparence d'une jeune fille du Moyen-Age. Le vert de ses yeux brillait d'un éclat intense au milieu de son visage légèrement hâlé, que des taches de rousseur mouchetaient de ci de là. Elle respirait l'air de Montségur, sa bouffée d'oxygène, comme une renaissance.

— Sais-tu que c'est criblé de grottes ici ? La montagne en est pleine... Elles communiquent toutes entre elles et je peux même te dire qu'il y a un vrai réseau souterrain. Sous Montségur, il y a une grande salle, creusée sous la montagne où ont été enterrés beaucoup de parfaits. Il y a même le tombeau d'un grand saint venu d'orient au Vème siècle après Jésus Christ... Mais c'est impossible d'en trouver l'entrée, il n'y a que quelques initiés, dont mon père, qui la connaissent. Je sais que le premier souterrain part du château, ensuite, tout se complique. Celui qui n'a pas la Connaissance peut tourner en rond pendant des jours et y mourir.

— As-tu la Connaissance ?

— Moi ? Non, malheureusement. Je n'ai jamais eu accès aux choses sacrées. En fait, ils me toléraient parce que j'étais la fille de mon père, mais ils se méfiaient de moi. Ce que je sais, c'est que Montségur était un temple, un lieu de prières. Les gens habitaient à l'extérieur. Pendant le siège, nous étions tous entassés là-dedans, c'était terrible. Je sais que ce n'était pas un château comme les autres mais je ne pourrais pas te donner plus de précisions.

— Tu crois quand même que ces grottes ont été utilisées ?

— J'en suis même sûre... A plusieurs époques elles ont servi de sanctuaires.

— Mais pourquoi tous ces gens ne se sont-ils pas enfuis par les souterrains ?

— Ils avaient tellement la foi ! Ils étaient persuadés que le bien triompherait du mal ! Les inconscients ! Toujours cette dualité ! Le bien et le mal... L'un qui gagne, l'autre qui perd. J'ai dit plusieurs fois qu'il n'y aurait aucune issue heureuse à cause de mes rêves. Ils me regardaient tous comme si j'étais une créature d'un autre

monde, comme si j'allais leur porter le malheur. Seul mon père croyait en mes visions.

— Mais pourquoi ton père est-il resté ? Il n'avait qu'à partir ! Se sauver ! Te sauver !

— Non, il était incapable d'une telle lâcheté. Je crois qu'il savait que je m'en sortirais... Il savait tellement de choses sur moi que moi-même j'ignore...

Tout en discutant, ils avaient repris l'ascension de la montagne, et, à présent, le château se dressait devant eux, avec ses murs abrupts, son énorme porte d'entrée échançant un trou béant entre les blocs de pierre.

— Il n'y avait aucune protection dans ce château, c'est incroyable ! Il n'a rien d'un château fort.

— Je t'ai dit que c'était plutôt une sorte d'église, un lieu saint. Mon Dieu, le temps est impitoyable !

Marquésia posa ses mains sur les pierres de l'entrée. Seule, la présence d'autres touristes courageux l'empêchèrent d'embrasser les cailloux du pas de porte.

— Il fallait que je le voie de mes propres yeux, pour croire que tant de temps était passé. Qu'ai-je donc fait, moi, pendant tous ces siècles ? Où étais-je ? Pourquoi mon père ne m'a-t-il donné aucune explication ? Mais qui suis-je donc ?

Olivier se posait, lui aussi, la question et ce n'était pas lui qui pouvait lui donner la clef de l'énigme.

— Le mieux serait de trouver le château de ton père...

Ils entrèrent dans l'enceinte. Marquésia était catastrophée.

— Il ne reste plus rien. Comment veux-tu que je m'oriente ? Ici, nous sommes dans les sous-sols. Je n'avais pas l'habitude de m'y promener. Il faudrait que je monte en haut du mur pour repérer le paysage. Mais la forêt a tout englouti. Je ne verrai rien.

— Ne te décourage pas aussi vite ! Tu ne peux plus voir les vestiges mais peut-être la bonne direction. Fais un effort.

Marquésia tournait autour des murs d'enceinte comme un animal en cage. Soudain, elle prit les escaliers grimant dans le vide et, d'un bond, sauta en haut du mur. Olivier eut un haut le cœur en la voyant marcher d'un pas décidé au-dessus de l'abîme. Elle scrutait l'horizon, en vain, essayant de fouiller dans ses souvenirs. Au pied de la montagne, elle aperçut un petit village, anomalie déconcertante... Il n'y avait aucun village au XIII<sup>ème</sup> siècle... Dix

fois, vingt fois, elle plongeait son regard dans l'épaisseur des forêts alentour. Le soleil déclinait lentement. Comment s'orienter ? Comment trouver avant la tombée de la nuit ? Mais bien sûr ! Par rapport au soleil ! Il se couchait à l'ouest ! Des fenêtres de sa chambre, à Tricastel, on voyait le soleil couchant mais pas le château de Montségur pourtant bien visible de l'autre côté de la demeure familiale. Il fallait regarder côté sud ! Peu à peu, tout se mettait en place dans sa mémoire. Elle était alors près du donjon, tournant sur elle-même. Elle se trouvait au sommet... Oui, c'était bien cela ! Là-bas la forêt étalait ses tentacules, impénétrable. A vol d'oiseau, le château de Tricastel ne devait plus être qu'à quelques lieues sur un petit promontoire. A perte de vue, le regard ne s'accrochait plus qu'aux arbres. Comment retrouver quelques vestiges dans cette verdure inextricable ? Cependant, elle était sûre de la direction à prendre. Et, tout à coup, elle eut envie de pleurer de joie.

Elle redescendit à toute vitesse et Olivier préféra fermer les yeux en la voyant sauter de pierre en pierre et danser sur le mur. Son visage rayonnait.

— Ça y est, tu l'as vu ?

— Non, non, je n'ai rien vu... mais je sais où il est. Il ne doit plus en rester grand-chose, je dois me rendre à l'évidence. Mais je te jure, s'il n'y a plus qu'un seul caillou, je le retrouverai. De toute façon, s'il ne reste rien du château, il y a toujours la crypte, c'est impossible qu'elle ait disparu.

— Trouver une crypte, sous des kilomètres de forêt, te rends-tu compte de ce que tu dis ? Il faudrait ratisser chaque mètre et, en plus, tu n'en connaissais même pas l'entrée...

Marquésia le supplia :

— Tu ne vas pas me laisser, dis, pas maintenant ? Que vais-je devenir sans toi ? C'était aussi bien que tu me laisses sur la route, si c'est pour m'abandonner si près du but !

Elle avait fini par comprendre de quelle manière il fallait parler à Olivier pour l'émouvoir et celui-ci se laissa prendre, une fois de plus, au piège de la séduction.

— Rassure-toi, voyons, bien sûr que non ! Je ne vais pas te laisser tomber ! Mais ce sera plus facile à dire qu'à faire et cela risque de prendre du temps. Je pense qu'il vaudrait mieux téléphoner à Marc et à Thierry, nous risquons d'avoir besoin d'eux, surtout s'il y a des

rochers à déplacer. Il faut aussi s'équiper, je n'ai pas pris tout le matériel nécessaire. Nous pourrions installer les tentes et prendre le temps de chercher. Cependant, je ne veux pas que nous restions tous les deux, seuls, en pleine nature. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

— As-tu peur des ours, ou des loups ? Je croyais qu'il n'y en avait plus, à cette époque ? Il n'y a pas de brigands, non plus. Pourquoi, est-ce dangereux ? Aurais-tu peur que je te transforme en crapaud ?

— Ecoute, Marquésia, tu ne me fais pas rire. Il est toujours dangereux de rester seul dans la nature. Ce n'est pas parce que nous sommes en plein vingtième siècle que les routes sont sûres. Tu ne lis pas les journaux, tu ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

— Ici, ce n'est pas le monde, c'est Montségur.

Puis elle ajouta, ironique :

— Peut-être as-tu peur de rester seul avec moi ? Je t'ennuie ?

— Non, tu ne m'ennuies pas. Arrête de poser sans cesse des questions imbéciles.

— Pourquoi te mets-tu toujours en colère contre moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Ce matin aussi tu l'étais... Je ne comprends pas. Tu changes d'humeur sans arrêt. J'ignore quelle mouche te pique. Tu me fais penser à quelqu'un... Tiens... Quelqu'un qui m'engueulait tout le temps. Mais au moins lui, je savais pourquoi : il était amoureux de moi.

Et, sur ces paroles, elle tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Olivier était planté comme un idiot au milieu du château, incapable d'articuler un son. C'était le bouquet ! Elle avait le culot de l'allumer par-dessus le marché !

Elle lui cria :

— N'est-ce pas une merveille, Montségur ? Comment trouves-tu mon pays ?

Olivier trouvait surtout que son pays avait un curieux effet sur le comportement des indigènes. Il réalisa effectivement qu'il était amoureux d'elle, comme un fou, sans condition, et qu'elle se moquait de lui.

Elle redescendit le chemin escarpé en sautant de caillou en caillou. Elle semblait en reconnaître chacun d'eux. Le sentiment d'être si

près du but la rendait euphorique. Elle n'avait pas le moins du monde envie de se moquer de lui mais elle affectionnait particulièrement la provocation. Jamais elle n'aurait osé s'amuser à ce jeu-là, il y a sept cents ans ! Mais les tabous de son époque tombaient comme des châteaux de cartes et elle avait envie de profiter du laxisme de la nouvelle civilisation.

Il la rejoignit et résolu de régler ses comptes il lui dit :

— Oui, tu as raison. Ce matin, j'étais en colère contre toi. Tu crois peut-être qu'un homme peut coucher près d'une femme à moitié nue sans se sentir frustré ? Mais que t'ont-ils appris, dans ta famille ? Passe encore si tu étais moche, si tu étais grosse, bête, mais non d'un chien ! Tu t'es regardée ? Tu as un corps à faire damner un saint et toi, tu te promènes nue sous mon nez, tu te couches sur moi, et il faudrait que je reste indifférent ? Tu te fous de moi ou quoi ? Es-tu entrée dans ma vie pour me torturer ? Si ça t'amuse, tu me le dis, je saurais au moins à quoi m'en tenir !

Hors de lui, il la saisit par le bras, si violemment, qu'elle buta sur un caillou et faillit s'étaler au milieu des ronces. Cet incident calma sa colère qui montait comme l'orage. Marquésia était désolée. Elle n'avait pas voulu lui faire de mal.

— Excuse-moi, je suis une idiote. Je me conduis comme une sale gamine et je mériterais probablement une bonne fessée. Mais je ne sais pas comment je dois faire. Je ne connais rien à vos coutumes. Chez moi, lorsqu'un homme aimait une femme, il devait respecter des règles et des rites. Jamais je ne serais partie dans la campagne avec toi, mon père ne l'aurait pas permis. Et je ne sais pas quels sont tes sentiments pour moi, tu comprends ? Votre liberté me fait peur. Moi, je me contentais d'obéir à mon père, je n'avais pas à décider. Il n'est plus là pour me dire ce qui est bien ou mal...

Olivier vit la détresse sur son visage et eut honte de s'être laissé emporter. Il prit son visage dans ses mains et lui dit :

— Oublie un peu ton père, veux-tu ? Tu ne peux pas revenir en arrière. Ton père est mort ! Mort depuis sept siècles ! Comment veux-tu qu'il te donne des conseils ? Il faut apprendre à vivre sans lui, maintenant. Fais ce dont tu as envie, ce qui te paraît juste. Décide, choisis toi-même. Chez nous, cela s'appelle être majeur. C'est ta vie, pas la sienne. C'est certainement ce qu'il te dirait s'il pouvait le faire.

Marquésia savait bien ce dont elle avait envie. Elle passa ses bras autour du cou d'Olivier et posa sa bouche sur la sienne comme si elle l'avait fait toute sa vie. Pendant un instant, il n'y eut plus de château, plus de ruines, plus de spectres sur la montagne sacrée. Elle avait oublié ses morts brûlés sur les champs, en bas, et l'horrible stèle lui rappelant ce jour maudit. Il n'y avait qu'un plaisir immense qui montait le long de son corps et l'envie de se blottir dans les bras d'Olivier. Tant pis pour son éducation, pour sa morale d'un autre temps, pour son père et le reste de la famille ! Olivier caressait ses cheveux, son visage, faisait glisser ses doigts sur sa peau et la serrait contre lui à l'étouffer.

Le soleil déclinait lentement vers l'horizon derrière le château, par-delà les montagnes, et, ouvrant les yeux, l'espace d'une seconde, il crut apercevoir, à la place des ruines, la bâtisse, fière et hautaine, en pleine gloire. L'hallucination eut la violence de la réalité, à tel point qu'il dût regarder une deuxième fois pour se persuader qu'il avait bien rêvé.

Marquésia sursauta :

— Que se passe-t-il ?

— Rien, ou plutôt quelque chose d'étrange. Je crois que tu m'as transmis tes hallucinations. C'est inquiétant.

— Pourquoi ? Qu'as-tu vu ?

— Le château, tel qu'il était au treizième siècle. C'est ahurissant.

Elle lui prit la main.

— Partons d'ici, maintenant, cela vaut mieux. Nous n'y apprendrons plus rien. Je n'aime pas le soir lorsque tombe la nuit sur le pog, surtout sur celui-ci. Des esprits y rodent. J'ai peur, Olivier, allons-nous-en.

Le château disparaissait là-bas, au loin, gardant avec lui les fantômes du passé. Ce soir-là, Marquésia se sentait bien dans sa tête, bien dans le temps présent, bien dans sa vie, et contente d'exister.

Pendant qu'elle montait à la chambre faire un brin de toilette, Olivier en profita pour téléphoner à ses deux amis restés à Montpellier.

— Allô, Marc ? C'est Olivier. Vous avez eu mon message ?

— Olivier ? Ce n'est pas vrai, mon vieux, où étais-tu passé ? Tout le monde te cherche partout. Le type de la clinique des Tilleuls est venu faire un foin terrible. Il paraît que tu as enlevé Marquésia.

— Enlevé Marquésia ? Ça ne va pas, non ? Qu'est-ce que c'est encore, ces sornettes ? Crois-tu qu'elle n'est pas capable de suivre qui elle veut ? Nous sommes près de Montségur.

— Encore cette histoire de fous ? Qu'est-ce que vous foutez là-bas ? Tu ne vas pas me dire que vous êtes allés vérifier ce conte à dormir debout ?

— Si et j'ai besoin de vous. Rappliquez vite, ça se corse !

— A mon avis, ce qui se corse, c'est le grain que tu as dans la tête. Tu ne crois pas que nous allons venir nous perdre dans ton patelin ? D'ailleurs, Thierry et moi, nous avons trouvé deux nanas extras, si tu vois le genre...

— Non, je ne vois pas le genre, mais vous pouvez bien les prendre avec vous. Que font-elles dans la vie, ces filles ?

— En ce moment, elles sont en vacances. Elles étudient à la fac de droit. Pour une fois, tu vois, nous assurons mieux que toi.

— Marc, je peux me passer de tes commentaires débiles. Bon, vous venez ou vous ne venez pas ? Vous ne pouvez pas nous laisser tomber, quand même ! Ce serait bien la première fois que nous ne nous serrerions pas les coudes !

— Ne t'énerve pas. Inutile de sortir les violons. J'en parle à Thierry, attends un peu... Bon, c'est d'accord. Il est encore plus allumé que toi, celui-là ! Où êtes-vous ?

— A Lavelanet, à l'entrée de la ville, il y a un relais routier. Vous verrez, les patrons valent à eux seuls le déplacement et la patronne fait une cuisine du tonnerre !

— Ça marche, mais ne nous attendez pas avant demain soir. Il nous faut encore convaincre nos copines. Au fait, n'oublie pas de téléphoner à la clinique, le dingue est capable de t'envoyer la gendarmerie. !

— Bon, se dit Olivier après que Marc eut raccroché, déjà un problème de résolu. Reste à rappeler le professeur Dufossé. Je me demande ce qui lui a pris, à celui-là... Cela m'étonne de sa part... Un coup de téléphone à la clinique le rassura. Non, jamais le professeur Dufossé n'avait lancé un avis de recherche contre lui. C'était absurde. Qui avait bien pu leur jouer un tour pareil ? Un nom venait bien à l'esprit d'Olivier, mais étant entendu que l'on n'accuse

pas sans preuve, il ne pouvait pas dire au professeur le nom qui lui venait aux lèvres comme auteur de cette sinistre plaisanterie. Le docteur Dubois, bien entendu ! Ce serait facile à prouver. Il devait vouloir savoir où se trouvait Marquésia... Mais pourquoi donc la poursuivait-il avec autant d'assiduité ? Olivier était furieux, le professeur Dufossé bien plus encore. Il était prêt à mettre un terme à cette sinistre farce et trouver le responsable.

— Je suis ravi que tout aille bien pour vous deux. Prenez bien soin de Marquésia. L'air de la montagne lui fera le plus grand bien. N'oubliez pas de me la ramener dès votre retour, j'aimerais bien lui faire passer d'autres examens. Nous avons fait réparer les machines, tout fonctionne.

Olivier, remercia, prit congé, et se dit qu'il serait plus prudent, s'ils tenaient à garder leurs appareils en bon état, de ne plus faire passer d'examens à Marquésia. Si elle faisait disjoncter une deuxième fois le système électrique de la clinique, elle aurait sûrement des explications à fournir...

De plus, le professeur ne lui avait pas parlé de la facture concernant son séjour. Autant de raisons de se faire oublier...

Le repas du soir fut aussi excellent que celui de la veille mais l'atmosphère avait changé. Olivier était plus préoccupé par la jeune fille assise en face de lui que par la crème d'asperges et il avait du mal à avaler. L'épisode amoureux sur la colline n'en finissait pas de le perturber. Quant à Marquésia, si elle ne laissait rien paraître de ses émotions, elle n'était pas plus sereine que lui. Jeanne se rendit compte que les jeunes gens boudaient un peu sa cuisine, mais elle mit cela sur le compte de la fatigue de la journée et leur conseilla d'aller au lit au plus vite.

Pour rompre le silence gêné qui s'était installé entre eux, Olivier proposa :

— Nous allons consulter la carte. J'en ai acheté une qui fera l'affaire. Elle est assez détaillée pour pouvoir repérer le terrain. As-tu déjà lu une carte ?

— Non, pas avant que tu ne m'en aies montré une. Au Moyen-Age, le papier coûtait très cher et était peu utilisé, sauf pour les livres et crois-moi que nous n'écrivions pas n'importe quoi... Mon père, cependant, avait un vieux parchemin avec des indications de lieues mais cela ne ressemblait en aucune façon à tes cartes. Je me

demande comment vous faites pour vous repérer au kilomètre près...

— En fait, vois-tu, c'est photographié d'avion. Je ne peux pas t'expliquer le fonctionnement de la photographie maintenant, ce serait trop long... De toute façon, nous nous débrouillerons.

Ils étendirent la carte sur la moquette de la chambre, elle tenait toute la place. Marquésia était émerveillée.

— C'est extraordinaire ! On pourrait presque marcher dessus et effectuer le trajet sans bouger d'ici. C'est génial !

Elle dénoua ses cheveux et ses mèches rousses vinrent traîner sur le papier, gênant la lecture. Olivier commença à les ôter délicatement pour dégager la route. Mais le cœur n'y était plus. Il n'avait vraiment plus envie de consulter une quelconque carte ni de chercher l'hypothétique château de qui que ce soit. Le seul fait de voir Marquésia à côté de lui, couchée par terre, après les effusions de l'après-midi, était un supplice.

Il caressa la tête de la jeune fille, passa ses doigts dans la chevelure rousse jusqu'à son cou. Elle le regarda de ses yeux de chat, verts et limpides, et lui sourit. Ses belles résolutions de ne pas abuser de la candeur de la jeune fille s'écroulèrent comme des fortifications de papier. D'ailleurs, elle n'avait plus rien de naïf et se prêtait plus que de bonne grâce à ses caresses. Alors, sans plus se torturer l'esprit, il glissa ses mains sous son tee-shirt où pointaient des seins doux comme des petits coussins de soie. Sa bouche en explora les bouts avec volupté et partit à la découverte des secrets cachés dans son jean. Marquésia qui n'avait jamais senti la main d'un homme sur sa peau, poussait des gémissements chaque fois que les doigts d'Olivier se perdaient dans les endroits les plus sensibles de son anatomie. A genoux sur la moquette, couchés sur la carte routière leur servant de drap, ils vécurent les premiers instants de leur amour dans un délire de plaisir. Marquésia, dont les mains avaient guéri tant de souffrances, effleurait la peau d'Olivier en experte, et Olivier qui, lui, n'en était pas à sa première expérience, se demandait ce qui le bouleversait à ce point. Il pénétra dans son corps, encore jamais exploré, avec douceur, et ils connurent ensemble le plaisir suprême. Le treizième et le vingtième siècle venaient de se rejoindre, par-delà le temps, la mort et les regrets, dans une apothéose de sensations inconnues, jetant un pont entre

deux civilisations, si différentes. Leurs corps explosaient, mais les mondes lointains ne se rencontrent pas impunément.

Olivier, après le choc d'un orgasme jamais égalé, sentit le plancher se dérober sous lui et bascula dans un gouffre sans fond. Il eut l'impression de hurler à pleins poumons brûlés par l'air de l'intérieur et de s'accrocher à des parois se dérobant sous ses doigts, propulsé vers une destination inconnue. La peur lui nouait le ventre. Des lumières jaillirent soudain autour de lui en autant de feux d'artifice. Il crut qu'il venait de mourir pour une raison obscure. Mourir en faisant l'amour... Peut-être le rêve caché de tout être humain... Jamais il n'aurait espéré une mort aussi belle. La chute ralentit et il se retrouva soudain à cheval, au milieu des étangs, en pleine nuit. Étrangement vêtu, il galopait près d'une jeune fille en robe blanche. Soudain, au loin, un nuage de poussière troubla la clarté de la lune et, comme un déferlement de marée, une armée de soldats, en armes, se rua sauvagement sur lui, le précipitant en bas de son cheval. Il s'entendit hurler :

— *Marquésia, sauve-toi ! Pour l'amour du ciel, va-t'en !*

*Ensuite, plus rien. Une douleur horrible transperça son cerveau. D'un coup de hache, l'un des soldats lui avait fendu le crâne et les chevaux affolés piétinaient son corps sur le chemin. Il entendit encore crier après sa mort :*

— *A mort les hérétiques ! Achevez-le et rattrapez la fille !*

*Il s'entendit prier tout bas pour que Dieu la protège. Les soldats étaient partis. Au-dessus de lui, dans le ciel, une lumière blanche clignotait étrangement. Il planait maintenant au-dessus de son propre corps mutilé. Marquésia avait disparu et il savait que les soldats ne l'avaient pas rattrapée. Ils s'étaient enfuis, épouvantés, en voyant le sortilège venu du ciel. Marquésia avait disparu, tout simplement, volatilisée. Dans le fossé, la pierre blanche qu'elle avait toujours autour de son cou, brillait d'un éclat surnaturel. Elle l'avait perdue dans sa fuite. Il crut entendre des voix, puis, plus rien, le vide, un grand trou noir. Il n'était plus qu'un esprit inconscient, une mémoire, un souvenir.*

Subitement, il revint à la réalité, et se retrouva allongé par terre sur la moquette de la chambre. Marquésia était penchée sur lui, livide. Elle avait enfilé à la hâte un grand tee-shirt et s'apprêtait à appeler un docteur, sa magie étant impuissante.

— Mon Dieu, que tu m’as fait peur, Olivier ! Que t’est-il arrivé ? Tu as crié si fort ! Le type d’à côté a tapé au mur en criant des grossièretés. Fais-tu toujours cela après avoir fait l’amour ?

Il essayait péniblement de reprendre ses esprits et fit signe à Marquésia de s’asseoir près de lui. Elle glissa un coussin sous sa tête et lui donna à boire. Sa gorge desséchée lui brûlait et sa langue semblait avoir triplé de volume.

— Veux-tu que j’aie chercher un docteur ?

Olivier éprouvait des difficultés à articuler, néanmoins il lui fit comprendre qu’il n’avait pas besoin d’un médecin. Il venait subitement de comprendre ce qui lui était arrivé. Tout devint limpide dans sa mémoire. Comment expliquer à Marquésia la folie de ce qu’il avait découvert ? Après tout, ce n’était pas plus fou que la projection de la jeune fille dans le futur et elle était capable de tout admettre.

— Assieds-toi près de moi, finit-il par articuler. Il faut que je te donne des explications.

Malgré quelques difficultés d’élocution il expliqua :

— Te souviens-tu, de cette après-midi à Montségur ? Je t’ai dit avoir eu une hallucination. Et bien, ce n’en était pas une. C’était une partie de mon inconscient qui revenait à ma conscience. Quelque chose cachée au fond de mon esprit, des réminiscences d’une autre vie. Tout à l’heure, quand nous avons fait l’amour, je me suis retrouvé propulsé au XIII<sup>ème</sup> siècle sur la route de Maguelone avec toi. Nous fuyons les soldats d’Hugues des Arcis. Ce chevalier, dont tu ne te souviens ni du nom, ni du visage, c’était moi. Ces sauvages m’ont massacré comme une bête malfaisante. Cela fait des siècles que je te cherche de vie en vie. Je me suis senti responsable de ta disparition. Marquésia, tu t’étais perdue dans le temps... Ne me demande pas comment c’est possible. Tu as disparu subitement, j’ignore de quelle manière. Tu as perdu ta pierre en tombant de cheval. J’ai vu les hommes du sénéchal te chercher sans succès. J’étais déjà mort. Ton cheval errait au bord de l’étang et toi, tu n’étais plus là. Ils ont cru que tu t’étais noyée, mais moi je savais bien que non. Je t’ai cherchée comme un fou, à chaque renaissance. Je ne suis pas le seul à te chercher, d’ailleurs, mais je ne sais pas qui... Marquésia, qui es-tu ? Dis-moi qui te cherche ?

— Mais je ne sais pas ! Comment veux-tu que je le sache ? Que connais-tu de moi ?

— Rien de plus que ce que tu sais toi. J'étais un ami de ton père, un fils du comte de Quéribus. Je t'ai connue toute petite, lorsque mon père et le tien se rencontraient. Dieu, que tu étais jolie ! J'étais amoureux fou de toi. Tu étais bien plus jeune que moi, et ton père n'était pas chaud pour le mariage. Il donnait l'impression de vouloir te garder pour lui tout seul... A Montségur, certain que tu survivrais, il m'avait demandé de prendre soin de toi. Mais je n'avais pas besoin de lui pour me dicter ma conduite, je ne t'aurais pas laissée aux mains de ces sauvages pour tout l'or du monde ! J'ai abandonné les autres chevaliers — ainsi que ma mission — et je me suis déguisé en paysan. Lorsque je t'ai vue partir à cheval, je t'ai suivie. Malheureusement, je n'étais pas le seul. Les soldats te pourchassaient. Ils ne voulaient pas de rescapés et ils t'auraient torturée pour que tu révéles l'emplacement du trésor. Il ne faut pas croire que leur croisade était purement religieuse... Les richesses de notre pays attisaient toutes les convoitises. Quelqu'un nous a trahis mais rassure-toi, ce n'est pas toi. En tout cas, c'était quelqu'un qui n'avait pas la Connaissance, car les hommes du sénéchal ignoraient ce qu'était le trésor et où il était caché. Mais ils savaient que tu étais la fille du comte de Tricastel, celui qui avait la Connaissance suprême, et tu représentais leur unique chance. Nous avons chevauché longtemps... Pendant une nuit, nous avons cru leur avoir échappé, souviens-toi... Mais ils étaient tenaces. Peut-être savaient-ils, toujours par le traître, que tu avais de la famille éloignée à Marseille et que c'était le seul endroit où nous pouvions nous réfugier.

— Alors tu sais où est le château ?

— Hélas non. Je ne me souviens pas des lieux. Seulement des faits, et encore, par bribes.

— Mais le trésor, sais-tu où il est, lui ?

— Non, je n'en ai aucune idée. Je ne sais même plus ce que c'était. C'est rageant ! Quant au château, nous allons avoir du mal à le trouver, ne t'illusionne pas. Mais nous le trouverons, je t'en fais le serment ! Nous éclaircirons ce mystère. Il me concerne un peu, maintenant... Quand je pense que je t'ai fait enfermer, j'ai honte. Je te demande pardon.

— C'est plutôt moi qui devrais te demander pardon ! Tu es mort dans des conditions atroces à cause de moi. Si je n'avais pas été là, tu aurais vécu...

— J'aurais vécu clandestin, pourchassé. Tu parles d'une existence ! De toute façon, je serais mort, maintenant. J'aurais eu d'autres vies, des vies banales, peut-être tourmentées, mais qu'importe ? Que serais-tu devenue, toi, Marquésia ? Te rends-tu compte que cela n'aurait rien changé pour toi ? Tu errerais quelque part, sans savoir où. Tu aurais atterri ici, au vingtième siècle, toute seule. Ne vois-tu pas que tu n'es pas comme tout le monde ? Des réminiscences de vies antérieures, je ne suis pas le seul à en avoir et plus personne ne meurt sur le bûcher pour cela. Mais se trouver projetée dans le temps avec son propre corps, sans mourir, avoue que ce n'est pas commun ? Finalement, ton père avait peut-être raison en disant que tu étais tombée du ciel. Te rends-tu compte ? J'ai peut-être fait l'amour avec un être venu d'une autre galaxie...

— Arrête de te moquer de moi ! Je suis la fille du seigneur de Tricastel, un point c'est tout !

— Du seigneur de Tricastel et de ta mère. De ta mère dont personne ne parlait jamais... Savais-tu qui étaient tes grands-parents maternels ? Non. Pourquoi se méfiait-on de toi ? Même mon père te craignait et te respectait à la fois. Tu étais comme un mythe, une légende vivante, la peur et la vénération...

— Et si ma mère était d'une famille peu recommandable ? Ce serait une explication plausible. Pourquoi vas-tu chercher des hommes venus des étoiles ? Comment voudrais-tu qu'ils viennent de là-haut ? Sur un balai ? Non, maintes fois je me suis interrogée sur ma famille maternelle. Je pense que mon père en avait honte, aussi a-t-il voulu m'épargner cette douleur. Pourquoi a-t-il tant aimé ma mère, ça, c'est un mystère supplémentaire.

— Peu importe ta mère... Tu es bien la fille du seigneur de Tricastel, crois-moi. Tu as aussi mauvais caractère que lui.

Elle se jeta sur lui pour le taper et ils finirent enlacés, à s'aimer à corps perdus, au grand dam du pauvre routier essayant vainement de dormir dans la chambre voisine et qui ne manqua pas, une fois de plus, de cogner contre le mur.

Olivier, par chance, n'eut plus d'hallucinations pour la nuit, une fois lui ayant largement suffi. Il n'aurait pas apprécié de se retrouver projeté dans le passé chaque fois qu'il faisait l'amour. Ce qu'ils firent jusqu'au petit jour, sans le moindre remords.

Lorsqu'ils descendirent pour le repas de midi, après une grasse matinée bien méritée et sans avoir pris leur petit déjeuner, le patron eut un large sourire et se claqua les cuisses derrière son comptoir. — Alors, les amoureux, on révolutionne ma maison ? Vous allez faire fuir mes clients si vous continuez vos javas nocturnes. Mais je vous comprends, allez. Dans le temps, avec Jeannette, nous nous en sommes donnés ! Je peux vous dire qu'elle n'était pas la dernière, Jeannette...

Il poussa un soupir de regret et poursuivit :

— Je crois qu'elle vous a mijoté un fabuleux ragoût pour vous retaper. Il faut des vitamines, après une nuit pareille !

Marquésia était horriblement gênée, et se serait volontiers cachée dans un trou de souris si elle en avait trouvé un. Quant à Olivier, il avait plutôt envie de rire, rien ne pouvant entamer sa bonne humeur.

Jeanne, ayant malencontreusement entendu la conversation, sortit de sa cuisine, une casserole à la main, visiblement prête à massacrer son époux.

— Jean-Jean ! Espèce de gros ours mal léché ! Tu n'as pas honte de parler à ces enfants de cette façon ? Tu n'as pas un brin d'éducation, de poésie, barbare ! Tu ne vois pas dans quel état tu mets la petite ? Pas étonnant si je n'ai plus envie de sauter dans ton lit ! Tu ressembles au bonhomme Michelin ! Tu ne penses qu'à picoler, qu'à te goinfrer et tu as le nez comme un robinet de barrique !

Le pauvre Jean-Jean était dans ses petits souliers.

— Enfin, Jeannette ! Calme-toi, ma chérie ! Je disais ça pour rire !

— Ma chérie, ma chérie... C'est la meilleure, ça ! Il y a dix ans au moins que tu ne m'as pas dit des mots doux. Alors, devant les petits, tu fais le joli cœur, tu m'appelles « ma chérie » ! Faux jeton ! Je ne sais pas ce qui me retient de te fracasser le crâne à coup de casserole !

Les clients s'étaient attroupés autour du bar, et Marquésia aurait donné n'importe quoi pour se trouver à cent lieues de là. Plusieurs routiers proposèrent d'ouvrir des paris sur l'issue de la bataille mais Jeannette ayant menacé de donner le contenu des marmites à tous les chiens du voisinage, ils allèrent tous s'asseoir, penauds. Elle réintégra sa cuisine, promettant de hacher menu le premier qui se permettrait la moindre illusion déplacée sur qui que ce soit.

Marquésia et Olivier purent aller s'asseoir tranquillement à leur table habituelle pour déguster ce fameux repas qu'elle avait préparé avec tant d'amour. En fait, ce qui se passait autour d'eux avait peu d'importance. Olivier s'abîmait dans la contemplation du visage de Marquésia et la jeune fille n'avait des yeux que pour lui, ce qui rétrécissait considérablement les frontières de leur univers. Ils passèrent leur après-midi à faire les magasins pour se changer un peu les idées et Olivier tint à acheter à Marquésia une robe à son goût, c'est à dire très courte et moulante à souhait. La pauvre Marquésia se sentait plus que ridicule dans ce petit bout de tissu lui faisant ressortir les fesses et montrant ses jambes jusqu'à mi-cuisses. Passaient encore les pantalons qui cachaient la plus grande partie de son anatomie, mais là, elle trouvait cet accoutrement ridicule et indécent. Elle refusa catégoriquement de la prendre.

Olivier était déçu.

— Ecoute, il faut que tu t'habilles un peu à la mode, c'est joli quand même, non ?

Marquésia ne trouvait pas ce bout de tissu joli mais plutôt minable et elle commençait à regretter les grandes robes qu'elle avait jadis portées avec tous leurs jupons et les jolies coiffes dont elle ornait sa chevelure. Elle fit une moue tellement dégoûtée qu'il finit par capituler et remit la petite robe sur son présentoir. Elle n'entendait pas se laisser habiller par un homme et se demandait en quoi ses vêtements le concernaient. Elle n'avait jamais vu ça, un homme qui s'intéressait aux chiffons ! Elle avait l'habitude de choisir ses tenues elle-même, et Olivier pouvait toujours essayer de lui faire mettre ces horribles choses sur le dos... Heureusement la mode étant diversifiée, elle trouva une large jupe à plusieurs volants et un chemisier très sage. Olivier était un peu déçu mais devait bien reconnaître que c'était plus son style que la minijupe...

Lorsqu'ils retournèrent à l'auberge, la plus grande pagaille régnait dans le hall d'entrée. Marc et Thierry venaient d'arriver avec leurs copines et Jeanne avait du mal à contenir cette jeunesse débordante de vitalité. Ils faisaient plus de bruit à quatre que dix routiers, et Marc, toujours passionné par ce qui ne le regardait pas,

et surtout par cela, voulait absolument savoir si Olivier dormait dans la même chambre que Marquésia et ce qui avait bien pu se passer entre eux. La pauvre Jeanne ne comprenait pas les raisons de ces questions indiscrettes et ne savait que répondre. L'arrivée des deux intéressés mit fin à cette conversation oiseuse. Marc et Thierry furent surpris des métamorphoses opérées chez Marquésia qu'ils n'avaient pas vue depuis un mois, et les copines avaient l'air sympathique. Mais Marquésia se sentait un peu à l'écart et regrettait déjà les heures de tête-à-tête avec son ami.

— Voici Audray et Sabine, présenta Thierry. Sabine, c'est mon amie. La pauvre Audray supporte Marc, c'est une téméraire. Il paraît qu'elle a maté des pires que lui... Il faut vous avouer, que, jusqu'à présent, il ne lui a pas encore montré sa vraie nature. Poli, réservé, il en est même à lui ouvrir la porte de la voiture. Dans une semaine, il la lui claquera au nez, ce n'est pas possible autrement. Pour le moment, il arrive à faire illusion...

— Quant à Marquésia, renchérit Marc avec sa finesse habituelle, c'est notre visionnaire nationale. Elle connaît le Moyen-Age comme si elle y était allée...

Olivier coupa court à cette conversation qui commençait à mal tourner. Jeanne les conduisit à leur chambre. Il était trop tard pour partir camper. Marc s'approcha d'Olivier et lui demanda tout bas :

— Alors, la petite Marquésia, c'est une affaire ? Tu as conclu ?

Olivier faillit s'étouffer et jura :

— Continue tes insinuations et je te casse la tête !

Puis il ajouta tout bas, changeant de ton :

— Et pour une affaire, c'est une affaire, ça je peux te l'assurer !

— Je le savais ! Je le savais ! Ah ! Ah ! J'en étais sûr, je l'ai parié avec Thierry !

— Fiche le camp avant que je ne te fende le crâne, crétin !

Olivier riait franchement et Marc intégra sa chambre en ricanant. Si Marquésia avait entendu cette conversation, elle serait probablement partie, sur-le-champ, sans dire adieu à personne...

Le repas fut fort animé. Jeanne s'était coupée en quatre pour leur préparer le repas « du tonnerre » annoncé par Olivier. Marc se goinfrait comme d'habitude. Les charcuteries du pays, saucisson au poivre, jambon safrané et les perdreaux aux bolets frits le rendaient euphorique. Personne n'avait encore posé la question

fatidique, à savoir ce qu'ils allaient chercher dans la montagne. Audray, innocemment, ouvrit les débats :

— Au fait, il paraît que vous recherchez un château ? Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Marc m'a raconté une fable idiote sur la réincarnation et la dame blanche de Palavas. J'aimerais savoir la vraie raison de cette expédition.

Un grand silence s'installa parmi les convives. Marc plongea la tête dans son assiette comme un gosse pris en faute, Marquésia était désespérée, et Olivier pris de court. Il dit la première idée qui lui passa par la tête :

— Oui, oui, nous recherchons un château. Marquésia fait des études d'archéologie, elle est spécialisée dans le Moyen-Age. Elle pense qu'il y a un château dans la forêt des monts d'Olmes. Elle a trouvé un vieux livre à ce propos. N'est-ce pas, Marquésia ?

La malheureuse fille ne savait même pas ce qu'était l'archéologie mais elle essaya de jouer le jeu.

— Oui, oui, un vieux parchemin. J'étudie aussi les langues anciennes.

— Mais c'est génial ! C'est fabuleux ! s'exclama Audray. J'adore les chasses aux trésors. Il y en a peut-être un dans votre château. Quelle chance d'étudier des choses aussi intéressantes ! Moi le droit, vous savez... Où étudies-tu, Marquésia, à Montpellier ?

Nouveau silence. Marquésia se sentait craquer. Cette fois-ci, ce fut Thierry qui la tira d'affaire.

— Non, elle étudie à Paris, tu penses, c'est là-bas qu'il y a le plus de spécialistes et le plus de bibliothèques. Tu ne connais pas la bibliothèque de Paris ? C'est fabuleux ! Tu y trouves des bouquins vieux de plusieurs siècles...

— Tu n'es pas parisienne, lança subitement Sabine qui observait la jeune fille depuis un moment sans mot dire. Avec un accent pareil tu n'es pas de Paris...

Marquésia prit une grande aspiration et répondit avec aplomb :

— Bien sûr que non, tu penses ! Je suis de Carcassonne. Je venais passer mes vacances ici, avec mes parents lorsque j'étais enfant. Alors, cet endroit me fascine. Vous ne vous imaginez pas le nombre de légendes qui traînent dans le coin... C'est à vous faire frémir d'angoisse.

Olivier lui fit un clin d'œil discret. Un bon point pour elle...

— Cette lampe au-dessus du comptoir est absolument abominable. Je ne supporte pas une luminosité pareille. En plus elle est d'un moche ! C'est sympa, ici, mais quel manque de goût !

Audray était loin d'imaginer la portée de ce qu'elle venait de dire. Elle insista :

— J'ai horreur des néons. La lumière tamisée, c'est plus intime, non ?

Olivier regarda Marquésia, redoutant la suite des événements.

L'ampoule explosa une fois de plus et Audray, la bouche ouverte, n'en croyait pas ses yeux.

Jean-Jean fulminait.

— Jeannette ! C'est encore cette maudite ampoule ! Mais qu'est-ce que tu as acheté comme cochonneries ?

Marquésia n'avait nullement l'intention de s'arrêter là. Tous ces gens l'énervaient au plus haut point avec leurs questions qui la mettaient mal à l'aise. Et puis, ces deux filles l'agaçaient particulièrement. Elle se sentait si différente, tellement loin d'elles ! Comment pouvait-elle leur parler sans avoir l'air godiche, ridicule dans ses vêtements qui lui allaient si mal, ne connaissant rien à rien ?

Un peu pour s'amuser, un peu pour se venger de toutes les humiliations qu'elle aurait encore à subir, elle entreprit de faire exploser toutes les ampoules de la salle à manger les unes après les autres, mais ne pouvant maîtriser le fléau qu'elle avait provoqué, elle fit voler en éclats les bouteilles du bar et leur contenu se déversa sur les étagères. Jean-Jean était rouge de fureur accusant les avions à réaction, les clients paniqués croyant à un tremblement de terre, et Marquésia au comble de l'excitation fut prise d'un fou rire hystérique. Thierry commençait à se poser de sérieuses questions à son sujet.

Quand ils sortirent de table, dans l'obscurité à peine troublée par la lueur de l'unique bougie prêtée par Jeannette — l'électricité avait sauté dans tout le relais — il s'approcha d'Olivier et lui dit :

— Il va falloir que tu me dises ce qui se passe, toi ! J'ai bien l'impression que nous nageons en plein surréalisme !

— Quand tu veux... Mais tu ne vas pas être déçu...

Lorsqu'Olivier rentra dans la chambre, Marquésia était allongée sur le lit, en proie à une crise de larmes intarissables.

— Mais enfin, qu'est-ce qui t'a pris, Marquésia ? Es-tu devenue folle ? Le pauvre Jean-Jean a perdu de l'argent à cause de toi. Te rends-tu compte ? La plaisanterie a assez duré. Essaie un peu de contenir tes pouvoirs ! Tu dois arriver à les maîtriser !

— J'en ai marre, j'en ai marre ! Je veux rentrer chez moi ! Je ne veux pas rester ici ! Que veux-tu que je raconte à tous ces gens qui me posent des questions ? De quoi veux-tu que je leur parle ? Je ne sais rien, je ne connais rien, j'ai l'air d'une imbécile ! Je suis incapable de répondre à ce qu'on me demande. La copine de Thierry me regarde de travers. Elle n'est pas bête, celle-là ! Elle se rend bien compte que quelque chose cloche. Quand vous discutez tous ensemble, j'ai l'impression que vous employez une langue étrangère avec tous les mots que je ne connais pas ! Tout à l'heure, Audray m'a demandé si nous nous servions d'un « ordinateur pour localiser les fouilles, comme ils l'ont fait en Egypte récemment. Qu'est-ce que c'est, un ordinateur ? Et des fouilles ? Passe encore l'Egypte, tu m'as dit que c'était un pays... Je lui ai répondu oui, je ne savais même pas de quoi elle me parlait. Alors, j'ai fait sauter l'installation électrique tellement j'étais paniquée ! Je ne l'ai pas fait exprès ! Je ne sais même pas comment ça fonctionne !

— Je crois qu'il va falloir leur donner des explications à un moment ou à un autre. Tu ne peux pas provoquer des catastrophes chaque fois que tu te sens agressée.

— Tu les fourniras, toi, les explications ! Je me demande comment tu vas t'en sortir. Nous allons tous les deux finir chez les fous.

— Allons, pas de panique... Nous demanderons qu'ils nous laissent ensemble.

— Tu peux bien plaisanter, n'empêche que moi, tout cela ne me fait pas rire. J'aimerais savoir qui s'amuse avec ma vie...

Marquésia fit une moue renfrognée et Olivier la trouva encore plus désirable que d'habitude. Il devait quand même se rendre à l'évidence que ce n'était pas facile pour elle et qu'elle avait besoin d'un sérieux soutien moral. Les jours à venir seraient probablement décisifs... Mais elle avait raison... Qui jouait avec sa vie ?

## CHAPITRE IV

Tôt le matin, les bagages furent chargés dans les voitures et les jeunes gens prirent congé de Jeanne et Jean-Jean, leur promettant de revenir un dernier soir avant de rejoindre Montpellier. Ils passèrent à Lavelanet faire des provisions pour plusieurs jours. Olivier prévoyait de longues recherches. Ils achetèrent des torches, une boussole, une pioche et de solides cordes pour compléter leur matériel.

A la sortie de Lavelanet, ils prirent la direction de Montferrier et ensuite, des monts d'Olmes, par la départementale qui finit en cul de sac, presque au pied du pic de Han. La route grimpe fort et la vieille guimbarde de Marc, une vieille « Simca 1000 » ayant appartenu à son père, donnait des signes de fatigue. Son coffre, chargé jusqu'au toit, touchait presque le sol. Encore plus délabrée que celle d'Olivier, il y tenait comme à la prunelle de ses yeux, pour l'avoir réparée lui-même et sauvée in extremis de la casse.

Marquésia avait repéré la direction par rapport à Montségur et Olivier avait le sentiment que le château de Tricastel ne devait s'en trouver qu'à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. Ils s'enfoncèrent profondément dans les sapinières et la route, qu'ils abandonnèrent sur la gauche, laissa la place à un chemin forestier à peine praticable, criblé d'ornières, rendant la circulation chaotique, où ils durent rouler à trente à l'heure pour ménager les véhicules. La forêt, dense, laissait voir, çà et là, des roches calcinées mais aucune trace de vestiges, de château ou autre. Cela semblait pure folie de vouloir trouver des ruines dans un pareil endroit... Au bout de quelques kilomètres difficiles, jugés impraticables par l'Institut national des eaux et forêts, le chemin s'arrêta dans une clairière où ils décidèrent de planter leurs tentes. Ils ne seraient dérangés ni par les touristes ni par les randonneurs. Aucun chemin balisé n'était répertorié, c'était l'anonymat total. Pourtant, le paysage était digne de figurer dans les guides de l'Office du tourisme... Un petit ruisseau murmurait au milieu des rochers et poursuivait sa course folle sous les arbres pour se perdre dans l'immensité de la forêt. Le silence n'était troublé que par le

piaillement des oiseaux et le chuintement discret du vent dans les feuilles. Les rayons du soleil jouaient entre les branches et arrosaient la clairière d'une lumière tamisée reposante. Parfois une branche craquait sous la fuite d'un animal, c'était la seule note discordante à la partition tranquille de la musique de la nature. Personne ne parlait. Après le brouhaha de la ville et la folie du mois d'août sur la plage, les jeunes gens se seraient crus sur une île déserte. Haut dans le ciel, un avion passa le mur du son, traînant derrière lui son sillon de brume blanche, et rappela que c'était le vingtième siècle malgré tout.

Marquésia poussa un soupir de regret :

— C'est dommage, sans cela, l'illusion aurait été parfaite. Je m'y croyais...

— C'est rigolo, renchérit Audray, moi aussi je m'y croyais. Après vos histoires de château abandonné, hier soir, j'ai rêvé toute la nuit, et là, dans cette forêt, j'ai une curieuse impression. Vous êtes sûrs qu'elle n'est pas hantée ?

Sabine, la plus cartésienne de tous, la rabroua en lui disant :

— Arrête tes idioties ! Pour un peu, tu paniquerais tout le monde. Heureusement que j'ai la tête sur les épaules, moi...

Puis elle poursuivit :

— Je me demande ce que vous êtes venus chercher ici. Marquésia, es-tu sûre que l'archéologie ne t'est pas montée au cerveau ? Crois-tu sincèrement que ce château existe ?

Vexée, Marquésia sentit son orgueil de châtelaine refaire surface.

— Si j'en suis sûre ? Et comment ! D'antiques écrits racontent l'existence d'une crypte sous le château et je mettrais ma main au feu que c'est exact. Je peux même vous le dessiner ce château... J'ai pu le reconstituer d'après le vieux parchemin. Je vais vous faire un croquis.

Olivier regarda Marquésia avec un étonnement empreint d'admiration. D'où tenait-elle ce don du dessin et de l'écriture, cette manière de reproduire à plat un volume, ces connaissances mathématiques que personne, jamais, ne lui avait enseignées ? Seulement trois semaines auparavant, elle savait à peine compter sur ses doigts... Il allait d'étonnement en stupéfaction. En effet, rien ne manquait. De face, de profil, avec ses meurtrières, son mur d'enceinte, sa grande entrée principale et l'intérieur aux grandes

pièces vouûtées. Elle poussa même le détail jusqu'à dessiner la cheminée.

— Ben alors ! s'étonna Marc. Je savais que tu étais un peu médium sur les bords, mais à ce point ! Chapeau, tu es géniale.

— Vous n'allez pas essayer de nous faire avaler que ce château était tel quel ? s'insurgea Sabine. C'est impossible !

— Si, je l'ai reconstitué d'après les textes ! Tu peux me faire confiance.

— En tout cas, qu'est-ce que tu dessines bien ! admira Audray. Ce doit être utile dans tes études.

— Oui, répondit Marquésia soudain très à l'aise. C'est indispensable.

Puis elle ajouta par provocation :

— C'est mieux que l'ordinateur, non ?

— C'est bien beau, tout ça, insista Sabine. Mais ton prétendu château, peux-tu au moins le situer ?

— A peu près. Par rapport à celui de Montségur, il est au sud-ouest. Il faut donc s'enfoncer dans la forêt. Je reconnaîtrai le coin...

— Tu quoi ?

— Excuse-moi, Sabine. Par rapport à ce parchemin, bien entendu.

— Ce qui m'étonne, poursuit la jeune fille toujours méfiante, c'est qu'on t'envoie, toi, pour découvrir ce château. Pour un événement pareil, d'habitude, les grands archéologues ont la priorité, il me semble. Ils se déplacent avec des ouvriers qualifiés et un tas de matériel sophistiqué. Toi, tu viens avec des pioches et des torches et nous qui ne connaissons rien... Avoue que c'est insolite.

— Mais personne n'est au courant, rétorqua Marquésia soudain très en colère. Tu ne crois pas que je l'ai fait publier ? J'ai trouvé ce parchemin, je l'ai étudié des nuits entières et c'est moi qui trouverai ce château. C'est MON château ! Vu ?

Sabine se tut, vexée.

— De quelle époque date-t-il ton château ? demanda Audray très intéressée et prête à croire n'importe quoi pourvu que l'aventure soit à la clef.

— Il date du douzième siècle, enfin la dernière construction... Il y a eu deux autres châteaux avant. C'est pourquoi on l'a nommé le château de Tricastel. Le premier a été construit au milieu du treizième siècle. Il a été détruit au cours des invasions barbares, par les Maures. Le deuxième a brûlé, et le troisième a disparu après

la chute de Montségur. Il n'en reste probablement presque plus rien. En ce temps-là, les gens se servaient des vieilles pierres taillées pour construire leurs maisons. Ses murs doivent être éparpillés dans tous les villages alentour. Mais le parchemin fait mention d'une crypte qui, elle, doit encore exister. La forêt a dû repousser dessus. Il faudrait retrouver les fondations.

Thierry était resté muet depuis le début de la conversation. Marquésia le fascinait. La dame de Palavas... Le souvenir de leur première rencontre laissait encore à sa mémoire le goût du surnaturel. En lui tendant la main, pour la première fois, il avait ressenti un malaise étrange et dans cette forêt, loin de tout, la voyant si bavarde, si sûre d'elle, il se demandait qui elle était vraiment. Sorcière, fée, ou simple mortelle jouant une incompréhensible comédie ? En la regardant, il avait le même frisson d'angoisse que lorsqu'il s'était amusé, en compagnie de quelques amis, à faire tourner les tables. Le petit guéridon à trois pieds s'était mis à tourner en une folle ronde avant de se précipiter et s'écraser contre le mur créant l'épouvante dans l'assistance. Ce qui n'était au départ qu'un amusement stupide s'était terminé en tragédie, et Thierry redoutait que cette équipée à travers les forêts audoises ne finisse de la même façon.

Cependant, Marquésia continuait ses croquis. Dans la cour, elle ajouta le puits. Oui, elle se souvenait bien à présent... Il y avait bien un puits, qui ne servait à rien, d'ailleurs, car une énorme plaque en fer en condamnait l'entrée. Son père lui avait raconté une étrange histoire à son sujet, celle d'un enfant tombé dedans, un enfant qui aurait pu être son grand-oncle, et qui reposait désormais, et pour l'éternité, dans l'eau claire de la source. Parfois, Marquésia venait s'asseoir sur la margelle en rêvant à cet enfant trop tôt ravi à la vie, qui n'avait pas eu le temps de connaître la laideur du monde. Elle espérait voir son fantôme surgir des profondeurs de la terre pour lui tenir compagnie, elle qui se sentait si seule dans ce grand château vide d'enfants.

Marc la tira de sa rêverie en disant :

— Tout cela est bien joli, mais il faudrait peut-être songer à installer les tentes pour être tranquilles. En plus j'ai une de ces fringales !

Pour la première fois de sa vie, Marquésia participa activement à la mise en place d'un campement. Elle était fascinée par ces petites maisons de toiles qui ne pouvaient héberger que deux personnes ;

mais ne voulant rien laisser paraître de son ignorance, surtout devant Audray et Sabine, elle garda ses réflexions pour elle et dit à Olivier :

— Il y a seulement deux jours, tu ne m'aurais pas fait dormir avec toi là dessous, pour rien au monde. J'aurais préféré dormir avec les fantômes de la forêt. Si mon père voyait ça !

— Ton père, on s'en fout, ma biche. Tu vas voir comme on fait bien l'amour sous les étoiles. Je saurais te faire oublier ton passé...

— Méfie-toi, Olivier Lartigue, souviens-toi à qui tu parles... Les fantômes de mes ancêtres hantent peut-être les lieux, tu risques d'avoir à leur rendre des comptes cette nuit.

Elle le laissa là, dubitatif, au milieu de la clairière pour aller récupérer son sac de couchage dans la voiture. Olivier se demandait jusqu'à quel point elle plaisantait. La jeune fille refusait d'oublier ses nobles origines et parfois, ses airs supérieurs l'irritaient.

Ils prirent leur premier repas loin de la civilisation qui divise. Les pâtes au beurre, mal cuites, et le fromage du dessert leur semblèrent meilleurs que les repas pourtant succulents de Jeanne. Marquésia pensait qu'elle devrait leur dire la vérité rapidement.

— Qu'est-ce que nous sommes bien ici, soupira Audray. On dirait le paradis.

Marquésia, elle, se disait qu'elle avait perdu le paradis le jour où elle avait quitté le château de Tricastel avec son père pour se rendre à Montségur. Depuis ce jour et pour toujours, la vie ne serait qu'un vulgaire purgatoire où elle purgerait sans fin, une peine pour des péchés qu'elle n'avait même pas commis.

— Je propose que nous nous accordions une petite sieste, suggéra Marc toujours prêt à manger ou à dormir.

— Pas question ! cria presque Marquésia. Moi, j'y vais tout de suite.

— Je te suis, poursuivit Audray. Cette histoire est délirante. Moi je veux le trouver ton château.

— Puisqu'on est là pour ça... conclut Sabine.

— Donc, si tout le monde est d'accord, résuma Thierry, en avant !

Devant la mine déconfite de Marc, Olivier ironisa :

— Dors si tu veux, mon vieux. Ainsi, si nous tombons dans un trou, tu seras là pour nous secourir.

— C'est bon, la barbe ! Je vous suis, mais vous serez responsables de mon agonie...

Chargés du matériel soigneusement passé en revue, ils s'enfoncèrent dans la forêt. Les grands arbres étiraient vers le ciel leurs fronts touffus, si serrés que la circulation entre les troncs était à la limite du défi sportif. Parfois, les branches rasaient le sol et ils durent ramper sur un tapis de mousse et d'épines. Dans un enchevêtrement de broussailles et de ronces, émergeaient çà et là de gros rochers. Le petit ruisseau se perdait parfois dans le fouillis inextricable pour resurgir plus loin en un joyeux gargouillis troublant l'épais silence. Il avait pu être détourné cents fois de son ancien cours, mais Marquésia était persuadée que c'était bien celui passant près du château. Pourtant, il ne lui était d'aucun secours pour se repérer dans un paysage qui ne ressemblait plus à ce qu'elle avait connu autrefois. Olivier sortit sa boussole et ils parcoururent environ quatre kilomètres en remontant vers le nord. Plusieurs fois, ils crurent trouver des restes de fondations, mais ce n'étaient en fait que de vulgaires cailloux trompant leur imagination. Le soleil hésitait à se frayer un chemin à travers l'épaisse frondaison et, dans l'obscurité du bois, le découragement atteignait même les plus optimistes. Personne n'avait dû venir se perdre ici depuis des générations, et même les chasseurs n'étaient pas assez fous pour venir y traquer un gibier, maître chez lui, que la végétation protégeait avec la jalousie d'une mère. S'il avait subsisté un quelconque vestige, ils l'auraient trouvé à moins qu'il ne soit enfoui sous des mètres de terre, de feuilles, et de ronces.

Leurs recherches tournaient au désastre. Combien de jours, de coups de pioches, de fatigue, pour atteindre, peut-être, un semblant de ruines ?

Audray était épuisée. Elle s'était écorchée aux genoux en tombant et ses pieds la faisaient horriblement souffrir. Elle s'assit sur un gros caillou plat et soupira. Combien de temps allait durer ce calvaire ? Machinalement, elle regarda le caillou sur lequel elle était assise. Il avait quelque chose d'insolite. Malgré l'usure du temps, il gardait une forme caractéristique et avait été sculpté de main d'homme à n'en pas douter.

Audray comprit que la découverte n'était pas anodine. Elle cria :

— Marquésia, viens voir...

La jeune fille rebroussa chemin à contrecœur, estimant qu'elle perdait un temps précieux à examiner tous les cailloux suspects depuis le début de l'après-midi. Mais au premier coup d'œil, elle

reconnut ce qui avait été le socle d'un petit monument, dressé en gardien fidèle à la croisée des chemins menant au château. Ce petit édifice sans âge datait au moins de la première construction de Tricastel. Marquésia l'avait toujours connu. Il était déjà bien vieux au XIIIème siècle, ce n'était que le socle où tant d'inscriptions s'étaient superposées qu'on n'arrivait même plus à lire le premier message écrit en latin. Autrefois, y trônait un christ de pierre, une croix édifée par les hommes du VIIIème siècle à la gloire du Dieu qui dirigeait leurs vies, leurs amours, et même leurs commerces... Une croix ne mesurant pas plus de cinquante centimètres de hauteur...

Marquésia tremblait d'émotion.

— Va chercher les autres, vite !

Ignorant la douleur des écorchures sur ses mains, elle plongea littéralement dans les fourrés, grattant la terre, et se cassa un ongle sur un morceau de granit gris. Elle fouilla dans le limon humide sur au moins trente centimètres à l'aide d'un bout de caillou plat pour le dégager. C'était bien lui ! Son visage tourné vers le ciel, couvert de boue, son visage placide et tendre, chargé de tant d'amour. Elle le dégagea complètement. Le christ de la croix de la sagesse... Surgi de sept cents ans de sommeil caché... Un christ un peu difforme affublé d'un drôle de nez et des yeux étirés, en amandes, comme un asiatique. Elle aurait pu le reconnaître parmi des milliers. Evidemment, il n'était pas très beau, mais son père ne disait-il pas que la vraie beauté venait de l'intérieur, pas des traits du visage ? Là, maculé de terre, rogné par le temps, il lui parut sublime, transfiguré. Il lui sembla qu'il lui souriait. Alors, Marquésia l'hérétique, la petite sorcière rescapée du bûcher, embrassa celui qui avait présidé à la destinée de ses ancêtres, amis ou ennemis. Elle qui n'avait jamais prié, ne s'était jamais agenouillée devant personne, ni n'avait baissé les yeux devant aucun individu, mit ses genoux dans la boue et pria. Elle pria pour son pays asservi, humilié et qui dormait à présent, paisible, sous des mètres de frondaisons, pour son père dont les cendres dispersées aux quatre vents ne reposeraient jamais en paix dans la terre de ses ancêtres.

Les autres la trouvèrent à genoux dans les broussailles, tenant ce christ difforme entre ses mains. Elle avait l'air transfiguré, comme si elle avait eu une apparition, les yeux rivés sur sa trouvaille

comme un trésor précieux. Olivier mit une main sur son épaule et passa l'autre dans ses cheveux.

— Marquésia, qu'est-ce que c'est ? Qu'as-tu trouvé ? Je t'en prie, dis-moi quelque chose. Marquésia, je suis là, Marquésia, je t'aime, ne me laisse pas...

Il avait peur qu'elle ne disparaisse une fois de plus comme elle l'avait fait sur la route de Maguelone sept cents ans auparavant, qu'elle reparte dans le temps et qu'il soit obligé de la chercher encore et encore. Il se sentait incapable de vivre le reste de son existence sans elle, attendant de mourir pour la chercher pendant plusieurs vies successives. Les autres semblaient avoir compris qu'il se passait quelque chose de pas ordinaire. Ils se taisaient devant les déclarations d'amour publiques d'Olivier. Ils n'avaient même pas envie de rire. Marquésia s'était enveloppée d'un halo blanchâtre, et une petite lumière dansante lui collait au corps à la manière d'un feu follet. Olivier pleurait comme il ne l'avait jamais fait s'accrochant à elle avec toute l'énergie du désespoir. Audray sentait ses jambes se dérober sous elle au point de se trouver mal. Mais la petite lumière s'éteignit et Marquésia reprit une apparence normale en se secouant. Audray poussa un petit cri et s'évanouit dans les bras de Marc.

— Mettez-lui de l'eau fraîche sur le visage, il faut la ranimer, dit Sabine.

— Attendez !

Marquésia s'approcha d'elle et posa ses doigts sur ses tempes en faisant un léger massage en cercle autour des yeux. Audray reprit connaissance et ce fut au tour de Sabine de ne pas se sentir bien.

— Que se passe-t-il, ici ? Nous devenons tous fadas, ma parole !

Olivier avait pris Marquésia dans ses bras et l'embrassait comme un fou.

— J'ai cru que tu allais me laisser tout seul, cette fois-ci. Mon Dieu, quelle frayeur tu m'as fait !

— J'ai eu peur également mais je n'ai rien fait, je t'assure. Je me suis sentie attirée par une force incroyable. J'ai résisté, je ne voulais pas m'en aller, puis plus rien. Je ne comprends pas...

— Et nous encore moins !

Thierry réagit le premier. Les autres, encore sous le choc, ne disaient mot.

— Nous nageons en pleine folie. Alors vous nous dites ce qui se passe. J'ai dit tout, ne nous racontez pas des salades ! Après ce que nous venons de voir, vous nous devez la vérité.

— D'accord, ne te mets pas en colère. Tu as raison. Rentrons au campement, la nuit va tomber et nous sommes fourbus.

— Sûr que cette forêt est hantée, dit Audray.

— Toi ça suffit ! hurla Sabine. Vous êtes tous dingues ! J'en ai marre de vos conneries ! Je rentre à Montpellier !

Thierry était désolé. Il commençait à s'attacher à cette fille posée, calme et douce et c'était bien la première fois de sa vie qu'il se sentait si bien.

— N'ai pas peur, je suis là. Tu ne vas quand même pas craquer ? Je te croyais plus courageuse. Regarde Audray... Et puis, que feras-tu à Montpellier ? C'est passionnant ici, non ?

— Passionnant ? maugréa la jeune fille. Peut-être, si nous ne nous entre-tuons pas avant la fin des vacances !

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, le soleil déclinait et enveloppait la clairière de ses ombres rampantes. Autour du feu dont la fumée claire montait au-dessus des hautes futaies, les jeunes gens s'étaient emmitouflés dans leurs sacs de couchage. Marquésia parlait. Personne n'osait l'interrompre, pas même Sabine suspendue à son récit. Marquésia n'essayait en aucune façon de les convaincre. Peu lui importait, après tout, qu'ils la croient ou non. Le fait de raconter son incroyable aventure à un auditoire attentif déchargeait sa conscience et soulageait son cœur. Parjure ou héroïne, menteuse ou victime d'un destin insensé, ils pouvaient juger comme bon leur semblait, elle n'en avait cure. Maintenant, elle pouvait enfin dire la vérité, ne pas se cacher derrière de faux-semblants, une fausse identité. Elle redevenait elle-même, Marquésia de Tricastel et fière de l'être.

— Voilà, je vous ai tout dit. Je ne peux ni ne veux essayer de vous convaincre. Je sais que c'est absurde, impossible, mais c'est ainsi. Un grand silence s'était installé, à peine troublé par le crépitement des branches se consumant.

Audray l'interrompt en disant :

— C'est incroyable ton histoire ! C'est délirant ce genre d'aventure ! Te rends-tu compte de ce que tu nous racontes ?

— J'en suis pleinement consciente, figure-toi. Je ne peux rien vous prouver, mais laissez-moi retrouver le château de mon père.

— Après tout pourquoi pas ? poursuivit Audray. Nous n'avons rien à perdre de toute façon. Laissons-lui une chance. Moi je suis partante.

— Nous n'avons rien à perdre à part notre raison, mais pour ce qui nous en reste... ronchonna Sabine. Avant que je ne devienne complètement cinglée, je veux bien chercher un château, nous sommes venus pour cela. Mais je reste persuadée que la clef du mystère est beaucoup moins fantaisiste que cette histoire de projection dans le temps. Vous ne pourrez pas me faire avaler de pareilles inepties. Passe encore qu'Audray le croit, elle est d'une crédulité désarmante mais vous, les garçons, mis à part Olivier, qu'en pensez-vous ?

— En ce qui me concerne, avoua Marc, je dois aussi être « bargeot ». Je veux bien essayer d'y croire, je ne sais pas pourquoi, mais Marquésia ne me paraît pas être une mythomane. Il se passe quelque chose de bizarre ici, ça c'est sûr.

— A mon avis, conclut Thierry, mieux vaut ne pas se poser trop de questions ni accrédiéter une thèse quelconque. Cherchons ce château, il est bien réel, lui, la preuve en est cette croix qui ne sort pas, elle, de l'imagination de Marquésia. C'est, disons, notre première pièce à conviction. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi tu as tant insisté pour qu'elle reste dans les bois ! Une découverte pareille ! Imagine le bruit que cela aurait fait dans le monde scientifique.

— Justement ! Laissez dormir ce christ tranquille ! C'est chez moi, ici, je ne veux pas qu'une nuée « d'archéologues » rapaces vienne piller mon domaine comme un nuage de sauterelles.

— Archéologues ! rectifia Audray en retenant une envie de rire.

— Eh, attends, ma belle ! Nous ne sommes plus au Moyen-Age ! La terre ne t'appartient pas. Elle fait partie du domaine public, du parc naturel des Pyrénées. Ce n'est plus ton bien, c'est la propriété de tous, même le pauvre « clampin » est chez lui ici, autant que toi. Puis devant l'air renfrogné de Marquésia, Thierry rajouta :

— Bon, ça va. Nous n'emporterons rien. Mais c'est dommage.

Dans le silence de la nuit montagnarde, chacun se perdait dans ses pensées, mais elles tournaient toutes autour de ce château de légende qu'il fallait à tout prix trouver pour Marquésia. Les opinions variaient au sujet des explications de la jeune fille. Audray dont l'esprit fantasque la prédisposait à croire aux contes de fées, imaginait Marquésia en belle au bois dormant, et rêvait d'un hypothétique prince charmant caché sous les feuilles.

Sabine refusait, pour sa part, de se laisser embobiner par cette petite Marquésia qui avait l'air d'une sainte nitouche mais devait cacher en elle de noirs dessins. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de la trouver attachante, avec un « je ne sais quoi » d'enfantin dans le regard et une impression de vieillesse et de lassitude déroutante. Par moment, elle lui trouvait le regard fatigué des vieillards comme si elle avait longtemps vécu, comme si elle voyait loin derrière elle des événements que la jeunesse ignorait. Mal à l'aise, elle préféra dormir pour ne plus penser.

Quant aux trois garçons, leur opinion était déjà faite depuis longtemps. Marc croyait dur comme fer avoir rencontré la légendaire dame de Palavas, Thierry un médium extraordinaire et Olivier l'amour de sa vie, de ses vies, jusqu'à la fin des temps.

A trois heures du matin, Marquésia ne dormait toujours pas et contemplait les autres avec appréhension. La suivraient-ils jusqu'au bout de cette folie ? Elle avait tellement pensé à son père qu'elle avait attrapé la migraine et observait les étoiles. Elles étaient là depuis des millions d'années et le ciel immuable recouvrait toujours la terre de son manteau obscur. C'était le même ciel qu'il y avait sept siècles, les mêmes constellations, la même nuit chaude et douce d'été et les flammes dansantes lui rappelaient le sinistre bûcher de Montségur.

Le visage de son père grimaçait dans la fumée bleue qui montait vers l'infini. Se pouvait-il vraiment que son pays soit tombé dans l'oubli et que le martyr de tant d'innocents ait été relégué aux oubliettes de la mémoire des peuples ? Que restait-il des drames, des peines et des joies de ses ancêtres à travers l'histoire ? Rien. Et des bûchers allumés aux quatre coins de l'Occitanie ? Encore moins... Fallait-il que les hommes du passé aient tant souffert pour que la vie d'aujourd'hui soit plus douce ? Marquésia ignorait l'existence de l'autre partie du monde qui agonise, de ceux qui meurent de faim, de ceux torturés dans les prisons du Tiers monde,

des guerres des otages, des épidémies qui déciment des populations entières, sans parler des génocides... Elle croyait que les droits de l'homme étaient désormais étendus à toute la planète. Soudain, des cris et des bruits de piétinement de chevaux la tirèrent de sa rêverie. Les hallucinations recommençaient. Quand allait-elle être enfin tranquille, sans cauchemars, sans trembler à l'approche de la nuit ?

Le bruit se transforma peu à peu en vacarme, réveillant les autres, à la stupéfaction de Marquésia.

— Vous avez entendu ? C'est effarant ! Vous avez vraiment entendu vous aussi ?

— Mais oui, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas... Je croyais avoir encore des hallucinations. Mais, puisque vous avez entendu, je n'y comprends plus rien.

— Cela vient de la forêt, côté sud, remarqua Olivier. Il faut y aller voir.

Audray qui tenait absolument à sa version répliqua :

— Je vous l'avais bien dit ! Cette forêt est hantée. Vous ne voulez jamais me croire.

Sabine hurla au bord de la crise nerveuse.

— Tais-toi ou je te gifle ! J'en ai marre ! J'en ai marre ! Allons-nous-en !

Marquésia s'était levée, bien décidée à savoir ce qui faisait un tel vacarme dans la forêt. Des fantômes, elle n'en avait cure.

— Il y a de la lumière par-là, j'y vais.

Audray sur ses talons, elle se dirigea vers la lueur, suivie des trois garçons et de Sabine préférant ne pas rester seule.

Ils avancèrent à tâtons dans les broussailles, guidés par trois lampes électriques pas assez puissantes pour leur ouvrir le chemin. Mais la forêt était illuminée comme un soir de quatorze juillet. Le château se dressait devant eux, tel que sept siècles plus tôt. Devant la grande porte d'entrée des chevaux trépignaient et des hommes en armes lançaient des ordres en criant.

Marquésia le vit tout de suite au milieu de tous ces inconnus... Son père... C'était bien lui... Son père qui semblait avoir vingt ans de moins, portant haut sa prestance, jeune, alerte, magnifique. Elle le revoyait pourtant, avec sa barbe grise et ses rides profondes sous les yeux, beaucoup plus gros, plus empâté... Qu'il était beau devant son regard attendri ! Derrière lui, elle chevauchait, elle, Marquésia...

Ce n'était pas possible ! En regardant bien, elle constata que la femme en question était beaucoup plus petite qu'elle, plus frêle, vêtue d'une combinaison argentée. Jamais Marquésia n'avait porté un tel accoutrement ! Qui était cette inconnue pour lui ressembler autant ?

La réponse lui vint subitement avec toute la force de l'évidence.

— Ma mère ! C'est ma mère ! Mais comment est-elle habillée ?

Personne ne lui répondit. Rivés au sol, ils avaient l'air de statues de marbre.

— Ma mère ! Je ne l'avais jamais vue. Ils ont l'air de sauvages à côté d'elle ! Même mon père paraît un rustre ! Elle semble si raffinée... Pourquoi porte-t-elle des vêtements pareils ? Mon père la traite comme une étrangère... Qu'est-ce que cela signifie ?

Elle avait une envie irrésistible de courir vers eux, de se jeter dans les bras de son père et de se blottir contre ses épaules rassurantes. Mais elle savait que ce n'était qu'une vision qui disparaîtrait dès qu'elle aurait l'audace de s'approcher. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était l'implication de ses amis dans cette histoire... Pourquoi y étaient-ils mêlés ?

— Et ce type ! Je le reconnais ! C'est l'affreux docteur sauterelle ! Ça alors, je ne comprends pas !

La vision, soudain, disparut et la forêt retrouva le calme d'une nuit ordinaire. Marquésia se retourna vers ses amis. Ils regardaient fixement vers les arbres et l'angoisse peinte sur leur visage lui donna mauvaise conscience. Olivier reprit le premier ses esprits.

— Au moins, nous sommes fixés, à présent. Le château est dans cette direction. Il semblerait que quelqu'un nous montre le chemin.

— En effet... Et j'ai vu ma mère !

— Ainsi, c'était bien elle... J'ai tout d'abord cru que c'était toi. C'est vrai que ton père paraissait bien trop jeune. Le peu de souvenirs qu'il m'en reste, me montrent un homme d'une quarantaine d'année, la barbe et les cheveux grisonnants. Mais je n'imaginai pas que tu ressemblais autant à ta mère. C'est renversant.

— Et l'homme, à côté de mon père ? Celui qui aide ma mère à descendre de cheval ? Tu l'as reconnu, dis ? Tu l'as reconnu ? C'est le docteur Dubois !

— Je comprends maintenant pourquoi il te cherche, celui-là ! Certainement pas avec des intentions aussi pacifiques que les miennes...

— Allons-nous en, murmura une petite voix derrière eux.

A la lumière de la lampe électrique, Olivier put distinguer le visage blafard d'Audray et eut pitié d'elle.

— Oui, partons d'ici. C'est fini maintenant. N'aies pas peur, personne ne te fera de mal.

Assis en rond, serrés les uns contre les autres autour du feu qui s'éteignait, les six jeunes gens essayaient de faire le point sur les événements de la nuit. Sabine se taisait. Elle n'arrivait pas à rassembler deux idées cohérentes entre elles. Elle avait douté de Marquésia, que devait-elle croire maintenant ?

— Qui étaient ces gens ? Demanda Thierry. Pourquoi avons-nous eu une vision pareille ? C'est une hallucination collective ?

— Sûrement pas une hallucination. Vous avez eu l'honneur de faire connaissance avec mes parents... Pour mon père, aucun doute. Quant à ma mère, étant donné que je ne l'ai jamais vue, je ne peux rien affirmer.

— Pourtant, tu lui ressembles tellement que je ne vois qui cela pourrait être à part elle. Elle est beaucoup plus petite que toi. Elle a l'air d'une miniature, mais pour les traits, c'est renversant.

— Mais on aurait dit une enfant ! protesta Audray.

— Ceci explique cela. Voilà probablement la raison pour laquelle elle est morte à ma naissance... Il paraît qu'elle n'a pas survécu à l'accouchement. Je n'étais pourtant pas un gros bébé. Cependant ils sont arrivés à me sauver. C'est mon père qui m'a élevée, avec une nounou pas toujours très tendre...

— En tout cas, poursuivit Thierry, je suis sûr que tout ceci n'est pas gratuit. Je ne sais pas qui nous manipule, ni pourquoi, mais quelqu'un essaye de nous envoyer un message. Mais lequel ?

— Peut-être pour nous indiquer la direction du château ?

— Merci, Marc... C'est une vérité de La Palisse... Qui peut avoir intérêt à ce que nous le découvrons ? Personne ne sait que nous sommes ici.

— On dirait qu'on nous a passé un film, proposa Audray. Nous n'avons pas besoin de nos lampes, la lumière venait du château. Exactement comme dans une salle de cinéma.

— Impossible ! Où veux-tu trouver des acteurs qui se prêtent à cette mascarade ? Il aurait fallu les payer cher et je vois mal l'intérêt de l'opération. Quant à Marquésia, je ne la crois pas capable d'une telle ignominie. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment elle.

— Je te remercie, Marc, de me faire confiance. J'en ai vraiment besoin.

— Alors j'avais raison, conclut Audray obstinée. Il y a des fantômes dans cette forêt. Si ce que Marquésia nous a raconté est vrai, pourquoi les fantômes de ses parents ne se baladeraient-ils pas ici? C'est chez eux, non ? Peut-être la cherchent-ils ?

— C'est certain, quelqu'un la cherche, avoua Olivier. Je le sais mais j'ignore qui et pourquoi. J'ignore si on lui veut du bien ou du mal. En tout cas, ils l'ont trouvée, nous pouvons en être certains. Je pense qu'il va falloir veiller sur elle et être vigilants.

Sabine avait froid et envie de vomir. Malgré sa raison réfractaire au surnaturel, elle devait se rendre à l'évidence. Mais quelque part, dans sa tête, une petite voix lui prodiguait des conseils avisés. « Va-t'en ! Sauve-toi avant de devenir folle ! Pourquoi n'es-tu pas restée à Montpellier au lieu de suivre ces dingues ! Tout cela finira mal ». Mais elle ne pouvait se sauver, elle n'avait jamais été lâche et n'entendait pas commencer à présent alors que, Audray, d'ordinaire plus timorée, faisait preuve d'un courage admirable devant le danger. Et puis, il y avait Thierry... Il ne lui manquait plus de d'être tombée amoureuse dans de telles circonstances ! Il n'aurait pas compris sa désertion. Alors, elle serra ses dents qui claquaient, espérant que personne ne remarquerait sa panique.

— Il vaudrait mieux se coucher, maintenant, suggéra Olivier. Demain, nous avons du pain sur la planche. Vous tiendrez le coup? Tous les regards se tournèrent vers Sabine.

— Bien sûr, ça ira. Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Desserre les dents, Robin des Bois, tu vas te casser les mâchoires...

Personne ne rit de la plaisanterie de Marc et Sabine, vexée, partit se coucher sans attendre les autres.

La nuit ne fut pas bien longue. Le soleil se levait à peine lorsqu'Olivier émergea d'un sommeil peu réparateur. Ce réveil intempestif n'était du goût de personne, mais ils gardèrent pour eux leur mauvaise humeur. Après un petit déjeuner pris à la hâte, ils prirent le chemin de la forêt, pas vraiment enthousiastes après les frayeurs de la nuit. Une brume matinale glaciale recouvrait la

végétation et cachait le ciel. Leur pull-over n'était pas suffisant pour les réchauffer, mais la curiosité, plus forte que le découragement et la fatigue, les poussait vers la forêt en direction du sud. Le matériel paraissait plus lourd que la veille. Bien décidés à ne pas rentrer bredouilles, ils avaient emporté le casse-croûte pour ne pas revenir au campement pour déjeuner et perdre un temps précieux.

Le petit ruisseau courait toujours dans la même direction. Marquésia se laissait emporter par ses souvenirs le long de cette eau limpide aussi claire qu'elle ne l'était sept siècles plus tôt. Combien de fois y était-elle venue pêcher l'écrevisse avec les enfants de l'intendant du domaine et ceux des paysans travaillant sur les terres de son père ? Elle rentrait au château, la robe maculée de boue, et recevait chaque fois une magistrale fessée de la part de sa nourrice trop à cheval sur les convenances. Combien de fois n'avait-elle pas entendu le sempiternel sermon sur les rapports distants qu'elle devait entretenir avec « les gens » de son père ? Elle avait déjà le goût de l'insoumission et se sauvait régulièrement pour retrouver ses amis dans la forêt. Ni sa nourrice avec son bâton, ni son père qui n'avait d'ailleurs pas le temps de s'occuper de ces détails, ne pouvaient la faire changer. Puis, était venu le temps de la solitude. Laissant derrière elle, à tout jamais, l'insouciance de l'enfance, elle s'était installée dans une adolescence sage, ennuyeuse, loin du sexe masculin... Ses anciens compagnons de jeu avaient pris le chemin des champs et désormais, ils n'avaient plus le droit de s'adresser à elle qu'en l'appelant « damoiselle » avec déférence. Le petit ruisseau libérait des souvenirs, cachés depuis sept siècles dans les roseaux de ses berges discrètes.

La rosée du matin s'accrochait aux branches, dégoulinait le long des feuilles et leur mouillait la peau. Sabine jetait des regards furtifs autour d'elle pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Les fantômes de la nuit l'avaient poursuivie jusque dans ses rêves. Elle s'attendait à les voir surgir à chaque instant et sursautait au moindre craquement de branches. Au loin, portées par le vent, sept heures sonnèrent au clocher d'une église, à peine audibles, simple rappel que la ville était proche. Tout autour d'eux, la forêt étalait ses tentacules comme pour protéger son vulnérable trésor. Par endroit, l'herbe semblait avoir poussé en carrés réguliers. Avec la pioche,

ils grattèrent une surface d'un mètre carré environ, et découvrirent un ancien dallage en très mauvais état.

— Bienvenue à Tricastel, leur dit Marquésia. Ici commence mon domaine.

Sans s'être concertés, ils la laissèrent passer devant. Marquésia était incapable de dire l'émotion qui l'étreignait. Tel le voyageur qui, après avoir fait le tour du monde, connu des peuples et des contrées lointaines, rentrait chez lui goûter les douceurs du foyer, et ne trouvait à son retour qu'une terre dévastée, sa famille massacrée, ses biens saisies, elle pénétrait enfin chez elle. Pénétrer... Un bien grand mot pour si peu de restes... Elle avait du mal à suivre ce qu'on ne pouvait plus appeler un chemin. Seule, son intuition l'empêchait de se tromper. Il fallait être Marquésia de Tricastel pour soupçonner que ces herbes poussant en carrés réguliers marquaient les dalles d'un ancien chemin ! Un quelconque promeneur n'y aurait vu qu'une fantaisie de la nature. Ses pas la guidèrent vers un petit promontoire dénudé, un genre de clairière, comme si la végétation avait refusé de pousser sur les ruines du château. A première vue, il n'y avait rien d'insolite.

— C'est bien ici. C'est incroyable, il ne reste plus rien. Ils ont dû brûler le château, regardez ces pierres calcinées...

Emergeant des broussailles, quelques pierres noircies témoignaient que l'hypothèse de Marquésia pouvait être la bonne. A moins que ces pierres n'aient été plus récentes, et le feu un incendie de forêt, chose fréquente tout au long de l'histoire.

— Nous allons devoir arracher l'herbe, remarqua Olivier. Heureusement, j'ai prévu les gants de jardins. Allez ! Au boulot !

A l'aide des pioches, ils défrichèrent une surface de plus d'un mètre carré sur une profondeur de quinze centimètres environ. Il y avait bien un dallage lézardé où les plantes avaient pris racine. Par endroits, il était complètement brisé.

— Nous n'arriverons à rien de cette manière se lamenta Marquésia. Laissez-moi me repérer. Je crois, qu'ici, nous sommes dans la cour. Avec un peu de chance nous trouverons le puits. Faites attention de ne pas y tomber, on ne sait jamais, la plaque peut avoir été enlevée...

Le soleil était maintenant au zénith. La brume du matin s'était dissipée laissant la place à un soleil de plomb dardant ses rayons à la verticale au-dessus d'eux.

— Si au moins nous pouvions y trouver de l'eau fraîche, dans ton puits ! se gourmanda Marc. Ce ne serait pas de refus. Imagine une eau glacée, inviolée depuis des siècles, avec une petite dose de pastis en prime, quel pied ! J'en salive rien que d'y penser.

— Et bien, n'y penses plus. Tu ne boiras pas de cette eau, il y a un cadavre dedans.

— Depuis des siècles, il ne doit plus rien polluer, ton cadavre ! Cette eau doit être régénérée. Il y a quantités de nappes phréatiques là-dessous...

— Tout ça ne nous dit pas où est ta fameuse crypte. Il y a pour des jours et des jours de travail acharné pour défricher ce coin. As-tu idée de l'endroit où elle se trouve ?

— Aucune. Je l'ignore. Mon père ne me l'a jamais dit. Surtout que le château était plus grand que ce bout de clairière ! Alors, vous voyez, elle est peut-être là-bas, sous les arbres... quelque part...

De dépit, Marc jeta sa pioche et ses gants à terre.

— Zut et zut ! C'est complet ! Tu ne vas quand même pas nous faire abattre des arbres !

Le même découragement se peignait sur les visages. Si la crypte se trouvait dans la forêt, alors adieu leurs recherches ! Sabine, lasse de toutes ces discussions stériles autour de ce qu'elle estimait être à présent une vaste « fumisterie », s'était mise à l'écart et furetait dans l'espoir de découvrir quelques champignons cachés sous la mousse. Elle poussa un hurlement en butant sur un bout de ferraille fiché dans le sol.

Oubliant ses doutes elle se mit à crier :

— Venez vite ! Je l'ai trouvé, le puits est là !

Sous un petit monticule recouvert de ronces, apparemment anodin, ils déblayèrent une plaque en fer munie d'un anneau.

— C'est tout ce qu'il reste de ton puits, Marquésia. Il faudrait soulever cette dalle.

— Pas question ! Je vous ai dit que c'était une tombe ! Vous n'avez pas le droit d'y toucher, je vous l'interdis !

— C'est un comble ! Marquésia, tu commences à nous chauffer les oreilles ! Je propose que nous l'ouvrions quand même. Je crève de soif ! D'ailleurs, cette histoire d'enfant tombé dedans ne tient pas debout. Ton père t'a raconté cette fable pour que tu ne t'en approches pas. Tu es trop naïve.

— Pas du tout ! La preuve, c'est qu'ils avaient construit un autre puits dans la cour intérieure.

— Désolé, ça ne prouve rien ! Insista Marc.

— Alors ce puits a peut-être une autre fonction... hasarda Audray. Imaginez : Marquésia nous dit qu'elle a cherché cette fameuse crypte partout lorsqu'elle habitait Tricastel. Si l'entrée avait été à l'extérieur, cela expliquerait pourquoi son père ne se faisait pas de souci. Elle ne risquait pas de la trouver.

— Et ce puits, avec cette histoire banale d'enfant noyé, c'était peut-être l'entrée ? Je n'y avais jamais pensé ! Mais maintenant que tu le dis, je me souviens, certains soirs, avoir entendu du bruit, mais j'étais bien trop terrorisée pour sortir de mon lit et regarder ! D'autant plus que la fenêtre de ma chambre ne donnait pas de ce côté et que la nuit, à Tricastel, il n'y avait pas une lumière.

Elle réfléchit un moment puis décida :

— En avant ! Soulevons cette maudite dalle !

L'entreprise, cependant, s'avéra plus facile à dire qu'à réaliser. Ils durent d'abord arracher les ronces qui empêchaient l'accès à l'anneau. Mais, même en tirant sur ledit anneau, la dalle ne bougea pas d'un centimètre.

— Allons-y à la barre à mine. Je ne vois pas d'autre solution.

— Elle doit peser des tonnes, soupira Thierry. Olivier, tu appuies sur la barre et je glisse un gros caillou plat en dessous. Attention tes doigts !

De centimètres en centimètres, ils arrivèrent à poser des leviers tout autour de la dalle.

— Voilà, maintenant, poussons tous ensemble. Cette maudite plaque va bien bouger, bon dieu ! Un, deux, trois, allons-y !

La dalle grinça et libéra un passage étroit, assez grand cependant pour qu'ils puissent s'y glisser l'un après l'autre.

— Et voilà le travail ! jubila Olivier. Voyons ce qu'il y a dedans.

Ils approchèrent les lampes électriques du trou béant, balayant l'obscurité, et y plongèrent leur regard.

— Qu'est-ce que ça pue, là-dedans ! remarqua Audray. Il monte une odeur de moisi, c'est dégoûtant !

— Regardez, une échelle de fer le long de la paroi ! Tu parles d'un puits ! C'est bien une entrée clandestine. Je me demande ce qu'ils fichaient là-dedans ?

— Et bien, allons-y voir !

Leurs regards se croisèrent, indécis. Qui descendrait le premier ?  
— Bon, trancha Olivier, prenant une fois de plus la direction des opérations. Il faut avant tout attacher la corde, on ne sait jamais. Imaginez que ces cochonneries d'escaliers n'aillent pas jusqu'au fond, ou qu'ils se cassent, il faudra pouvoir s'accrocher à quelque chose de solide. Le premier échelon a l'air de tenir. Arrimons la corde à celui-là... Première consigne, et la plus importante, ne jamais se séparer. Vous avez compris ? Si c'est ce que je crois, un vrai labyrinthe court là-dessous. Prudence, et pas de panique. Si l'un d'entre nous ne se sent pas le courage de descendre, il vaut mieux qu'il reste ici plutôt que de s'enfuir épouvanté dans les couloirs. Pas d'objection ? Si vous préférez attendre demain, pas de problème. Nous reviendrons au petit jour.

Devant leur mutisme il poursuivit :

— Bon, je descends le premier. Attendez un peu avant de me suivre, je vous appellerai d'en bas.

Et, joignant le geste à la parole, il enjamba la margelle du puits et disparut dans le trou noir. Sa petite lampe se balançait autour de son cou, et la lumière s'amenuisait jusqu'à devenir une luciole dans les profondeurs de la terre.

— Ça va ! Cria une voix caverneuse. Vous pouvez descendre. C'est du solide, vous pouvez y aller sans crainte.

Le petit groupe n'en menait pas large, pris d'une crainte respectueuse devant ces vestiges d'un passé glorieux. Seule, Marquésia planait au-dessus des terreurs terrestres. Après tout ce qu'elle avait vécu d'angoisse et de désespoir, elle avait oublié la peur. Rien ne pouvait lui arriver de pire, après tout, que d'avoir été projetée dans le futur par des forces invisibles ! Et, pour elle, la clef de l'énigme résidait là, sous terre, peut-être la fin de son tourment. Devant l'hésitation bien naturelle de ses amis, elle s'engouffra dans le conduit qui s'éloignait de la surface. C'était un étroit boyau pas assez haut pour qu'une personne puisse y circuler debout. Il leur fallut ramper. Le sol était boueux, glissant et l'odeur de pourriture courant au ras du sol, heurtait leurs narines. Dans le silence feutré, seul le bruit de leur respiration rythmait celui de l'eau qui ne devait pas couler très loin, probablement la source du petit ruisseau. Apparemment, une partie de la cavité s'était écroulée. A l'origine, la circulation devait être plus aisée. Des troupes entières avaient dû se déplacer dans ces couloirs, puisque ces dédales conduisaient,

aux dires de Marquésia, à Montségur ou plutôt aux grottes environnantes. Pourtant, le château de Tricastel n'avait pas légué son nom à l'histoire. Anonyme, oublié, il avait cependant joué son rôle, et pas n'importe lequel, dans l'aventure des hérétiques. Pour Marquésia, tout était limpide. Les chevaliers, enfuis de Montségur pour sauvegarder le trésor, s'étaient sauvés par-là. Peut-être avaient-ils mis volontairement le feu au château dans leur fuite ? Mais pour Marquésia, une page de l'histoire était tournée, et sa seule recherche était celle de ses origines. Elle n'avait pas l'âme d'un archéologue et les vestiges prestigieux qui dormaient sous terre ne l'intéressaient que d'un point de vue strictement personnel. Quelquefois, le boyau s'agrandissait permettant l'arrivée d'un peu plus d'oxygène. La respiration était difficile, la progression lente et malaisée. Puis, au bout de quelques kilomètres extrêmement pénibles, il s'élargit et se transforma en un couloir étayé de pierres et de poutres. Tout était intact. Le plafond en forme de voûte d'ogive était maintenant assez haut et ils purent continuer debout. Malheureusement tout semblait trop facile... Le couloir déboucha soudain sur une petite salle en berceau et se divisa en deux couloirs latéraux perpendiculaires. Les murs ornés de bas reliefs, représentaient des hommes en armes d'une époque largement antérieure au XIIIème siècle.

— Les peintures sont très anciennes, fit remarquer Marquésia. Les soldats de mon époque n'étaient pas vêtus de cette façon. On dirait des barbares...

Cette remarque fit sourire tout le monde. Marquésia tenait son époque pour très moderne et très évoluée. Ils avaient l'impression d'avoir fait un bond de sept cents dans le passé et l'atmosphère devenait franchement surréaliste. Sabine, elle-même, se laissait emporter par l'ambiance d'un autre temps.

L'un des couloirs n'allait pas très loin. Au bout de quelques mètres, ils se heurtèrent à des décombres en bouchant l'accès. Ils firent demi-tour et empruntèrent l'autre galerie en meilleur état. A présent, elle prenait des allures de musée. Ils étaient subjugués par la beauté de l'architecture. Le plafond, polylobé, était peint de scènes religieuses. Malgré le temps, les couleurs avaient gardé tout leur éclat. Quatre anges auréolés de lumière soutenaient un christ majestueux, assis, bénissant de sa main droite des bergers à genoux. Dans des tons ocre et blancs, l'artiste avait rendu toute la

gloire du Dieu vivant tel qu'il apparaissait dans l'esprit des gens du Moyen-Age. A la fois foi fervente, superstition, crainte et amour.

— Cette peinture n'est pas du treizième siècle, non plus, dit Marquésia. Regardez le christ. Il ressemble à celui du crucifix du carrefour. Voyez ses yeux en amandes... Je me demande de quand date tout cela... Probablement de la première construction du château...

Le long de la clef de voûte, un serpent à deux têtes s'étirait, et sa langue, comme un ruisseau d'azur, conduisait au fond de la salle à une petite porte basse, fermée. Les jeunes gens s'étaient arrêtés sous la clef pendante centrale, finement ciselée.

— A mon avis, murmura Thierry comme s'il était dans une église, c'est un mélange de plusieurs époques. Cette crypte a été restaurée, si je puis dire. Un peu à la manière des réfections archéologiques de nos jours, en respectant le style initial. Il faut croire que les hommes du treizième siècle avaient l'esprit de conservation du patrimoine...

— Crois-tu que ce soit ton père qui ait ordonné ce travail-là ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est rageant de ne pas savoir ! Décidément, il me cachait tout...

— Visiblement, les hommes de ton époque étaient de parfaits machos, ton père en tête...

Un peu d'humour, de la part de Marc, fut le bienvenu et détendit l'atmosphère qui devenait étouffante.

— Si nous regardions de plus près ce qu'il y a derrière cette porte ? Nous sommes venus pour cela, non ?

— Et si nous ne pouvions pas l'ouvrir ?

— Pour le savoir, il faut y aller, non ? Auriez-vous peur ?

Marquésia s'était avancée et contemplait l'arc de décharge orné de chérubins, de coquilles qui s'entrelaçaient dans les ruisseaux formant des volutes terminées par des satyres. La porte de bronze, sans fioritures, à part ses gros clous apparents, la fascinait. Pas de serrure, pas de clef, seul un gros anneau qu'il fallait probablement tourner.

— Allez, Marquésia, s'impatienta Marc. A toi l'honneur.

La jeune fille restait pétrifiée, incapable de faire un mouvement. Un nœud lui serrait la gorge et elle avalait difficilement.

— Tu ne vas pas craquer si près du but ? lui dit tendrement Olivier. Je t'aide, si tu veux...

Et prenant la main de la jeune fille, il fit pivoter l'anneau qui crissa lamentablement. Il poussa, et la porte s'ouvrit en grinçant sur ses gongs. Marquésia ayant retrouvé son sang froid pénétra dans la pièce. C'était une crypte plus vieille encore que ce qu'ils avaient vu jusqu'à présent. Elle était basse, voûtée, formée de plusieurs petites chapelles latérales en très mauvais état. Si elle avait été recouverte à une époque d'un revêtement mural, plus rien n'en subsistait. Les parois étaient en terre, comme dans une grotte naturelle.

— Ma parole, souffla Marc. C'est un vrai cimetière ici. Regardez les murs... C'est un caveau de famille, et ça pue encore plus fort que dans le couloir. Marquésia, je parie que tu as tes ancêtres devant toi.

Ils visitèrent les chapelles les unes après les autres. C'était bien un caveau de famille... Certaines cavités étaient vides, attendant d'hypothétiques descendants qui ne viendraient jamais. Ceux qui étaient occupés étaient fermés par une plaque commémorative en bronze marqueté.

— Dire que je devrais être là, murmura Marquésia. Mon Dieu ! Quel sortilège s'attache-t-il à ma personne ? Je sais au moins pourquoi mon père n'y est pas... Ses cendres sont dispersées aux quatre coins cardinaux... Voilà grand-père Tricastel ! Et grand-mère que je n'ai jamais connue ! Elle s'appelait Marquésia, elle aussi... Mais moi, je suis là, vivante...

Sabine qui ne parlait pas depuis leur descente dans le puits, sentait mollir ses jambes. Audray furetait dans les autres chapelles, très à l'aise. Soudain, elle poussa un cri d'étonnement.

— Quel capharnaüm ! Venez voir ici ! C'est ahurissant ! Il y a un bric-à-brac insensé !

— Mais qu'est-ce que c'est tous ces tuyaux ? S'étonna Thierry.

— Pas des tuyaux, corrigea Marquésia. Des étuis à parchemins. Et ce caveau ! Mon dieu ! Regardez l'inscription sur le couvercle ! C'est ma mère...

— Mais il est énorme, ce cercueil ! Ta mère semblait si petite ! Pourquoi n'est-elle pas dans les murs, comme les autres ?

— C'est un autel, Il y a trois marches pour y accéder. Je savais que mon père adorait ma mère, mais pas au point de lui élever un autel ! C'est un sacrilège...

Le cercueil ressemblait à un sarcophage de pierre comme dans les temples égyptiens.

— Marquésia, proposa Olivier, si tu nous lisais les parchemins ? Tu dois savoir lire ce qu'il y a écrit, toi ? Nous aurons peut-être quelques explications...

Les étuis de cuivre s'ouvrirent facilement. Marquésia sortit délicatement les feuilles jalousement protégées et s'assit sur les marches du petit monument funéraire, imitée par les autres.

— C'est mon père ! C'est son écriture ! dit-elle la voix cassée par l'émotion et les mains tremblantes.

Une larme roula sur son visage et vint mourir sur ses lèvres. Elle renifla, et devant ses amis médusés, entama la lecture du parchemin. La traduction était facile pour elle.

*A Marquésia de Tricastel, deuxième du nom :*

*— Moi, Pierre de Tricastel, en l'an de grâce 1226, te lègue à toi, ma fille, Marquésia de Tricastel, l'histoire de ta naissance et celle de ta mère, ma femme chérie, que le Dieu du bien l'ait en sa sainte garde pour l'éternité. Puisses-tu, ma fille, à l'heure de ma mort, me pardonner de n'avoir pu te dire la vérité.*

Marquésia eut un sanglot dans la voix et poursuivit :

*— En l'an de grâce 1224, alors que je revenais d'un voyage de l'autre côté de la montagne du couchant, nous longions, mes gardes et moi-même, les terribles étendues d'eau dormantes qui plongent dans la mer, où la maladie laisse le pauvre pèlerin sans force et fiévreux. Nous avons suivi ce chemin pour échapper aux troupes du roi de France qui traquaient les hérétiques aux quatre coins de l'Occitanie. Nous étions au large de cette petite chapelle perdue sur une île, l'île de Maguelone, où les soldats du roi logeaient, faisant bombance et beuverie, prenant garde de ne pas faire remarquer notre présence. Je vis quelque chose briller dans les hautes herbes. C'était une femme. Lorsque je la vis, je sus que plus jamais de ma vie je ne pourrais en aimer une autre. Elle était nue, à première vue, mais en la regardant bien, elle avait, collé à sa propre peau, une autre peau couleur argent qui moulait ses formes. Seul, son visage ressemblait au notre. Elle avait des traits d'une finesse exquise, plus fins que ceux de toutes les femmes que*

*j'avais connues jusqu'alors. Elle était minuscule, m'arrivait à peine à l'épaule et je ne suis pas réputé être bien grand. Cet être extraordinaire gisait à terre. J'ai d'abord cru qu'elle était morte. Ses cheveux, collés par la boue, pendaient lamentablement sur ses épaules. J'eus tout de suite envie de la serrer dans mes bras. Mais je ne suis pas un rustre ni un bandit de grand chemin pour prendre une femme sans son consentement. Aussi, je la mis sur mon cheval et nous partîmes en direction de Carcassonne où je devais rencontrer un émissaire du roi d'Aragon. Là, je la fis soigner par le plus grand médecin de la ville.*

*Au début, cette femme ne comprenait rien à notre langue, mais par je ne sais quel étrange sortilège, elle n'attendit pas la prochaine lune pour l'avoir apprise. J'étais sûr d'avoir trouvé une fée, un de ces êtres qui hantent les marais et troublent les humains. J'étais subjugué par son charme, fou d'amour et décidé à la ramener à la maison. Ma première épouse n'avait pas survécu à une mauvaise fièvre et mon fils, Amaury avait bien besoin d'une mère. Il allait vers ses huit ans et devenait taciturne, trop vieux pour son âge. Nous vécûmes un amour extraordinaire pendant deux ans. Deux ans de rêve, d'enchantement. Elle disait venir des étoiles. Mais elle m'aimait aussi à la folie et ne voulait plus rentrer chez elle. Je crois qu'une nuit, elle était sortie du château, seule, ses amis l'ayant retrouvée à cause de cette étrange pierre. J'ai eu si peur qu'elle ne me quitte pour retourner vers son peuple ! Mais elle refusa de partir et revint vers moi.*

*Elle me surprenait par ses connaissances extraordinaires. Elle pouvait faire la carte du ciel mieux que je ne pouvais faire celle de mon pays et connaissait les mathématiques mieux que les hommes d'Orient. Elle me parla de pays lointains, de peuples inconnus, d'hommes noirs comme une nuit sans étoiles... J'avais du mal à croire que ces peuples existaient, bien que je possède, dans ma bibliothèque personnelle, des livres sacrilèges révélant leur existence. Elle disait qu'il y avait autant de différences chez les humains que d'arbres dans la forêt. Elle prétendait n'être pas humaine et je la croyais aisément, pensant que le Dieu Bon m'avait envoyé un de ses anges pour adoucir ma vie.*

*Le comble de notre bonheur fut son ventre qui grossissait et s'arrondissait. Un enfant allait naître de notre amour. J'étais heureux. Elle était étonnée de pouvoir engendrer d'un homme mais*

*trouvait l'expérience magnifique. Mais le bonheur, hélas, se cultive comme une fleur précieuse et peut-être, ne l'ai-je pas assez chéri ce bonheur-là car Dieu voulut me le reprendre. Une nuit, alors que l'enfant demandait à naître, je courus à son chevet aussi inquiet que l'accoucheuse du village qui l'assistait.*

*— Je vais te quitter, me dit-elle. C'est ma punition. Je ne peux plus rester dans ce corps, le bébé est trop gros. Mon corps va mourir mais moi non. Chez nous, c'est l'esprit qui engendre la matière. Je ferai un autre corps ailleurs. Il faut que je retourne auprès des miens. Prends bien soin de notre enfant. C'est le fruit d'un amour impossible. Je n'avais pas le droit de m'unir à toi. Cet enfant aura peut-être des pouvoirs qui lui viendront de moi. Je te laisse le soin de lui expliquer ou non, le mystère de ses origines. Prends la pierre que j'ai autour du cou. Elle sera sa protection. Qu'il ne la pose jamais.*

*Au petit matin, aux premiers cris de l'enfant, elle est morte, son corps déchiré par le passage du bébé. Comment avons-nous sauvé ce petit être qui venait au monde ? Cela tient du miracle. C'était une fille. Je décidais de l'appeler Marquésia comme ma propre mère. Sa mère était-elle retournée vers les étoiles ? Le saurai-je vraiment un jour ? Je l'ai fait enterrer dans la crypte familiale dans le plus beau caveau qui soit au monde, que même les rois n'en ont jamais eu d'aussi luxueux. C'est un autel d'une époque très ancienne. La crypte était alors une église où se cachaient les chrétiens persécutés. J'ai mis avec elle tous les croquis qu'elle m'avait faits, tout ce qui lui appartenait pour que dorme en paix sa mémoire. J'y ai mis tous ses écrits que je ne comprends pas car ils sont dans sa langue. Qu'elle les emporte pour l'éternité ! Et j'ai fait le serment, devant Dieu, devant mes ancêtres et devant les hommes de ne jamais me remarier.*

Si l'un des jeunes gens avait gardé une once de scepticisme, il ne pouvait plus douter à présent. Marquésia était anéantie.

— Je l'ai tuée... Elle est morte à cause de moi. Je suis responsable de ses souffrances. Comment mon père a-t-il fait pour m'aimer ?

— Hé, doucement ! s'insurgea Olivier. Qu'est-ce que c'est ce nouveau délire ? Tu crois être la seule à avoir survécu à ta mère ? Elle était responsable de ses actes, après tout. A mon avis, ta mère était une drôle de bonne femme ! On dirait qu'elle est restée avec

ton père malgré la désapprobation des siens. En tout cas, nous sommes fixés, maintenant... Ta mère était extraterrestre, aussi dément que cela puisse paraître...

— Eh bé voyons ! s'exclama Sabine. Nous nageons en pleine fiction. Pour un peu je me pincerais... Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, je ne le croirais pas. Excuse-moi, Marquésia, je t'avais vraiment prise pour une mythomane.

— Cela n'explique pas ce que je fais dans cette histoire. Pourquoi et comment j'ai survécu...

— Peut-être, dit soudain Olivier, cette lumière dans le ciel avait-elle une signification lorsque tu as disparu devant moi. Rappelle-toi ma vision. J'étais mort, il y avait dans le ciel une lumière aveuglante qui planait au-dessus de la terre. Si nous rapprochons ça du fait que ta mère prétendait venir des étoiles, nous trouvons une soucoupe volante. C'est logique.

— J'adore ce mot, moi, ironisa Thierry. « LOGIQUE » ! Bonjour la logique !

— Il faut quand même en trouver une dans cette toile d'araignée ! Un fil conducteur ! Il n'y a sûrement pas de hasard. Puisque de toute façon nous sommes en pleine science-fiction, à part de nous réveiller dans notre lit en ayant fait le même stupide rêve, trouvons une solution plausible.

— Cette pierre que tu avais autour du cou, ton père en parle dans sa lettre.

— Je n'avais qu'une moitié. Soit il a perdu l'autre, soit ma mère l'a autour du cou...

— Il faudrait pouvoir la récupérer. Mais comment ? Se lamenta Audray.

— En ouvrant le caveau, bien sûr, conclut Marquésia.

— Pas question ! C'est dégoûtant, protesta Sabine. Nous allons trouver un squelette ! Je crois que je vais m'évanouir.

— Il ne faut pas déranger le mort ! sermonna Audray.

— Et puis ce couvercle pèse des tonnes ! Comment veux-tu le déplacer ?

— Tu ne supporteras jamais de voir ta mère dans cet état, Marquésia. Tu es folle !

Mais Marquésia était plus têtue qu'une mule.

— Je vous dis qu'il faut l'ouvrir et nous l'ouvrirons. Je veux voir les cartes que mon père y a laissées. Ne me dites pas que vous avez

peur ? Le couvercle, je sais comment le déplacer. Il n'y a qu'à attacher des cordes tout autour et tirer ensemble. Il ne doit pas être scellé. Il faut aller jusqu'au bout. Je vous en prie, c'est vital pour moi ! Quant au squelette de ma mère, ne vous faites pas de souci. J'ai vu mon père brûler dans les flammes, c'était bien plus cruel. Olivier comprit qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision et qu'il faudrait l'amener de force si on ne lui ouvrait pas ce fichu caveau. Il céda le premier, suivi de Marc et Thierry qui, sans se l'avouer, avaient bien envie de savoir quels étaient ces fameux parchemins en langue inconnue. Seules, Sabine et Audray se tinrent à l'écart, refusant de participer, selon l'expression d'Audray, au viol d'une tombe.

L'entreprise ne fut pas aussi difficile qu'ils l'avaient escompté. Le couvercle, bien arrimé avec les gros cordages, glissa lentement, laissant un passage assez grand pour regarder à l'intérieur. Personne n'osait s'approcher pour y jeter un œil. Marquésia se sentit obligée de faire le premier pas. Elle avait tellement insisté... Mais à l'heure de l'ultime confrontation avec l'auteur de ses jours, elle sentit une douleur dans son ventre lui nouer les entrailles. Elle s'avança au-dessus du cercueil ouvert et, prenant son courage à deux mains, jeta un regard furtif à l'intérieur. La lumière de sa lampe électrique éclairait faiblement mais assez cependant pour découvrir le spectacle le plus ahurissant qu'il lui jamais été donné de voir. Elle s'attendait bien à trouver un squelette, un corps décomposé et s'était fait une raison. Du moins essayait-elle de s'en persuader... Depuis tant de siècles que sa mère reposait dans ce tombeau, elle ne devait pas être belle à contempler. Elle avait pensé, bien entendu, qu'il était écœurant de venir ainsi se repaître du spectacle de la déchéance physique, semblable à un oiseau de proie autour d'une charogne. Mais avait-elle seulement le choix ? Elle ne s'attendait pas à ce qu'elle vit alors. Elle poussa un cri de stupéfaction et lâcha sa lampe à l'intérieur du caveau.

— Venez voir ! C'est merveilleux ! C'est un miracle ! Venez voir !

Quel ne fut pas leur étonnement de découvrir, non pas un squelette, mais un corps intact, pas même abîmé. La mère de Marquésia dormait pour l'éternité, les yeux clos, comme si on venait à peine de l'y coucher. Elle était vêtue d'une combinaison argentée, le vêtement qu'elle portait lorsque le père de Marquésia l'avait trouvée

dans les étangs. Sa peau était lisse et fine, et comble d'extraordinaire, on aurait dit Marquésia : le même visage, les mêmes cheveux longs, épais, dont seule la couleur différait. Marquésia avait hérité du roux profond de sa famille paternelle et sa mère avait des cheveux noirs d'ébène.

— Mais c'est toi ! Ce n'est pas vrai ! C'est ton double !

— Non, c'est bien ma mère. Elle a l'air vivant...

— On dirait qu'elle porte une combinaison d'amiante, remarqua Thierry. C'est peut-être ce qui l'a protégée de la décomposition ? Ne la touchez surtout pas.

Mais Marquésia voulut récupérer sa lampe qui avait glissé près du visage de sa mère. Ses doigts effleurèrent sa peau par inadvertance et elle eut la sensation de toucher du plastique ou du Nylon. Une matière synthétique, en tout cas, qui n'existait pas au Moyen-Age.

— On ne dirait pas de la peau... Ça paraît faux...

— Tu ne sais rien de la composition de son corps, après tout, répondit Marc. Si elle vient « d'ailleurs », elle n'est peut-être pas constituée des mêmes éléments chimiques que nous. Dans la lettre, ton père dit qu'elle pouvait changer de corps... Il est possible qu'elle en ait eu plusieurs... Ou alors, c'est leur façon de mourir, pourquoi pas ? Notre corps se désintègre, pas le sien.

— Laissons-la reposer tranquille, conclut Olivier. Nous n'apprendrons rien à la contempler ainsi et je commence à trouver cela indécent. Et puis, il vaudrait mieux ne pas s'éterniser, les piles des lampes ne tiendront pas des heures. Marquésia, prends les papiers et la pierre qu'elle a autour du cou. C'est bien l'autre morceau de la tienne ? Je ne crois pas qu'elle te tienne rigueur de cet emprunt...

Marquésia admira une dernière fois le visage de celle qui avait longtemps hanté ses nuits et encore plus la mémoire de son père. A ce moment-là, elle ne put s'empêcher de penser à lui. Elle aurait tellement aimé qu'ils soient réunis tous les trois... Mais elle était désormais, vraiment orpheline. Qu'était-il advenu de son frère Amaury ? A ce moment-là, il était loin du château, loin des persécutions, loin des haines. Dans quelle autre guerre avait-il perdu la vie ? Pour quelle cause tout aussi dérisoire ? Peut-être avait-il perpétué le nom de Tricastel à travers les âges par d'éventuels descendants ? C'était impossible de le savoir. Elle

aurait dû faire des recherches, remonter le cours de l'histoire. Peut-être un jour, entreprendrait-elle cette colossale tâche ? Pour l'instant, elle n'en avait ni le temps, ni le courage.

Ils remirent la lourde pierre en place non sans avoir fait une minute de silence pour celle qui resterait à jamais prisonnière de ce tombeau. Ils emportèrent les tubes et les parchemins, la lettre du père de Marquésia et les cartes dessinées par sa mère qu'elle tenait à examiner en toute tranquillité. D'ailleurs, ils avaient hâte de repartir et commençaient à étouffer dans cette atmosphère viciée où l'oxygène faisait défaut. De loin, ils virent une lueur au-dessus de leur tête, un peu blafarde. La nuit était tombée. Ils émergèrent du trou, contents de retrouver les étoiles et le croissant de lune qui les attendaient.

Ils fermèrent le puits et en masquèrent l'entrée par des branchages, espérant que des promeneurs ou des chasseurs n'en découvriraient pas fortuitement l'entrée.

Ils rejoignirent le campement, fourbus mais heureux, incapables cependant d'aller se coucher, trop préoccupés par les documents mystérieux laissés par la mère de Marquésia.

— Le couloir qui est effondré, demanda Thierry, sais-tu où il menait ?

— Très certainement à Montségur... Il doit déboucher dans l'une des grottes qui fourmillent sur le pog...

— Qu'est-ce que c'est un pog ? interrogea Audray.

— Un pog, c'est une petite montagne, tout simplement... Sous Montségur, il y a des sortes de catacombes où sont enterrées certaines personnalités importantes de la lutte des hérétiques. La légende voudrait qu'il y soit également enterré le fondateur de la religion, le premier parfait, celui qui a fait construire le château ou du moins les premières fondations au VI<sup>ème</sup> siècle. Mais cette légende se perd dans la nuit des temps, je n'ai jamais eu le loisir d'aller le vérifier. Pour moi, ces catacombes devaient être reliées à Tricastel et servaient d'église à l'époque des persécutions romaines et pendant les invasions maures. Il ne faut pas oublier que Tricastel a été reconstruit deux fois. La crypte n'est pas de mon époque, c'est

certain, il s'agit d'un art très archaïque... Je vais vous expliquer comment je vois le déroulement des événements le soir du massacre de Montségur. Pendant que les assiégés du château descendaient dans la plaine en chantant vers leurs bourreaux, les soldats du sénéchal Hugues des Arcis, un petit groupe de chevaliers quitta Montségur par ces catacombes pour mettre le trésor en lieu sûr. Ne me demandez pas ce qu'était ce trésor, je l'ignore... Donc, ils ont suivi ces labyrinthes et sont sortis dans la cour du château de Tricastel, à plus de quinze kilomètres de Montségur par la route. La troupe du sénéchal n'a pas eu le temps matériel de les rejoindre ou tout simplement n'a rien su de cette échappée clandestine. Je ne sais pas si les chevaliers ont mis le feu au château ou si c'est l'armée, peu importe d'ailleurs qui l'a fait. Mais je pense que le trésor a pu être sauvé et que les soldats n'ont pas trouvé l'entrée de la crypte, auquel cas ils l'auraient pillée sans vergogne. J'imagine que le trésor se trouve dans l'un des châteaux de la région, impossible de savoir lequel, et nous ne pouvons pas ratisser toutes les ruines alentours...

— Je propose que nous jetions un coup d'œil à toutes ces cartes puisque vous semblez ne pas avoir sommeil, dit Olivier. Nous y apprendrons peut-être quelque chose... Pour ma part, je dois reconnaître que ma mémoire me trahit... Je n'ai plus que des bribes de souvenirs, des réminiscences fugaces, complètement décousues. Je devrais savoir ce qu'était ce trésor et quel était le plan des chevaliers, mais je ne rappelle que d'avoir suivi Marquésia... C'est vexant.

Personne ne songea à le chiner sur ses prétendues réminiscences d'une vie antérieure. Au point où ils en étaient arrivés, les explications les plus surréalistes leurs semblaient encore assez rationnelles...

Avec précaution, Marquésia retira les parchemins de leur étui et étala le premier devant elle. Quelle déception ! Il représentait un amas de points épars, reliés entre eux par des traits. Une légende en donnait bien l'explication, mais elle était incapable de la déchiffrer.

— Si seulement elle avait la traduction en vieux français, soupira Audray, elle nous aurait donné un sacré coup de main ! Marquésia, toi qui es capable de comprendre n'importe quelle langue, ne peux-tu pas nous éclairer ?

— Je ne suis hélas pas capable de comprendre n'importe quelle langue. J'ai vite compris la votre car elle a la même étymologie que la mienne, ce qui est normal puisqu'elle en est la continuité historique, et que j'ai une faculté d'adaptation qui me sidère. Mais je ne suis ni une fée ni une sorcière, ni ce que vous pouvez imaginer d'encore plus insensé...

— C'est peut-être une carte du ciel ?

— Sûrement, mais va savoir de quelle constellation ? Nous ne sommes pas des savants de la NASA ou des astronautes.

— Regarde donc les autres, nous aurons plus de chance...

Marquésia les déploya et soupira de dépit. Mais les autres semblaient contents.

— Ah, voilà qui est mieux ! C'est tout à fait génial ! C'est la terre vue du ciel. Imaginez un peu l'effet que ces cartes ont dû faire sur le père de Marquésia... Fais voir une autre carte !

Elle les étala toutes devant elle provoquant un joyeux tapage.

— Arrêtez un peu, s'énerva Olivier. Nous n'arriverons à rien de cette façon. Qui a une idée ? Une bonne, pas une idiotie !

— On dirait l'Afrique du Nord... Oui, c'est ça ! Mon père y est allé, il y a au moins trente ans. J'ai vu une vieille carte dans ses papiers et je peux vous certifier qu'elle ressemblait à ça. C'était une carte d'état major... Ces lignes qui ont l'air de vagues, ce sont les dunes du Sahara. Pourquoi pas ?

— Eh ! Pas bête ton idée, Audray, continue...

— Bon, regardez ! Imaginez-vous que c'est l'Afrique. En haut, nous avons le bord de la Méditerranée, cette partie hachurée devant être la mer. Voyez comme elle s'incurve vers l'Orient ! Là-bas, nous trouvons l'Egypte. Si vous vous concentrez, vous verrez les montagnes de l'Atlas plus foncées à l'ouest. Au sud, il y a un gros point noir. C'est là qu'il faut aller voir, Marquésia. Ta mère n'a pas noté cet endroit au hasard. Il doit indiquer quelque chose de précis. Un endroit où elle est allée où d'où elle venait... Ne croyez-vous pas ?

La sagacité d'Audray les laissa sans voix. Olivier reprit :

— En Afrique ? Mais pourquoi en Afrique ? En plein Sahara par-dessus le marché ! Te rends-tu compte ? Tu nous vois chercher, nous ne savons même pas quoi, dans des milliers de kilomètres carrés de désert ?

— Attendez ! Attendez ! Je ne vous suis plus. De quoi parlez-vous ? L’Afrique, le désert ? De quoi s’agit-il ?

— Aïe ! s’exclama Marc. Nous avons oublié que Marquésia ne connaissait pas la géographie du monde !

— Vois-tu, expliqua Olivier, l’Afrique est un continent de l’autre côté de la mer. C’est de là-bas que venaient les Maures. Rappelle-toi comme leur teint était foncé... Et bien, en Afrique, il a aussi et surtout, un peuple noir. Souviens-toi, ta mère en parlait : noirs comme une nuit sans lune...

— Tout ça, c’est bien joli... Mais où est la relation entre Marquésia et l’Afrique ? Sa mère avait un teint blanc comme un cachet d’aspirine ! Tu parles d’une Africaine !

— Personne ne te dit qu’elle était africaine ! s’impatiente Sabine. Marc tu es un idiot !

— Eh, oh ! Pas d’insulte, s’il vous plaît mademoiselle ou je vous fais mettre aux fers ! Marquésia vous dira comme c’est rigolo !

— Mais moi je n’en sais rien ! Tu nous prends pour les barbares du Nord ? On n’a jamais torturé personne chez nous !

Une fois de plus Olivier dut crier pour remettre de l’ordre dans une discussion qui prenait des allures d’altercation dans un marché aux poissons... Il était deux heures du matin et sa patience avait des limites depuis longtemps franchies.

— Ça suffit ! Cessez de vous disputer pour rien ! Peut-être le peuple de Marquésia se trouvait-il là-bas pour des raisons très spéciales ? Qu’en savons-nous ? Nous ne connaissons rien de l’Afrique du XIIIème siècle...

— Tu disais tout à l’heure que quelqu’un cherchait Marquésia. Peut-être la prenaient-ils pour sa mère ?

— Ce n’est pas impossible, Sabine. D’ailleurs, j’ai la désagréable impression d’avoir été manipulé depuis le début, c’est à dire dès l’instant où je suis mort sur la route de Maguelone en défendant Marquésia. Cela fait quelques jours que je me pose la question. Pourquoi l’ai-je cherchée pendant des siècles, dans tant de vies successives ? Pourquoi son père ne l’a-t-il pas cherchée ? J’étais amoureux d’elle, soit, mais c’est bien mince comme raison, non ? Si tous les amoureux qui se perdaient devaient se chercher dans l’éternité, bonjour la pagaille ! Et j’ai l’impression encore plus insupportable que Marquésia est toujours manipulée... Quelqu’un s’amuse avec nos vies et je déteste ça !

— Je sais d'où je viens, je sais qui est mon père, maintenant qui est ma mère mais je ne sais toujours pas pourquoi je suis là. Je suis bien avancée. Alors moi, je pars là-bas, en Afrique, et rien ni personne ne pourra m'en empêcher. Je n'aurai de cesse que d'avoir tout compris.

— Tu ne peux pas aller là-bas, ma grande, soupira affectueusement Thierry. Tu n'imagines même pas tout ce qu'il va te falloir faire. Mis à part les vaccins obligatoires, et je suppose que tu n'en as pas un seul, tu auras besoin d'un tas de papiers. Un passeport, un visa et tant d'autres choses. Tu ne crois quand même pas qu'on passe les frontières aussi facilement ? D'où sortiras-tu tous ces papiers ? Sais-tu que tu es légalement en infraction ? Je ne pense pas que Sabine et Audray me contredisent, elles qui étudient le droit... On ne se balade pas sans papiers d'identité et je me demande comment tu t'y prendras pour trouver un extrait d'acte de naissance...

— En plus, poursuit Sabine, tu n'as pas d'argent. Comment vas-tu payer ton voyage ? Si tu veux y aller en avion, ça va te coûter les yeux de la tête, et tu ne pourras pas partir seule en voiture. Si tu veux un conseil d'amie, oublie l'Afrique.

— Sans compter que nous ne pourrions pas partir avec toi. Dans deux mois c'est la rentrée universitaire et si je continue à me la couler douce mon père me coupera les vivres. Il m'a déjà prévenu... maugréa Thierry.

— Moi, dit Audray, je m'en fous ! Je viens avec toi. Je peux m'accorder une année sabbatique et j'ai un peu d'argent de côté. Au pire, nous ferons la manche en Afrique...

Olivier faisait des ronds dans la terre avec un bâton. Il n'avait encore rien dit, et son mutisme inquiétait Marquésia. Allait-elle devoir partir sans lui ?

— Si on résume la situation, dit-il enfin, tu n'as aucun vaccin, mais ça peut s'arranger. Tu n'as pas un sou, moi j'en ai. J'ai de l'argent à la banque qui me vient de mes grands-parents. Je le gardais pour l'avenir, pour ouvrir un cabinet de psychologue ou autre chose. Peu importe... Il faut que je sache moi aussi, je n'ai pas hanté les siècles à te chercher comme un imbécile pour te laisser partir maintenant que je t'ai retrouvée... Pour les papiers, je crois que c'est un vrai problème. Il faudra en parler au professeur Dufossé...

Marquésia poussa un soupir de soulagement. Mais elle ne réalisait pas à quel point l'aventure était hasardeuse. Des papiers ? Olivier avait promis de lui en obtenir, bien qu'elle n'en vît pas bien l'utilité... Quant aux vaccins, il lui en procurerait certainement aussi facilement... Alors à quoi bon s'inquiéter ?

Au-dessus de la forêt endormie, la lune faisait dans la nuit noire, une lumière pour guider les âmes perdues. Combien étaient-elles à errer parmi les arbres depuis le triste jour de l'holocauste ? Marquésia, incapable de dormir, se demandait qui tirait les ficelles de cette lamentable pantomime. Sa mère eut pu lui expliquer cet impossible voyage, mais sa mère n'était plus... Elle reposait dans la crypte familiale où elle-même aurait bien aimé se coucher pour oublier son errance. Mourir, pour être enfin tranquille, pour ne plus se poser de questions.

Elle caressa la pierre qui pendait à son cou, seul lien la rattachant à sa famille. Pourquoi cette pierre ? Pour qui ? Elle semblait avoir tellement d'importance pour sa mère... Mais pour elle, ce n'était qu'une relique, un souvenir. « L'avoir toujours autour du cou » disait sa mère... Il y avait certainement une raison à ce conseil d'outre-tombe... Marquésia se jura de ne plus jamais la quitter quoi qu'il advienne...

Près d'elle, Olivier dormait, très agité. Les cauchemars ne le laissaient plus tranquille et il ne se passait pas une nuit sans qu'il ne hurle dans son sommeil. Son visage reflétait une souffrance aiguë et ses traits torturés faisaient peine à voir. Marquésia le contemplait comme on contemple un enfant. L'épisode de sa mort le hantait. Elle l'imaginait, à travers les âges, la cherchant sans répit, sans repos... Fallait-il qu'il l'ait aimée et l'aime encore d'une passion surnaturelle pour n'avoir vécu que pour elle... Soudain il sursauta, cria, et se dressa sur sa couche.

— Ça ne va pas ? Es-tu malade ?

— Non, ne t'inquiète pas... Je sais tout, Marquésia, enfin... Après tant de nuits de doutes et de souffrance ! C'est comme si on m'avait soufflé la vérité dans mon sommeil... J'ai de plus en plus l'impression qu'il y a une force invisible derrière tout cela. On nous manipule comme des marionnettes ! Figure-toi que j'ai vu ton père... Il me guidait dans le passé jusque dans les moindres recoins de ma mémoire... Je me souviens à présent de ce qu'était le trésor ! Si tu

comptais être riche, tu vas être déçue... J'avais raison. Le trésor, c'était « des livres » ! Des livres initiatiques. Ils sont dans un coffre d'étain et ce coffre, tiens-toi bien, se trouve sous Montségur, dans les catacombes. Mais nous ne risquons pas de les retrouver ! Il faudrait des grues et du matériel de déblaiement. Tu sais le couloir éboulé ? Et bien, il est effondré tout le long jusqu'à Montségur. Les chevaliers avaient des explosifs... Oui, des explosifs ! Fabriqués selon un procédé venu de Chine. Ils ont fait sauter toutes les issues, ont muré le trésor à tout jamais, puis mis le feu à Tricastel. C'était prévu d'avance. Ton père le savait. Hugues des Arcis était un imbécile. Il a cru que les chevaliers avaient emporté le trésor avec eux. Celui qui les a renseignés ne savait pas grand chose, en fait, et je peux t'assurer que tu n'étais pas ce traître-là...

— Mais ces livres ? Tu les as vus ? Qu'avaient-ils de si extraordinaire ?

— Pour l'époque, beaucoup. S'ils étaient tombés entre les mains des catholiques ils auraient été brûlés et je te passe tout le scandale qu'il y aurait eu autour. Pour eux, c'était des écrits interdits, des œuvres du Diable. Certains avaient été récupérés à la bibliothèque d'Alexandrie avant qu'elle ne brûle elle-aussi. Dieu sait ce qu'il y avait comme trésor là-bas ! Une partie a été récupérée par des égyptiens haut placés, puis revendue en Libye à un chef de tribu nomade qui l'a conservée et transmise à ses descendants. Lesquels descendants envahirent le royaume franc et dans certaines provinces firent commerce avec les autochtones et se mêlèrent à la population. C'est ainsi que certains écrits arrivèrent à Tricastel chez ton ancêtre qui était aussi un grand érudit. Il possédait déjà certains documents rapportés par un lointain aïeul pendant la deuxième croisade... Tu viens vraiment d'une famille de grosses têtes...

— Mais enfin ! s'impatienta Marquésia, au lieu de me faire l'historique de ma famille que je connais déjà, vas-tu me dire de quels livres il s'agit ?

— Je crains que tu n'en perçoives pas l'importance... Si ces livres refaisaient surface maintenant, cela ferait un foin du tonnerre ! Crois-moi, la crypte où repose ta mère serait visitée par les archéologues et si on faisait le rapprochement entre elle et toi, tu finirais dans un laboratoire en petits morceaux...

— Tu me dis ce que c'était, ou je crie ?

— D'accord, d'accord, ne t'énerve pas... Donc il y avait le livre de Manès rapporté par ton ancêtre, des parchemins égyptiens traitant du passage de l'homme du pays des vivants à celui des morts guidés par Anubis, écrit en hiéroglyphes, s'il vous plaît ! Le plus incroyable, vois-tu, c'est que ton père lisait les hiéroglyphes... Un parchemin qui parlait de Jésus et de la Vierge, écrit par un type inconnu ayant vécu avec lui... Une drôle d'histoire... J'imagine que le pape lui-même en aurait attrapé une attaque d'apoplexie ! Si je me souviens bien, le Jésus en question possédait les mêmes pouvoirs que toi... Il y avait également des textes chinois sur la réincarnation et la fabrication des explosifs, un document trouvé en Mésopotamie qui parlait d'un continent disparu, un manuscrit original de Platon, des théories de Pythagore sur les étoiles et le calcul mathématique, des thèses maures sur l'écriture algébrique... Imagine un peu le scandale ! Que des œuvres sacrilèges ! La connaissance suprême de l'humanité que l'église ne pouvait tolérer... Voilà ce qu'était le trésor des Cathares, et crois-moi, les hauts dignitaires de l'épiscopat romain le savaient ! Ils se fichaient pas mal des vies humaines sacrifiées pour arriver à leurs fins... Ils voulaient les livres ! Pendant les premières croisades, certains moines partirent en Orient avec une mission secrète, celle de récupérer certains écrits, dont le Vatican connaissait l'existence, pour les détruire systématiquement. Lorsque ton ancêtre a acheté le livre de Manès à un marchand libyen, il a attiré le malheur sur toute sa descendance... A partir du moment où le pape Urbain II a lancé la première croisade, en 1095, le sort des cathares languedociens était déjà réglé. Urbain II ne savait pas qui avait le livre défendu ainsi que d'autres écrits tout aussi subversifs... Mais il savait qu'ils devaient être détruits pour sauvegarder la suprématie de l'église catholique. Pendant deux siècles, ces livres ont dirigé la politique secrète du Vatican. Les papes se sont succédés, les croisades aussi, la France était partagée entre deux entités l'une parlant la langue d'oïl, au nord, l'autre la langue d'oc, au sud. Cette différence était un obstacle à l'envie d'expansion des rois guerriers rêvant d'agrandir leur royaume. Il faut bien reconnaître que le pape Innocent III a finement joué ses cartes. Excitant les convoitises des seigneurs du nord, l'obscurantisme primaire des foules et le fanatisme et de certains religieux, il lança, contre les hérétiques du midi qui ne demandaient rien à personne, une armée aveugle et

destructrice. Mais il n'a jamais pu récupérer un seul écrit... Les hérétiques sont morts, emportant avec eux leur secret. Pas un n'a parlé... Laissons dormir ce trésor sous Montségur, Marquésia. Il fait partie de notre passé, c'est un peu de nous-mêmes qui gît là sous le pog... Peut-être un jour pourrons-nous venir les récupérer ? Qui sait ? La vie réserve tellement de surprises... Pour le moment, notre but c'est de retrouver le passé de ta mère, pas celui du comte de Tricastel...

— Mais le traître ? Ne te souviens-tu pas de qui il était ?

— Je ne l'ai probablement jamais su... Mais je pense avoir une petite idée là-dessus... Le docteur Dubois... Te souviens-tu l'avoir aperçu aux côtés de ton père ? C'était son confident. Une sorte de valet qui l'accompagnait partout. Je ne me souviens pas l'avoir vu monter au bûcher avec les autres. Mais ton père n'était pas assez naïf pour lui confier des secrets importants. C'est ainsi qu'il n'a pas pu révéler l'entrée des souterrains... Si c'était lui, bien entendu. On ne peut pas accuser sans preuve.

— Ce que je trouve extraordinaire, c'est qu'il ait gardé le même visage à travers le temps...

— Attends... Ce n'est pas certain qu'il ait gardé le même visage ! Ce que nous avons vu, dans la forêt, c'est une projection mentale dirigée par quelqu'un. On a voulu nous faire comprendre quelque chose. Qui ? C'est un autre problème... Mais le valet de ton père avait le visage du docteur Dubois, pour faciliter la compréhension. Pour faciliter la compréhension ? Marquésia comprenait de moins en moins au contraire. Tout s'embrouillait dans son esprit comme une pelote de laine déroulée.

Le petit matin avait recouvert la clairière d'une humidité collante et d'un voile opaque où le pâle soleil de l'aube avait du mal à se faufiler. A dix heures du matin, les tentes étaient pliées, le matériel rangé dans les coffres et les jeunes gens attendaient que Marquésia veuille bien arrêter la contemplation de la forêt comme si les fantômes de ses parents allaient surgir pour lui dire adieu. Quand reverrait-elle sa maison, son domaine ? Dans dix ans, dans cent ans, plus encore ? Châtelaine dépossédée, que lui réservait son inquiétant avenir dans un monde qui n'était pas le sien ? Elle voulut une dernière fois serrer le christ de pierre puis l'avait enterré pour le protéger des hommes.

Il fallut qu'Olivier la prenne par la main et la conduise à la voiture. Si elle avait été seule, elle se serait couchée dans l'herbe froide pour ne plus jamais se relever. Au bout du chemin la ramenant à la civilisation, elle jeta un dernier regard en arrière, et bientôt les arbres des pinèdes engloutirent ses derniers souvenirs. Les heures suivantes la plongèrent dans un mutisme que nul n'osa rompre.

## CHAPITRE V

— Marquésia, tu tiens ta carte à l'envers. Je te signale que la Méditerranée se trouve au nord de l'Afrique que tu mets la tête en bas. Si tu continues à te diriger de cette façon, tu vas te retrouver au pôle Nord sans comprendre ce qui t'est arrivé...

Ils avaient quitté les Pyrénées non sans avoir passé une dernière nuit chez Jean-Jean et Jeanne. Marquésia, malgré les mises en garde de ses amis, avait tenu à aller voir Quéribus et Peyreperouse, mais tous ces châteaux délabrés la déprimaient ainsi qu'Olivier à qui le retour à Quéribus avait laissé une ombre nostalgique. Ils avaient donc décidé d'écourter leurs vacances et de rentrer à Montpellier au plus tôt.

Le mois d'août glissait lentement vers l'automne et il ne leur restait que peu de temps pour profiter pleinement des derniers jours de grand soleil.

Pour ne pas perdre un temps précieux en vaines démarches, Olivier avait, dès leur retour, pris rendez-vous aux Tilleuls avec le professeur Dufossé pour statuer sur le cas de Marquésia et lui assurer sa place dans la société actuelle. Le professeur partageait son opinion : Marquésia ne pouvait pas vivre en clandestine, et, même si elle ne retrouvait jamais sa famille ni son identité, il lui fallait un état civil. Le professeur pensait que la jeune fille était en de bonnes mains et promit à Olivier de l'aider en faisant appel à ses relations dans l'administration civile.

Marquésia avait tenu également à revoir Rose et pour fêter leurs retrouvailles, l'avait amenée, dans un petit salon de thé, en ville, déguster une montagne de gâteaux bien crémeux en parlant des péripéties du voyage. Rose lui apprit que le petit docteur Dubois, « l'infâme sauterelle sur pieds humains », avait été renvoyé des « Tilleuls », car il était bien l'auteur du coup de téléphone anonyme prétextant qu'Olivier avait enlevé Marquésia. Rose pleurait de rire en hoquetant lorsqu'elle racontait, pour la dixième fois au moins de l'après-midi, l'entrevue du professeur Dufossé avec « cet avorton en blouse blanche ». Marquésia put apprécier à loisir le langage châtié de la vieille dame jurant comme un potache en cavale... Selon ses dires, les hurlements du professeur avaient fait s'effondrer le lustre du grand salon et le petit docteur était parti sans

demander son reste ni prendre ses affaires. Marquésia soupçonnait beaucoup d'exagération dans ses propos, mais son affection pour cette petite mamé hors du commun n'en était pas moins grande. Cette balade en ville avait sur elle un effet euphorisant. Rose n'avait plus rien à perdre, surtout pas la face, et se moquait comme d'une guigne des moqueries ou des exclamations outrées de leurs voisines de table. Attitude la rapprochant d'autant plus de Marquésia que la jeune fille n'avait aucune idée des bonnes manières en vigueur chez les bourgeoises bien pensantes de Montpellier...

Elle lui fit néanmoins remarquer :

— Toutes ces femmes se moquent de nous j'ai l'impression... Je me demande ce que j'ai encore dit de mal...

— Faï pares pitchounette, faï pares... Laisse-les rire, c'est le seul plaisir qu'il leur reste... Leur cœur est sec comme une vieille peau de bique...

L'une des dénommées « vieilles peaux de bique » se leva outrée et sortit sans finir son thé ni son gâteau... Rose plongea la petite cuiller dans la crème chantilly de son Saint-Honoré en riant sous cape.

Les premières formalités s'effectuèrent à la police où Marquésia se vit contrainte de faire une déclaration sur l'honneur et de lancer un appel national pour retrouver ses parents. Elle eut même le privilège de passer aux informations régionales, faveur dont elle se serait bien passée, car les caméras braquées sur elle lui donnaient la nausée. Ensuite, le juge, en cas d'échec dans les recherches, aurait à statuer pour décider si elle était majeure ou non, étant donné qu'on ignorait sa date de naissance. Ces formalités étant accomplies, Marquésia pourrait se voir attribuer un nom, une date approximative de naissance dont le lieu présumé serait Villeneuve les Maguelone, puisque c'est dans cette commune qu'Olivier l'avait trouvée. Toutes ces démarches n'étaient pas du goût de l'intéressée qui refusait ce genre de contraintes et rechignait à porter un nom qui ne serait pas le sien. Olivier avait dû déployer des trésors de diplomatie pour arriver à la convaincre et lui faire admettre, que, si la chance était avec elle, elle s'appellerait Marquésia Simon, ou Robert, ou Georges, et non plus Marquésia de Tricastel, nom qu'elle était seule à connaître et prétendre sien, la loi étant ainsi faite.

Fort heureusement, le professeur Dufossé attesta que, malgré une perte totale de mémoire concernant son passé en date du premier juillet 1991, Marquésia était saine d'esprit et en possession de toutes ses facultés mentales. Il préféra oublier l'épisode du Moyen-Age qui ne penchait pas en faveur de la jeune fille...

Une semaine déjà s'était écoulée et les recherches de la police demeuraient infructueuses. Parmi toutes les jeunes filles déclarées disparues, aucune ne correspondait au signalement de Marquésia. Pour les jeunes gens, c'était l'évidence, mais les policiers se perdaient en conjectures et redoublaient de zèle.

Deux fois elle fut convoquée au commissariat pour confrontation avec une famille. Elle commençait à avoir les nerfs à bout de voir pleurer pères et mères déçus et effondrés. Aussi Olivier intervint-il pour que ce genre d'interview ne se reproduise plus, afin de ne pas mettre en danger la santé encore fragile de la jeune fille.

C'est ainsi que, couchés sur la plage en cette fin d'été, ils savouraient les plaisirs de l'eau et du soleil. Marquésia contemplant la carte d'Afrique étalée sur le sable, la Méditerranée tournée vers le sud. Pour elle, cela n'avait aucune importance et les réflexions de Marc la laissaient indifférente.

Les cartes trouvées dans la crypte ne révélèrent rien de plus. A part quelques indications de latitudes et de longitudes, ce qui n'était déjà pas si mal, tout était écrit dans une langue inconnue, incompréhensible. La pauvre Marquésia n'en comprenait pas un traître mot et s'épuisait, en vain, à percer ce mystère.

Ils avaient commencé les préparatifs du voyage. Audray persistait à vouloir les accompagner et Marc, malgré sa décision de rester à Montpellier pour attaquer une deuxième année d'université, sentait monter en lui le démon de l'aventure et l'envie de les suivre. Donnant son avis sur tout, il dévorait en leur compagnie livres et documentaires qu'ils avaient pu se procurer sur cette partie de l'Afrique, critiquait et décidait. Tant et si bien qu'Olivier, loin d'être dupe, fatigué de son intrusion dans ce qui était leur voyage et non le sien, lui dit, ironique :

— Il semblerait que tu partes avec nous, à t'entendre. C'est toi, le chef de l'expédition ?

Marc ne répondit pas tout de suite mais une lueur d'envie passa dans son regard.

Audray se rendait compte de ses hésitations et voulut profiter de ce moment privilégié en avouant :

— Je dois reconnaître que tu vas me manquer pendant tout ce temps. Je commençais à m'habituer à tes fantaisies. Qui va nous faire rire, maintenant ? Et puis, quand je reviendrai, tu auras trouvé une autre copine... Alors, ce serait le moment idéal de se séparer définitivement avant que je parte...

Marc n'avait certes pas vu la situation sous cet angle ! Il n'avait nullement l'intention de se séparer d'elle car c'était bien la première fois qu'il s'éprenait d'une fille. Mais bien sûr, son amour propre aurait souffert d'un tel aveu, surtout fait en public, aussi, dit-il avec un air se voulant détaché :

— C'est que... je me demande si vous êtes capables de mener à bien cette expédition, tous les trois... Olivier seul avec deux filles, la vie de tous les jours va être une sacrée galère pour lui... Je me demande si, en temps qu'ami de longue date, je ne serais pas un soutien pour lui dans l'adversité...

Ils éclatèrent de rire et leur hilarité qui ne tarissait pas le piqua au vif.

— Bien sûr ! Riez, riez bien ! Vous vous amusez moins en plein désert quand il faudra pousser les voitures ! Vous regretterez ma proposition, honnête bien sûr, de vous venir en aide. Moi, je le disais par amitié... Ce n'est pas la peine de vous tenir les côtes...

— Parce que, en plus, tu as le culot de dire que nous ne voulons pas de toi ? Et bien, viens, si tu y tiens tant ! Tu ne seras pas de trop, mais ne prétends pas que c'est pour nous venir en aide... Dis-le que tu en crèves d'envie !

— Et bien, oui, voilà, je le dis. J'en meurs d'envie ! Vous n'arrêtez pas d'en parler devant moi. Croyez-vous que ce soit humain de me torturer ainsi ? Passe encore si j'avais la passion des études, je retournerais à la fac, mais je n'en ai aucune envie, croyez-moi !

— Alors, tu viens ? supplia Audray.

— Mais oui, il vient... Allez, au boulot, mon vieux ! Tu ne crois pas te rouler les pouces jusqu'au départ ? Bon, je te confie le soin de rassembler le matériel : Camping, accessoires pour la voiture, etc. Tu dresses une liste de tout ce dont nous avons besoin. Ensuite, nous ferons l'inventaire de ce que nous possédons et de ce qu'il faut acheter. Maintenant, reprenons l'étude de la carte. Marquésia, as-tu trouvé du nouveau ?

Marquésia et Sabine n'avaient pas levé le nez de la carte d'Afrique et essayaient d'établir des relevés avec précision.

— Si on suit les instructions de la mère de Marquésia, l'endroit, je dirai X pour simplifier, doit se trouver entre le massif du Hoggard et celui de l'Air à la frontière de l'Algérie et du Niger, quelque part au nord d'Iférouane, c'est une oasis, je crois. Pas de ceux que vante le club Med, par exemple ! Dites donc ! Avez-vous une idée de l'endroit où vous allez ? Je ne sais même pas si vous trouverez une piste de ce côté-là ! Il va vous falloir circuler à dos de chameau ! Ma parole, vous êtes fous !

— Qu'est-ce que c'est, un chameau ?

— Plus tard tu le sauras, mieux ce sera pour ton moral, ma pauvre Marquésia, répondit Marc. C'est une bête avec une énorme bosse sur le dos qui a un sale caractère — un peu comme Olivier, tu vois?— qui s'arrange pour te faire tomber dès que tu montes dessus et qui ricane bêtement ! D'ailleurs, c'est un dromadaire, pas un chameau. Sabine n'y connaît rien...

— Voilà bien une explication qui te ressemble ! Si tu continues à lui répondre aussi intelligemment, elle n'a pas fini d'être la risée de tout le monde ! Je crois qu'elle va devoir lire quelques documentaires sur l'Afrique, pour se faire une idée générale, et ce que nous allons y trouver. Je ne suis pas certaine que la découverte du Tiers Monde soit à son goût...

Olivier soupira. Audray avait raison. Comment expliquer à Marquésia la misère de cette région du globe ? Elle risquait de ne pas comprendre. Autant qu'elle le voit d'elle-même, mais sa belle confiance en la civilisation actuelle et son œuvre constructive risquait de s'en trouver plutôt ébranlée.

Marquésia regrettait le Moyen-Age malgré tout l'intérêt que pouvait présenter l'époque actuelle, et parfois, elle se prenait à rêver du passé en regardant la mer. Cette mer qui baignait des rivages défendus, hostiles, des terres ennemies. Le seul souvenir qu'elle pouvait avoir de ces peuples étranges vivant dans les pays au-delà de la Méditerranée, c'était l'écho des croisades, de la cruauté des païens d'Orient et de la mort guettant les hommes au bout du voyage. Mais après tout, se disait-elle, étaient-ils plus cruels, à bien y réfléchir, que les hommes du sénéchal ou du roi de France ? Entre ce que lui disait Olivier et les délires de son imagination, l'angoisse avait tout le loisir de se faire une place privilégiée. Resterait-il au

moins un seul vestige, là-bas, une seule trace du passage du peuple de sa mère ? Ne seraient-ils pas enfouis sous des mètres de dunes de sable, impossible à trouver ? Ils n'allaient quand même pas gratter avec leurs doigts ? Si elle avait pu localiser le château de son père, c'est qu'elle y avait habité et connaissait la région. Mais sur ce continent dont elle ne savait rien, que lui resterait-il pour lui montrer le chemin ? La foi ne suffisait pas. Il n'y aurait pas un repère qui lui soit familier, pas une seule ruine qu'elle puisse identifier. Elle n'osa pas faire partager ses doutes à ses amis qui avaient l'air si confiants, si enthousiasmés par l'aventure ! Ce n'était pas la peine de semer le trouble dans leur esprit. Alors elle gardait pour elle la peur de l'échec et de la déception.

Elle eut un aperçu, le matin même, des premières difficultés, lorsque le médecin, chez lequel Olivier lui avait pris un rendez-vous, prétendit enfoncer dans la partie la plus charnue de son anatomie, un instrument de torture muni d'une aiguille, qu'elle découvrit, avec horreur, être un de ces fameux vaccins dont elle n'avait pas osé demander d'explication. Olivier lui avait dit : tu verras, ça ne te fera pas mal. Le traître ! Elle se mit à hurler, le dos collé contre le mur dans un coin du cabinet.

— Au secours ! Olivier ! Cet homme veut me tuer !

Olivier fit irruption de la salle d'attente où les autres patients commençaient à rire franchement.

— Ça suffit, Marquésia ! Arrête de faire l'enfant ! Ce n'est qu'une toute petite piqûre et il t'en faudra d'autres d'ici notre départ. Tu es obligée de passer par-là !

Ce n'est qu'en sortant, après une bonne demi-heure de cris et de supplications avant de daigner présenter son postérieur au médecin, qu'elle avoua enfin à Olivier qu'elle n'avait pas compris ce qu'était un vaccin et encore moins son utilité.

Décidément, son adaptation à cette époque passait par des moments vraiment douloureux, dans tous les sens du terme. Comble de malchance, exposé au soleil un trop longtemps, l'endroit où elle avait été vaccinée vira au bleu et enfla. Cela lui faisait terriblement mal et elle commençait à ne plus apprécier les charmes du temps présent. Impossible de trouver une herbe calmante dans ce pays de béton... A Tricastel, elle eut vite préparé un cataplasme pour faire désenfler l'hématome... Oui, mais à

Tricastel, on mourait d'une mauvaise blessure, d'une fièvre récalcitrante et, la plupart du temps, de vieillesse à cinquante ans... Perdue dans ses pensées, elle n'écoutait plus Sabine qui, pourtant, continuait ses explications.

— Le seul peuple que vous trouverez là-bas, c'est celui des Touaregs et encore... D'après ce que j'ai lu, il n'y en a plus beaucoup qui vivent dans le désert. La sécheresse ayant décimé les troupeaux, ceux qui ne sont pas morts de faim sont regroupés dans des bidonvilles ou dans des camps de réfugiés que les aides internationales ont organisés pour eux. Je me demande comment vous allez vous procurer de l'eau. Je persiste à dire que c'est pure folie, une expédition pareille...

— Ecoute, lui dit Olivier, cesse d'essayer de nous démoraliser. Tu ne nous feras pas changer d'avis. Alors, autant mettre les chances de notre côté. Je voudrais que tu me localises le lieu indiqué par la mère de Marquésia avec le plus de précision possible et, je t'en prie, cesse de t'inquiéter inutilement.

— Il me faudrait une carte plus détaillée. Que veux-tu que je fasse avec celle-ci ? Trouve-moi quelque chose de plus précis. Il doit bien y en exister une ?

Les jours qui suivirent laissèrent peu de temps à Olivier et Marquésia pour s'occuper des préparatifs. Convoqués par le juge des tutelles saisi par le tribunal, ils durent se rendre au palais de justice, pas rassurés du tout. Marquésia ne réalisait pas l'importance de cette démarche, et seul, Olivier conscient de la gravité du moment, se tordait les mains en attendant le verdict de la cour. Le professeur Dufossé avait fait un rapport plus qu'élogieux sur les facultés mentales de Marquésia, sa maturité, son équilibre psychique. Le juge déclara, après délibération, Marquésia majeure, capable, donc libre de ses actions et autorisée à avoir un état civil en bonne et due forme, et ce, en dépit de la perte de mémoire totale de son passé. Cet état civil serait provisoire et annulé si elle retrouvait ses origines. Elle fut également autorisée à circuler en métropole comme bon lui semblait et quitter le territoire à sa guise comme tout citoyen.

Ils se rendirent ensuite à la mairie où elle se vit attribuer ce fameux état civil qui faisait tant d'histoires... Elle n'en voyait pas l'utilité, et le pire était de perdre son nom. En sortant, elle s'appelait Marquésia Simons, née à Villeneuve les Maguelone, le premier Juillet 1972 de

père et mère inconnus. Elle faillit s'étrangler de colère contenue alors que la main d'Olivier pressait la sienne à la tordre, pour qu'elle se taise. Elle faillit refuser devant le préposé de perdre ce nom auquel elle tenait tant car il lui venait de ses ancêtres celui de « De Tricastel », un nom noble s'il en était, certainement plus beau que ce nom minable qu'on lui avait donné comme une aumône. Les larmes aux yeux, elle prit le papier précieux avec mépris. L'officier d'état civil mit ces larmes sur le compte de l'émotion et se crut obligé de faire un petit discours plat et mal venu. Marquésia persistant à penser qu'elle venait d'insulter les mannes de ces ancêtres, deuxième trahison après celle de Montségur, voulait refuser ce nom maudit. Olivier l'entraîna et ils se ruèrent vers la sortie comme si tous les démons de l'enfer étaient à leurs trousses. Marquésia faisait la tête, mais Olivier, pour sa part, était rassuré et heureux. D'ici un mois, elle aurait un passeport et ses visas comme un simple citoyen de France. C'était déjà une importante victoire mais pas le bout de leurs peines.

Le deux août, Saddam Hussein, président de l'Irak, avait envahi le Koweït, et cette situation semblant vouloir s'éterniser, risquait de révolutionner les pays arabes. Olivier était anxieux au sujet de leur traversée de l'Algérie où la montée de l'intégrisme religieux devenait inquiétante. Il résolut d'éviter le plus possible les grandes villes et d'atteindre rapidement le Sud sans faire de tourisme.

En attendant, il décida d'amener Marquésia manger au restaurant malgré qu'elle n'ait pas faim, et installés sur la place de la Comédie qui reprenait son animation de la rentrée, ils firent le point de la situation.

— Il faut que tu sois consciente, Marquésia, de ce à quoi tu viens d'échapper... Si le juge t'avait déclarée « incapable mineure », tu n'imagines pas les ennuis que tu aurais eus... Il aurait fallu te nommer un tuteur et tu aurais peut-être dû retourner aux Tilleuls. Alors là, terminée l'expédition en Afrique ! Mais nous pouvons partir, ne fais pas cette tête-là. C'est sûrement dur de perdre son nom, mais imagine qu'il y a pire, perdre sa liberté par exemple... Résumons : Ta mère a indiqué un endroit d'Afrique dont nous ne savons rien. Peut-être y a-t-elle habité, mais quand ? Rends-toi compte qu'il y a peut-être des siècles, voire des millénaires. Pourquoi pas après tout ? Nous ignorons ce que représentait le temps pour eux. A cette époque, des forêts devaient remplacer le

désert. Il se peut que nous ne trouvions rien. Dans ce cas, il te faudra vivre avec, tu ne vas pas passer ton existence à remuer des tas de cailloux. Nous pouvons également trouver des vestiges et n'y rien comprendre. C'était facile pour le château de ton père. Toi, tu t'en souviens et nous avons l'histoire qui est quand même un repère. Là-bas, rien. Pas d'Histoire, pas d'écrit, que du sable...

— Cela fait longtemps, figure-toi, que je me suis fait la même réflexion. Je ne voulais pas vous démoraliser. Mais nous devons trouver, nous ne sommes pas seuls. Tu l'as dit toi-même, il y a quelqu'un ou quelque chose qui nous dépasse. J'ai beaucoup réfléchi depuis Montségur. Je ne suis pas venue seule au vingtième siècle par mes propres moyens. J'en suis incapable, Olivier. Malgré tous les pouvoirs que je peux posséder, je peux te dire qu'ils sont limités et je n'ai pas celui-ci, assurément. Quelqu'un m'a envoyée. Peut-être par erreur... Et étant entendu que ce n'est pas à Tricastel que nous trouverons la solution, je ne vois que l'Afrique. Il est possible que ceux qui m'ont envoyée au vingtième siècle n'existent plus. Mais il demeure une force qui n'est pas morte. Je l'ai sentie à Tricastel lorsque nous avons trouvé le Christ. J'ai bien cru que j'allais repartir dans le temps et je peux t'avouer aujourd'hui que j'ai eu très peur. Si le peuple de ma mère a habité l'Afrique, pourquoi cette force ne subsisterait-elle pas là-bas ?

— Tu veux dire quelque chose comme une machine qui émettrait des ondes, même abandonnée depuis des siècles ? Pourquoi pas, après tout ? Ta pierre peut avoir un rapport avec ce ou ceux qui te cherchent... Je dois t'avouer que j'ai tenté de savoir ce que c'était comme pierre en la confiant à un copain qui travaille dans un laboratoire... Et bien, elle ne ressemble à rien de connu. D'ailleurs, Je l'ai vu étinceler une nuit. L'effet est surprenant... Ce n'est pas humain et ce n'est pas étonnant. Ta mère l'avait sur elle, ce qui laisse à penser que ce n'est pas un vulgaire caillou.

— Par contre, je ne vois toujours pas ce que tu fais dans cette histoire. On dirait que tu es dirigé depuis la nuit fatale où j'ai disparu en 1244... Est-ce que cette force te tient, toi aussi ?

— Je n'en ai aucune idée, et parfois j'ai peur. Si c'est une machine, je ne vois pas comment nous pourrions faire pour la détruire...

Marquésia sentit un frisson désagréable dans son dos. Cette histoire de machine lui semblait diabolique et les vieilles terreurs ancestrales resurgissaient du fond de son inconscient. Elle

imaginait un diable cornu aux pieds de chèvre, grimaçant et la poussant dans les flammes de l'enfer.

Chacun construit ses délires selon ses propres références... Olivier avait bien trop vu de films de science-fiction à grand spectacle pour se cantonner dans une représentation aussi archaïque du surnaturel. Il imaginait une salle pleine de boutons, avec un ordinateur en folie comme dans « 2001, l'Odyssée de l'espace »...

— Crois-tu que le peuple de ma mère se soit mélangé à la population de ce coin du monde, il y a des siècles, comme elle l'a fait avec mon père ?

— C'est fort possible mais pas certain. Ta mère semble avoir désobéi à son peuple en ayant des rapports avec un humain. Sans doute à cause des dangers que cela représentait. Ta mère en est bien morte. Cela s'est certainement déjà produit par le passé, va savoir... Peut-être n'étaient-ils pas immunisés contre nos maladies? On peut se poser toutes les questions possibles, cela ne résoudra rien. Il est temps de partir si nous ne voulons pas nous torturer l'esprit indéfiniment. Encore un mois, et nous serons fin prêts. Il te reste encore à faire pas mal de vaccins - eh oui ! Je suis désolé ! - et, de toute façon, il faut bien compter ce temps-là pour obtenir le visa pour l'Algérie et pour le Niger. En attendant, je vais acheter le plus de documentation possible. Il ne faut pas partir à la légère. En plus, le Sahara est soumis à une réglementation très stricte. Si tu arrives aux portes du désert en ayant oublié un élément de survie important, tu peux rentrer chez toi. Il y a déjà eu tellement d'accidents que le gouvernement algérien a adopté une politique draconienne envers les touristes.

Le mois qui s'écoula passa en un éclair. Tout était prêt. Olivier, dont la méticulosité énervait Marc, cochait sa liste au fur et à mesure qu'ils embarquaient le matériel dans la voiture. Ils avaient acheté une Range Rover plus très jeune mais qui semblait en parfait état pour traverser des contrées désertiques.

Et, le quinze octobre, alors que les feuilles jaunissaient sur les arbres européens et que la rentrée universitaire était bien réelle, ils prirent la route de l'Afrique, laissant derrière eux Thierry et Sabine, tristes et désappointés. A Marseille, ils embarquèrent sur le bateau, via Alger. La mer était calme, seules quelques petites rides sur l'eau d'un bleu profond et un vent fou, annonçaient les prémices de l'hiver. Le mistral soufflait à tout rompre, faisant claquer les

drapeaux et soulevait les jupes des dames sur le quai où l'effervescence était grande. La majorité des passagers étaient des maghrébins rentrant chez eux, et le brouhaha de la foule colorée donnait un avant-goût de l'Afrique. Les enfants couraient partout, les femmes criaient, rassemblaient leurs paquets, si nombreux qu'on aurait dit qu'elles déménageaient définitivement.

La Range Rover bien amarrée dans la soute aux voitures, les quatre amis, accoudés au pont, respiraient l'air du large leur fouettant le visage. Un nuage de mouettes suivit le navire et ne le quitta que loin, bien loin après que la côte française eut disparu. Elles piaillaient et tournoyaient à la recherche de leur pitance. Marquésia était subjuguée par l'immensité du bateau, par la mer, par l'aventure. Pour elle qui avait passé sa jeunesse dans les forêts pyrénéennes dont l'horizon était si rétréci, ce voyage représentait l'Odyssée d'Ulysse, si elle avait pu en faire la comparaison, bien entendu... Car question littérature, ses connaissances équivalaient celles d'un enfant entrant au cours préparatoire...

L'arrivée à Alger n'eut pas lieu dans les meilleures conditions requises. Dans la rue, la foule brandissait des banderoles que, bien entendu, ils ne purent pas traduire. Mais la colère sur les visages remplaçait toute traduction. Ils se gardèrent bien de prendre le centre-ville, et après le passage à la douane qui dura plus d'une heure, las d'avoir montré plusieurs fois leurs papiers, ouvert les valises, et même — allez savoir pourquoi — démonté les roues, ils prirent la direction du sud, c'est à dire la route de Blida, Berrouaghia et Aïn Oussera qu'ils atteignirent à la tombée de la nuit. Là, la population semblait plus calme et à part une nuée d'enfants tapageurs, personne ne prit d'assaut la voiture pour les malmener. Les craintes d'Olivier semblaient infondées. En fait, seules les grandes villes paraissaient touchées par la crise, les habitants des campagnes, plus tranquilles, gardant leur énergie pour le dur travail des champs.

La route, en parfait état, traversait des zones cultivées, d'intense activité. Partout des champs, des machines agricoles et des

troupeaux de moutons paisibles. Des grappes de chèvres insolentes pendaient des arbres comme des fruits mûrs, quelques chiens faméliques tentaient de les discipliner sans grand succès. Marquésia était très étonnée de la tenue des femmes qui cachaient leur visage, et ils durent lui expliquer quelques notions élémentaires de la culture musulmane, du moins, le peu qu'ils en savaient. Elle persistait à les appeler « les païens » et craignait de se faire couper la tête à chaque ville traversée. Olivier pouvait toujours s'évertuer à lui expliquer que ces gens étaient plus civilisés, et de loin, que les Français du Moyen-Age, elle gardait l'inquiétude de son époque et ses superstitions. Partout, cependant, ils reçurent un accueil chaleureux. Thé à la menthe accompagné de gâteaux mielleux et collants, soirées couscous où ils furent invités plusieurs fois, et même un mariage à Berriane où ils passèrent une folle nuit, inoubliable.

Une semaine s'était écoulée lorsqu'ils arrivèrent à El-Goléa, prêts à affronter le plus difficile du parcours. A perte de vue, les dunes de sable roux ridaient la surface du globe et, à part la route qui filait rectiligne vers l'horizon, le regard ne pouvait se fixer sur rien, ni un arbre, ni un bâtiment, seulement le désert immense et enivrant qui les attirait irrésistiblement. C'était le début des nuits à la belle étoile et de la vitesse réduite, car le goudron, par endroits, ne permettrait pas de tenir une moyenne très élevée.

Après les dunes, le plateau du Tademaït, noir, caillouteux dont la monotonie prêtait à la somnolence. Un paysage lunaire et triste. Ils allaient de surprise en surprise, d'émerveillement en étonnement et n'auraient, pour aucun trésor au monde, échangé leur place avec celle de Thierry et Sabine restés à Montpellier. Parfois, le soir, après les fatigues de la journée, lorsque la nuit mettait un manteau de froidure sur leurs épaules, dans le silence africain plus épais que du coton, ils se prenaient à penser à eux, bien au chaud dans leur sac de couchage... Sabine et Thierry ? Quel regret, quelle nostalgie, évoqués par ces prénoms semblant surgir d'un passé brumeux ? A chaque ville traversée, ils les inondaient de cartes postales, un peu par culpabilité d'être aussi heureux malgré leur absence, se promettant de leur téléphoner de Tamanrasset pour les rassurer.

Aucun incident technique n'était venu troubler un voyage idyllique. Mais, ce matin-là, un vent chaud soufflait sur les dunes et les faisait onduler comme les vagues de la mer. Dans un océan de sable, à

peine perturbé par quelques palmiers faméliques tirant vers le ciel leur front dégarni, la Range Rover peinait, toussait. Parfois, les roues patinaient, menaçant de rester à tout jamais rivées au sol. Plusieurs fois, ils durent mettre les plaques de désensablement et pousser la voiture qui pesait au moins le double de son poids habituel. A In Salah, où l'eau avait le goût du sel, ils perdirent quelques jours à faire réparer les pneus et réviser le moteur. Marc, persuadé de détester à vie le pastis qui, mélangé à l'eau salée, même bien fraîche, donnait une épouvantable envie de vomir, pensait que tant de pointillisme frôlait la névrose et leur faisait perdre un temps précieux. Mais Olivier, intransigeant lorsqu'il s'agissait de sécurité, tenait à affronter les pistes en mettant toutes les chances de leur côté.

Malgré cela, ils faillirent rester à tout jamais prisonniers du désert et ne durent leur salut qu'au passage d'un camion faisant la navette entre El Goléa et Tamanrasset. La voiture, accrochée par de solides cordes au pare-chocs du monstre d'acier, avait l'air ridiculement minuscule et repartit, cahin-caha, vers son destin. Quelques poignées de mains, quatre mots de remerciements, et leurs chemins se séparèrent. Par chance, personne n'avait été malade et le voyage semblait inscrit sous de bons auspices.

Pourvu que cela dure, pensait Olivier, craignant toujours que quelque grain de poussière ne vienne se glisser dans les rouages impeccables de la machine...

Le soleil était au zénith... Harassés, couchés sous la bâche qu'ils avaient étendue entre la voiture et un vieux bus Volkswagen calciné, ils essayaient de récupérer un peu de courage pour continuer la route. Un lapin, venu on ne sait d'où, s'enfuit... Au palmarès des incidents incongrus, il figurait en tête... A des lieux à la ronde, il n'y avait pas un buisson, pas un arbre, pas un point d'eau... D'où venait-il ? Où allait-il ? Mystère. Surgi du néant comme de la lampe d'Aladin, il se perdit dans le lointain d'où s'avancait une caravane des hommes bleus, venant à leur rencontre. Après un échange de congratulations réciproques, malgré l'incommunicabilité linguistique, ils les invitèrent à s'asseoir et à partager un peu d'eau. C'était le plus beau cadeau que les hommes de l'occident pouvaient faire à leurs frères des dunes. Ils leur offrirent également quelques galettes de blé dur achetées à El

Goléa et un morceau de fromage desséché, rescapé de la boîte hermétique dans laquelle il dormait depuis le départ. Les Touaregs apprécièrent le fromage...

A grand renfort de gestes, Olivier essaya de savoir d'où ils venaient, fort étonné de ne voir que quelques hommes seuls, sans femmes ni enfants, ni troupeaux... D'un signe de la main, l'un des hommes indiqua l'horizon. Semblables au mystérieux lapin, ils pouvaient surgir de nulle part et s'évanouir dans l'espace infini qui les avait vus naître. Olivier déploya la carte mais ces fiers guerriers ne semblaient pas comprendre ce qu'il leur demandait. Marquésia se réjouit de constater qu'elle n'était pas la seule à ne pas savoir lire ce bout de papier...

En retour, par la moindre des politesses, les jeunes gens indiquèrent où ils avaient l'intention de se rendre, c'est à dire au nord d'Iférouane, près d'un endroit nommé Redoute Platters où la carte indiquait des ruines dont ils ne savaient rien, à part qu'elles n'étaient pas loin de l'endroit indiqué par la mère de Marquésia.

— Là-bas, pas bon... Pas aller ! Route mauvaise...

Le petit homme qui venait de parler, à leur grande stupéfaction, regardait ses pieds depuis plus d'une demi-heure, et semblait ne pas prendre part aux discussions. Il paraissait dormir mais ses petits yeux bleus fripés, abrités derrière sa chéchia, observaient intensément les étrangers.

— Ça alors ! s'exclama Marc. Mais vous parlez français, ma parole !

Mais le petit homme têtu se borna simplement à répéter :

— Pas aller, danger... Pas bon !

— Il a raison, renchérit Olivier. La carte indique que la piste est interdite au départ de Tamanrasset, et depuis Agadez elle est très mauvaise et non balisée. C'est sûrement très dangereux et il n'y a pas de puits à des kilomètres à la ronde. Si nous nous perdons là dedans, c'est la mort certaine. Cet homme le sait. Il a l'habitude, lui. Je me demande comment ils font pour se repérer...

— Comment s'arrange-t-il pour savoir que c'est dangereux, là-bas ? Nous sommes à des centaines de kilomètres, vous n'allez pas me faire croire qu'ils y sont allés en chameau !

— Va savoir, Audrey... De bouche à oreille, peut-être ? En tout cas, celui-ci a compris de quel endroit je lui parlais... Sait-il lire une carte ?

— Ces hommes me font peur, avoua soudain Marquésia. Vous avez vu comme ils me regardent depuis une heure ? Et puis, regardez leurs sabres ! S'ils veulent nous couper la tête, ce sera vite fait !

— S'ils te regardent, c'est qu'ils te trouvent à leur goût, ma vieille, la rassura Marc. Cesse de te tourmenter pour rien, les Touaregs sont pacifiques maintenant, et ils n'ont jamais violé personne.

Mais elle ne se tranquillisa que lorsque leurs visiteurs prirent congé. En partant, le vieil homme posa sa main sur l'épaule d'Olivier et répéta :

— Pas aller... Pas aller...

Ils disparurent au loin sur leurs chameaux qui avaient l'air de danser.

— Drôles de gens, drôles de bêtes ! déclara Audrey. Je me demande si nous les reverrons...

— Probablement pas, prophétisa Olivier. Le désert est grand.

— En tout cas, nous voilà avertis. Nous avons choisi l'endroit idéal pour passer nos vacances. Même les Touaregs en ont la trouille... ironisa Marc.

L'après-midi étant bien avancée, ils décidèrent de passer la nuit à cet endroit même, et de prendre la route très tôt le lendemain pour arriver à Tamanrasset avant la prochaine nuit.

Marquésia restait impressionnée par les hommes du désert.

— Avez-vous remarqué comme ils sont beaux ? Jamais je n'ai vu des hommes pareils ! Même à mon époque, les hommes n'avaient pas autant de prestance ! Quand je pense à ce qu'on a pu me dire à propos des païens maures ! Surtout ma nourrice qui se signait chaque fois qu'elle évoquait seulement leur existence ! Je les imaginai grimaçants, difformes, horribles et sanguinaires. Ils ont l'air si sage en plus d'être beaux...

— Merci quand même, se vexa Olivier. Dis-moi que je suis moche, tant que tu y es ! Si tu continues, je te vends au marché d'Agadez !

— On vend encore des esclaves sur les marchés ? .Je croyais que les droits de l'homme...

La naïveté de Marquésia commençait à irriter Marc.

— Les droits de l'homme ! Les droits de l'homme ! Parlons-en, tiens, des droits de l'homme ! Il serait temps que tu cesses de croire que tout le monde est beau et gentil, à l'heure actuelle ! Non, on ne vend plus d'esclaves, encore que je ne suis pas certain que ce

genre de pratique ne soit pas encore en vigueur dans certains coins de la planète... Mais si tu crois que tous les hommes sont heureux, ma belle, tu te trompes ! Ici, on achète les femmes. Et oui, ça t'en bouche un coin, hein ? Et encore, les Touaregs n'en ont qu'une. Dans les autres tribus, les hommes en ont plusieurs, cela dépend de leurs finances. Les enfants crèvent de faim sur une bonne partie de la Terre, on les fait travailler presque au berceau, les prisons sont pleines d'innocents qui n'ont commis comme crime que de réclamer la liberté et la dignité, et toi tu crois que la terre entière respecte les droits de l'homme !

— Mais je ne savais pas, balbutia Marquésia les larmes aux yeux.

— Ne t'en prends pas à elle, Marc. Comment veux-tu qu'elle sache tout cela ? Jusqu'à présent, n'est-ce pas ce que nous avons essayé de lui faire croire pour la protéger ? De toute façon, en Europe, tout le monde s'en fout de la survie des peuples du Tiers Monde ! Pas étonnant que nous en arrivions à une situation comme celle de l'Irak. Quelle connerie !

— Dites donc, tous les deux, s'énerva Audray. Avez-vous terminé votre conférence humanitaire de bazar ? Vous n'allez pas nous casser les pieds tout le voyage avec les problèmes mondiaux ? Croyez-vous que vous fassiez quelque chose de positif pour ces gens, des fois ? Ne me faites pas rire ! Vous n'avez jamais mis les pieds dans une manif pour les droits de l'homme ou contre le racisme que je sache ? Alors, taisez-vous, un peu de décence. Moi je pense que nous sommes en plein désert et que la moindre main tendue vaut mieux que tous les discours. Je crois que le festin de cet après-midi offert aux Touaregs vaut toutes les philosophies du monde...

— Ou une manière de te donner bonne conscience...

— J'en ai marre de votre civilisation égoïste ! En plus, vous parlez toujours pour ne rien dire. Il y a des moments où je donnerais cher pour retourner au Moyen Age !

Ils oubliaient un peu trop souvent que Marquésia, surgie du passé sans savoir comment ni pourquoi, souffrait de son isolement loin des siens. Elle s'était courageusement adaptée à sa nouvelle vie, mais son raisonnement gardait les marques de son époque. Ex-châtelaine, c'est à dire privilégiée par rapport à la masse du petit peuple, elle se mettait en défenseur naturel des pauvres et des

opprimés, en protectrice. En ce qui la concernait, c'était un devoir auquel elle n'avait pas le droit de déroger.

A Tamanrasset, ils durent se rendre à la police locale qui leur fit vider complètement la voiture, démonter les roues— à présent ils savaient le faire à merveille — et passer la carrosserie au peigne fin. Oui, ils avaient une boussole et tout le matériel de survie. Non, ils ne prendraient pas les pistes interdites, ils n'étaient pas fous ! Après des heures d'inspection et de palabres, ils furent autorisés à traverser le désert.

— Maintenant, dit Olivier, cela devient sérieux. Pas de ville avant Arlit, au Niger. Ce qui nous fait presque six cents kilomètres de solitude. Si l'un de nous ne se sent pas le courage de continuer, c'est maintenant qu'il doit le dire...

Ignorant cette réflexion superflue et jugée bête, les trois autres s'installèrent dans la voiture.

— Chauffeur, cria Marc, à Arlit, et que ça saute !

Après les hauteurs impressionnantes du massif du Hoggard où la route, complètement défoncée, serpentait entre des collines aux formes bizarres, rouges et crénelées, le désert reprit son allure d'océan blanc ondulant au grès du vent. Au bout de plusieurs jours de voyage harassant, de pneus crevés, de voiture ensablée, de disputes inutiles, de mirages qui leur faisaient apercevoir des lacs, ils arrivèrent à Agadez, au cœur de leurs recherches.

Depuis Arlit où ils avaient pris une bonne douche pour nettoyer le sable rouge incrusté dans tous leurs pores et se remettre de toutes les péripéties dont ils se seraient bien passés, le moral allait mieux et l'enchantement du désert avait fini par leur faire presque oublier le but de leur voyage.

Agadez... Ville légendaire dont l'origine remonte à la nuit des temps, avec sa mosquée de terre séchée, hérissée de piquets de bois, ses maisons brunes se confondant avec le sol, sa foule colorée, grouillante, vivante. Agadez, porte du monde arabe et de l'Afrique noire, passage obligé, havre de paix pour le voyageur. Les taxis brosses déversaient de leurs flancs repus, paquets, cages à poules, chèvres et passagers entassés les uns sur les autres, accrochés aux portes arrachées ou assis sur le toit, prêts à voler à

la moindre ornière. Agadez les accueillit, dans la chaleur sèche de l'après-midi, tout son charme en éveil. Un troupeau de vaches à grandes cornes meuglait en travers de la route, menacé du bâton par un berger malingre en pyjama rayé dont les animaux n'avaient cure. Ils durent patiemment attendre que ces dames encornées daignent obéir à leur maître en soulevant un nuage de poussière rouge aveuglante, pour continuer la traversée d'Agadez la fière, Agadez la moqueuse, accueillant les nouveaux arrivants avec un pied de nez par l'intermédiaire de ses bêtes récalcitrantes.

Sur son marché annonçant déjà les villes du sud, on trouvait tout et même l'impossible, l'inimaginable : gris-gris de bois et de métal, os disparates d'animaux, têtes d'oiseaux pour chasser le malheur, pattes de rats, de chèvres, objets hétéroclites vendus pêle-mêle, fabrication « maison », boîtes de conserves recyclées en lampes à huile, en gobelets... Agadez où tout se trouve, tout s'achète, tout se vend... Les tissus bariolés étalaient leurs couleurs chatoyantes en cascade sur des présentoirs de bois, les parfums orientaux, les crèmes pour cheveux, pour la peau, les fils à tresser, le henné et la terre argileuse s'entassaient pour le bonheur des jeunes filles qui jacassaient et riaient devant les étalages.

Marquésia reçut Agadez comme une bouffée d'oxygène. Impossible de résister aux charmes du pays...

— Tu vois, lui dit Olivier, la mosquée d'Agadez doit avoir ton âge, un peu plus peut-être. Vous êtes contemporaines.

Elle était donc venue la contempler, étonnée de la trouver en aussi bon état, et pensa tout haut :

— Il faut croire que les païens ont plus de respect que nous pour leurs édifices... En fait, nous avons beaucoup à apprendre d'eux... Si je pouvais raconter cela à mon père...

Elle n'avait pas pu résister aux pagnes colorés et, le soir, Olivier faillit ne pas la reconnaître, entortillée dans un pagne arc-en-ciel, un autre savamment noué sur sa tête. Elle était ravie de troquer son jean troué contre une tenue plus féminine. Bien entendu, elle avait payé la totalité trois fois plus cher que le prix normal, à la grande joie des marchands qui voyaient en elle la touriste idéale à « plumer ». Elle s'était goinfrée de petits beignets huileux, de pastèque et de goyaves et n'avait plus du tout faim, le soir venu, pour le repas à l'européenne servi à l'hôtel.

— Elle est insupportable, déclara Audray. Je ne vais plus en ville avec elle... Elle est comme un poisson dans l'eau dans toute cette foule ! Ma parole, tu la laisses ici trois mois, elle s'adapte à : la chaleur, la poussière, l'insouciance. Elle se croit chez elle !

— Presque chez moi. Que c'est bon de retrouver la chaleur humaine !

En fait, elle en avait assez du monde aseptisé, robotisé, mécanisé, et retrouvait avec bonheur, la vie à l'état pur comme elle l'avait connue, les gens qui vous accostaient dans la rue pour vous parler même s'ils ne vous connaissaient pas, la curiosité au lieu de l'indifférence.

Olivier, lui, était plutôt anxieux, la Range Rover donnant des signes d'essoufflement.

— Demain, je chercherai un garagiste. J'ai bien peur que les problèmes n'arrivent à présent.

— Quant à toi, Marquésia, Il ne faudrait pas que tu oublies ce pourquoi nous sommes venus...

— Non, je n'oublie pas. Mais je ne retournerai à Montpellier pour rien au monde. Moi, je reste ici.

Cette réflexion jeta un froid sibérien et Marc sentit les ennuis s'amonceler à l'horizon en autant de nuages d'orage. Olivier ne répondit pas, trop préoccupé par les problèmes de la voiture.

Les ennuis s'annoncèrent plus graves que prévus. Le garagiste diagnostiqua un problème de cardans prêts à lâcher, ainsi qu'une bielle qui serait ravie de couler d'ici peu, à la seule fin de les embêter. Il n'avait malheureusement pas les pièces et il faudrait attendre au moins quinze jours pour les faire venir de Niamey... Le garagiste semblait prendre cet incident avec humour, mais pas Olivier. Le temps à l'africaine lui échappant totalement, il n'avait pas encore appris la patience. Il laissa la voiture aux bons soins du mécanicien et réunit les autres pour faire le point.

Marquésia avait encore hanté le marché et, à son cou, pendaient un gri-gri touareg en laiton, renfermant un verset du Coran et qu'il ne fallait ouvrir sous aucun prétexte sous peine des pires malheurs, une tête d'oiseau séchée et d'autres objets peu ragoûtants.

— Le marchand a dit qu'avec ces porte-bonheurs, tout allait nous réussir. C'est mieux que la patte de lapin...

Audray soupira, désespérée.

— Moi j'abandonne. Plus superstitieuse qu'elle, tu meurs. Elle a même voulu consulter un sorcier, figurez-vous. J'ignore ce qu'ils ont fait toute l'après-midi. Elle a passé deux heures dans son infâme bicoque qui sentait l'urine et le chien mouillé. Olivier, je t'en supplie, raisonne-la !

— Mais ce sorcier était très gentil ! Il parlait français. Il m'a montré ses préparations et je lui ai parlé des miennes. C'est très intéressant cet... cet « échange culturel » comme vous dites... Je lui ai expliqué que, dans mon pays, j'étais aussi une sorcière.

— C'est le bouquet ! Nous allons être la risée de tous les blancs d'Agadès !

— Et bien, Audray ! s'étonna Marc. Où est ton humour d'antan ? Serait-ce la chaleur qui te rend agressive ? Il y a trois mois, les facéties de Marquésia te faisaient mourir de rire.

— C'est ça. Suis-la ne serait-ce qu'une après-midi, nous en reparlerons...

— Bon, trancha Olivier. C'est terminé ? Je peux en placer une ? Figurez-vous que le moment n'est pas drôle. Nous n'avons plus de voiture. Il faut attendre quinze jours ici. Que proposez-vous ?

— Le chameau, répondit Marquésia laconique. Les Touaregs s'en servent, non ? Pourquoi pas nous ?

— De mieux en mieux ! Je n'irai pas en chameau, ni à pied, rétorqua Audray. Je ne tiens pas à finir mes jours à sécher sous le soleil. Tu exagères. Quinze jours, ce n'est pas bien long.

#### IV

Au petit matin, Olivier avait fini par céder à Marquésia qui menaçait de partir seule et il annonça au petit déjeuner en sortant la carte :

— Bon, voilà ce que je propose. Marquésia et moi, nous partons avec les chameaux puisqu'elle y tient. Nous trouverons bien un guide. Quant à vous, vous nous rejoindrez quand la voiture sera réparée. Nous nous donnons rendez-vous, par exemple, à In-Tadera, c'est tout près de l'endroit indiqué par la mère de Marquésia. D'ici là, nous aurons commencé les recherches.

— Vous êtes fous ! Ma parole ! Vous n'allez pas bien, tous les deux. Olivier, je te croyais plus sensé. Je comprends que Marquésia ne se rende pas compte du danger, mais toi, tu sais bien que c'est de

la folie ! En tout cas, il est hors de question que j'expose Audray à de tels dangers ! Après tout, vos vies vous appartiennent. Mais je persiste à dire que vous avez tort.

Leur décision demeurant inébranlable, ils décidèrent de se séparer en deux groupes malgré les supplications de Marc et Audray. Après une demi-journée passée à chercher un guide, qu'ils finirent par trouver sur les recommandations de l'hôtelier, ils vidèrent la Range Rover de leurs affaires et préparèrent un sac à dos pour chacun contenant le strict nécessaire, plus une boussole et une gourde. Abandonnant leur jean peu confortable, ils enfilèrent un large pantalon bouffant et le traditionnel « chéchia » pour se protéger du sable et du vent. Juchés sur leurs selles touaregs comme sur un trône royal, bien calés contre le dossier et tenant à deux mains la croix qui sert de pommeau, ils avaient fière allure et Marc et Audray les regardèrent partir le cœur gros, désolés de n'être pas parvenus à les dissuader d'entreprendre cette folle équipée.

— Alors, rendez-vous à In Tadera dans trois semaines environ. Ne vous inquiétez pas pour nous, nous serons très prudents.

La petite caravane s'ébranla. Marc et Audray se regardèrent, anxieux.

— Pourvu que tout se passe bien, soupira Audray. Cette Marquésia est diabolique. Je l'adore mais il y a des moments où elle a sur Olivier une emprise qui m'inquiète.

— Oui, moi aussi... Dieu sait ce qu'elle est capable d'inventer là-bas... Enfin, il l'aura voulu. Nous verrons bien dans quelques semaines. En attendant, profitons de notre temps libre. Je t'amène à la piscine. Ce matin, j'ai fait la connaissance d'un instituteur. Nous sommes invités ce soir.

Puis, il ajouta, malicieux :

— Tu peux aller au marché t'acheter des potions magiques et des crèmes pour te faire une beauté. Marquésia a dû te montrer où tu peux en trouver...

Et pendant qu'ils profitaient des délices d'Agadez, Marquésia et Olivier pénétraient l'immensité du désert derrière leur guide touareg, peu bavard et taciturne. Evidemment, les chameaux avançaient moins vite que la voiture et présentaient moins de confort. Pour Marquésia, habituée à chevaucher les forêts pyrénéennes, cela ne présentait pas trop d'inconvénients. Néanmoins, au bout de quelques heures, leur dos était douloureux

et ils se seraient bien étendus quelques instants pour reposer leurs reins. Mais le guide ne l'entendait pas de cette oreille. On ne s'arrête pas n'importe où au milieu du désert. Il faut atteindre un puits, à condition qu'il ne soit pas à sec sinon il faut en chercher un autre et, de toute façon, on ne fait halte qu'à la tombée de la nuit. Marquésia l'avait voulu son expédition à dos de chameau, elle l'avait, et n'osait pas se plaindre.

La première nuit, ils ne parvinrent pas à dormir, trop courbaturés. Couchés sur une bâche en peau de bête, enlacés, ils regardaient les étoiles. Ils avaient essayé d'entamer la conversation avec le guide à propos de la région qu'il voulait atteindre mais celui-ci semblait répugner à en parler. Il préférait leur raconter, dans un français très coloré, les légendes de son peuple. Il était issu d'une petite tribu qui avait dû se réfugier à Agadez il y a une dizaine d'années, lorsque la sécheresse avait été vraiment mortelle. Son frère était mort en même temps que ses chèvres, son père était parti à la recherche d'un hypothétique paradis perdu, et sa mère, avec le reste de la tribu qui n'avait pas été séduit par les mirages de ce fameux paradis qui hante la mémoire des peuples, était descendue à Agadez. Là, les organisations internationales, puisque le gouvernement refusait d'admettre l'ampleur de la catastrophe, avaient organisé des camps. Ils essayaient de survivre en cultivant quelques lopins de terre inculte où le manque d'eau donnait des légumes faméliques, ou en vendant aux touristes, toujours plus nombreux, des objets qui n'avaient de touaregs que le nom. Lui était allé à l'école, avait appris à écrire, l'arabe et le français, ce qui lui permettait d'exercer ce métier de guide. Il n'avait pas vingt ans et nourrissait avec sa maigre rétribution au moins vingt personnes et estimait avoir réussi. Mais, d'habitude, les touristes étaient moins fous, et personne ne lui avait jamais demandé d'aller « où Dieu créa le monde ». Etrange surnom pour ce coin de désert...

Olivier voulut avoir des explications. Le guide ne répondit que par une légende.

— Un jour, Dieu qui visitait la terre, la trouva bien vide. Il arriva près d'un lieu nommé actuellement « Redoute Platters » mais qui n'avait alors aucun nom. A cette époque, le désert était couvert de forêts et d'animaux sauvages. C'était le plus bel endroit de la planète, celui que Dieu cherchait depuis longtemps pour y mettre l'homme, cette dernière créature qu'il avait inventée et qui dormait jusqu'alors

dans un coffre de pierre. Dieu y installa donc sa créature qui s'ennuya, seule dans ce paradis. Alors, Dieu en créa une autre pour qu'elles s'unissent comme le faisaient les animaux. Mais sa deuxième créature, trop belle, excita la convoitise des anges. Alors, Dieu entra dans une violente colère et transforma cette terre en désert. Les enfants se multiplièrent et les anges déchus ne purent jamais plus retourner auprès de Dieu. Depuis, ils errent parmi les dunes et malheur à celui ou celle qui les rencontre la nuit, car ils se vengent, sur les enfants nés de leur faute, de leur gloire déchue.

C'était ce paradis que les hommes valides de la tribu prétendaient aller chercher, mais, en fait, ce n'était qu'un suicide déguisé car, ne pouvant pas supporter la déchéance dans laquelle ils étaient tombés, eux, les hommes fiers du désert, il ne leur restait plus qu'à aller mourir loin de leur famille. Tout le monde le savait mais faisait semblant de croire qu'ils allaient revenir les chercher pour les conduire « là où commença le monde ». Le guide, Youssef, prétendait que certains étaient même arrivés en Egypte, après des mois de pérégrination et étaient revenus, croyant avoir trouvé l'ancienne habitation des dieux. Presque tous étaient morts à moitié fous, le désert ne rendant jamais ses prisonniers l'esprit en repos... Toute la nuit, les fantômes de ces hommes hantèrent leur esprit. Quelle tragique fin pour ces nomades qui avaient des milliers de kilomètres de désert pour eux ! La sédentarisation était un échec total. La terre n'appartenant qu'à Dieu, ils ne se donnaient pas le droit d'y toucher à sa place, puisqu'il ne l'avait pas, lui-même, ordonné. Seules, quelques femmes tenaces avaient commencé à cultiver cette terre interdite, plus préoccupées par l'avenir de leurs enfants et surtout leur survie, que par ce que Dieu en pensait. Une révolution dans les mœurs des touaregs mais qui n'avait pas tendance à se généraliser. Qu'en pensait Youssef ? Il refusait de donner une opinion personnelle, écartelé, de par sa scolarisation, entre la tradition tribale et les mœurs venues de l'occident.

Les jours passaient, le voyage devenait de plus en plus difficile. Marquésia avait eu la fièvre et délira une journée entière arrimée à son chameau. Olivier commençait à envisager un repli sur Agadez mais Marquésia qui, de temps en temps, retrouvait ses esprits, menaçait de le quitter définitivement s'il rebroussait chemin.

Ils se reposèrent deux jours à Adrar Egalah et Marquésia, guérie, insista pour repartir au plus vite. Une autre fièvre la possédait : celle

de la recherche, comme un chercheur d'or a la fièvre de ce précieux métal, au point d'en oublier la prudence la plus élémentaire. De plus en plus persuadée que la légende racontée par Youssef avait un rapport avec le peuple de sa mère, elle ne tenait plus en place et s'énevrait pour un rien. Youssef pensait que les mauvais esprits avaient pris possession du sien et qu'il serait plus prudent de la ramener à Agadez. Mais seul le sage écoute la voix de la sagesse... Aux alentours de Taghagit, où ils devaient se rendre car c'était le seul puits dans les parages, un vent de sable violent s'était levé et ils avaient dû rabattre leur chéchia sur les yeux pour ne pas être aveuglés par les petits grains projetés sur leur visage avec une violence sauvage. Olivier surveillait le chameau de Marquésia et avait attaché une corde à son poignet, relié à la selle de la jeune fille, pour être sûr de ne pas la perdre. Deux heures durant, ils chevauchèrent dans cet air brûlant, un peu au hasard, semblait-il à Olivier. Mais tant qu'il distinguait le chameau de Youssef devant lui, il n'était pas inquiet. Marquésia s'était assoupie sur sa selle et se laissait aller au rythme de sa monture. Il tentait héroïquement de garder les yeux ouverts mais, épuisé par les émotions et la fatigue, il s'endormit un bon quart d'heure, le temps seulement de réaliser, à son réveil, que Youssef n'était plus devant eux. Il appela très fort et crut percevoir dans le lointain, sur la droite, les cris de Youssef qui lui répondait. Il tenta sa chance dans cette direction. Le vent redoublait d'intensité, sifflait à leurs oreilles, portant l'écho de plusieurs voix. Il crut distinguer des ombres, droit devant lui, qui filaient au même rythme qu'eux. Il fit courir les chameaux qui commencèrent à braire lamentablement. Celui de Marquésia donnait des signes d'insoumission et la jeune fille ne se réveillait pas. Elle avait perdu connaissance, victime de la déshydratation et, comble de malheur, leurs gourdes étaient vides. Les ombres disparurent devant eux et Olivier comprit que ce n'était qu'une illusion. Plusieurs fois, il appela Youssef, sans succès. Pas un cri, à part le gémissement du vent, ne répondit à son appel désespéré. Le sol devenait de plus en plus escarpé et ils ne pouvaient plus longtemps errer dans ce paysage lunaire, coupé de rochers immenses et peut-être de trous qu'ils ne verraient pas. Olivier stoppa les montures, descendit Marquésia qui avait perdu connaissance et s'allongea sous la bâche qu'ils avaient heureusement avec eux. Si le vent continuait à mugir toute la nuit,

ils seraient ensablés et leur quête terminée. Révolté contre l'idée de mourir dans ce désert, il se pelotonna contre Marquésia qui n'avait pas repris ses esprits. Il essaya de garder sa lucidité mais se rendit bien compte que tout était fini. Il ne fallait pas espérer de secours, loin de toute présence humaine.

Après des heures qui lui parurent des années, il s'évanouit de fatigue et de soif, et les deux chameaux affolés hurlaient dans la nuit.

A Agadez, Audray et Marc s'impatientaient. Le garagiste avait reçu les pièces mais ne semblait pas pressé de remettre la Range Rover en état. Marc essayait de rassurer Audray mais une inquiétude indéfinissable la perturbait. Cela faisait plus de trois semaines que leurs amis étaient partis et il lui tardait de les revoir. Marc rentra dans une épouvantable colère contre le garagiste qui, à contrecœur, acheva les réparations de la voiture. Il comprit, à réception de la facture, les raisons de cette lenteur suspecte. Chaque jour était facturé et ce, depuis le départ d'Olivier... Les tractations durèrent deux heures et ils parvinrent à un accord satisfaisant devant un verre d'alcool de mil qui laissa longtemps un souvenir brûlant dans la gorge du jeune homme et un mal de tête épouvantable. Ils prirent la route au petit matin pour profiter un peu de la fraîcheur. L'hiver s'était installé. Jusqu'à dix heures, un pull-over était indispensable, ensuite, le thermomètre remontait pour afficher un trente généreux en pleine après-midi. Les nuits étaient froides et ils se firent héberger dans les villages où ils reçurent un accueil toujours chaleureux. Il leur fallut plus d'une semaine pour rejoindre In Tadera, glanant au passage des nouvelles de leurs amis. Ils étaient heureux de savoir que tout allait bien et Audray commençait à penser qu'elle s'était inquiétée pour rien. Ils s'attendaient à les trouver à l'entrée du village, impatients de les revoir en bonne santé.

En fait de village, ils ne trouvèrent que quelques maisons de terre cuite, délabrées, mais aucune trace de Marquésia et Olivier.

Après deux jours dans ce trou perdu, ils résolurent de rebrousser chemin, pensant trouver de meilleures nouvelles en route. Mais personne n'avait vu les deux jeunes gens, pas plus que le guide. Ils

s'étaient volatilisés, quelque part entre In Tadera et Redoute Platters.

De retour à Agadez, la mort dans l'âme, ils se rendirent à la police et chez leur ami l'instituteur qui entreprit de lancer lui-même un avis de recherche. L'armée basée près d'Agadez fut mise à contribution et les militaires ratissèrent le désert sans succès. Le sable avait recouvert toutes les traces. Les populations nomades, insaisissables, ne leur étaient pas d'un grand secours. Soit elles se taisaient par peur de représailles de la part des blancs dont la mauvaise réputation n'était plus à faire ou du gouvernement lui-même, soit elles ne savaient rien. Impossibles à recenser, les hommes du désert se déplaçaient sans cesse fuyant la civilisation. Marc, la mort dans l'âme, dut se résoudre à téléphoner la mauvaise nouvelle à Sabine et Thierry qui prirent l'avion pour Niamey comme si leur présence au Niger pouvait changer le cours de l'histoire.

\*\*\*

Olivier ouvrit les yeux... Où était-il ? Il avait du mal à tenir ses paupières ouvertes, enflées par la chaleur. Ses yeux étaient brûlants et il lui semblait que ses lèvres craquelées allaient se fendre. Il était vivant... Cependant, ses gestes demeuraient difficiles. Il essaya de lever un bras, n'y parvint pas, et décida de se rendormir pour oublier.

Longtemps, bien longtemps plus tard, combien d'heures ou de jours il n'aurait su le dire, il reprit connaissance.

— Bienvenu dans le monde des vivants ! lui dit en riant Marquésia assise à son chevet. Comment te sens-tu ?

— Pas mal, merci. Sommes-nous au paradis ?

— Pas vraiment, non... Chez les Touaregs. Ils nous ont trouvés à moitié morts dans le sable et nous ont soignés. Ils sont d'une gentillesse, tu ne peux pas savoir ! Au fait, tu vas avoir une belle surprise ! Ce sont ceux que nous avons rencontrés à Tamanrasset. Incroyable, non ?

— Et Youssef, l'ont-ils vu ?

— Non, j'espère qu'il a pu rejoindre Agadez pour avertir Marc et Audray. Cela fait plus de quinze jours qu'ils doivent nous chercher partout.

Olivier se leva péniblement soutenu par Marquésia. La moindre des politesses était d'aller saluer leurs hôtes maintenant qu'il pouvait se tenir debout. Des enfants trépassaient autour de lui en criant de joie. Le campement n'était composé que de quelques tentes et de peu d'animaux.

— Leurs troupeaux ont été décimés. J'ai bien peur qu'ils ne soient obligés d'aller vers la ville eux aussi. Quelle misère ! J'ai soigné des enfants... Tu vas voir comme ils sont maigres. En plus, ils n'ont aucun médicament. Comment feraient-ils pour seulement trouver des plantes dans un endroit pareil ? C'est pire que chez les paysans du Moyen-Age... Vous pouviez bien vous moquer de nous... Il y a quelque chose qui m'échappe dans votre fonctionnement. Pourquoi ne pas leur venir en aide, vous en avez les moyens ?

Olivier fut dispensé de lui répondre par l'arrivée de quelques adultes heureux de le voir rétabli. Une jeune fille à l'air grave leur servit du thé extrêmement fort dans des petits verres. Cette boisson acheva de le requinquer et il avait faim. Ils mangèrent un peu de viande séchée et une boulette de mil chacun. Il ne fallait pas épuiser les maigres réserves.

— Leur as-tu parlé de ce que nous cherchons ?

— J'ai essayé. Ils sont très effrayés. Note qu'ils doivent savoir quelque chose... Le vieil homme aux yeux bleus m'a dit plusieurs fois « pas bon... pas bon... » Que veulent-ils cacher ?

— Il faudrait pourtant en savoir plus. S'ils pouvaient nous y conduire, ce serait parfait. C'est plein de falaises rouges, par ici. C'est fort possible qu'il y ait des grottes. Regarde comme c'est montagneux. Je me demande où nous sommes.

— La route monte depuis Elmiki, de toute façon. Nous sommes au moins à 1500 mètres d'altitude, tu te rends compte ? C'est peut-être aussi haut que Montségur, mais quelle différence !

— Je me demande si Audray et Marc sont partis à notre recherche... Ils sont capables d'avoir révolutionné tout le pays pour nous trouver...

Les Touaregs leurs souriaient et ils leur rendaient leur sourire. C'était peu comme conversation. Apprendre à parler touareg ne pouvait pas se faire en un jour...

La vie s'écoulait, tranquille, dans ce campement de rescapés. Mais les tribus qui, autrefois, grouillaient d'animaux et d'activités, étaient désormais des ombres. Et celle-ci, celle d'Haroun, ne faisait pas

exception. Haroun, c'était le petit homme aux yeux bleus qui connaissait quelques mots de français. A l'époque où le Niger était encore sous la colonisation française, Haroun était jeune et les Touaregs plus nombreux et plus riches. Les années soixante-dix avaient vu la famine due à la sécheresse s'abattre sur le Sahel, plus dévastatrice qu'un nuage de sauterelles, et plus rien n'était pareil. A présent, Haroun était le chef de la tribu, parce que le plus vieux et sans doute le plus sage. Tous ces gens avaient la peau claire et beaucoup avaient les yeux bleus.

— A cause des Dieux, dit Haroun.

Il était le plus petit de la tribu mais son autorité incontestée et incontestable. Aminata, sa femme, ridée comme une pomme trop mûre, exerçait sur les autres femmes, en particulier les jeunes, un pouvoir certain. Ses yeux pétillants de malice, avaient l'air gentil et doux sous le voile bleu. Lorsqu'elle riait, elle les cachait d'un mouvement gracieux et coquet à la manière d'une jeune fille espiègle. D'ailleurs, pareille aux autres femmes jeunes et vieilles, elle passait des heures à faire sa toilette, se peigner, se maquiller. Marquésia dut se résoudre, de bonne grâce, à se laisser faire une beauté, et après une demi-journée de soins, sous les rires qui fusaient de la tente réservée au sexe féminin, elle sortit, très fière, les cheveux tirés en fines tresses qui creusaient des sillons sur son crâne, les yeux maquillés au Khôl et les mains teintées au henné. Olivier eut un haut le cœur en le voyant. Sa peau avait bruni depuis leur départ de Montpellier et avait pris une belle couleur cuivrée. Habillée en Touareg, elle ressemblait plus à une femme de la tribu qu'à Marquésia de Tricastel, couchée sur la route de Maguelone. La métamorphose était impressionnante. Craintive et pudique, elle ne l'était plus. Parfois, elle laissait ses seins dénudés aussi bruns que ceux de leur hôtesse. Olivier ne se lassait pas de la regarder et de toucher son corps avec volupté. Il se demandait parfois où cette folle passion allait le conduire. Sous les nuits tropicales qui prêtaient au délire, ils s'aimaient intensément à l'abri de la tente sentant la chèvre. Mais Olivier, souvent, se prenait à rêver de Montpellier, de l'hiver, de la pluie, de Noël tout proche. Assis devant leur abri précaire, les yeux vers ce désert qui, probablement, les rendrait fous, il pensait avec nostalgie aux magasins illuminés, au bruit de la foule.

Cette aventure n'en finissait plus et Marquésia semblait avoir oublié le but de l'expédition. Depuis combien de jours étaient-ils là, loin de tout ? Marc et Audray devaient se faire un sang d'encre. Il fallait au plus vite trouver cet endroit maudit qui effrayait tant les touaregs. Il aborda le sujet avec Haroun mais celui-ci était réticent.

— Marquésia, où as-tu mis ta pierre ? Cela fait des semaines que tu ne l'as plus autour du cou.

— Elle est au fond de mon sac depuis Alger. J'ai pensé que c'était plus prudent.

— Et bien, montre-la à Haroun, va la chercher !

Le ton était sans réplique. Marquésia s'exécuta tout en se disant qu'Olivier prenait des manières peu orthodoxes pour lui parler et elle détestait qu'on lui donne des ordres. De mauvaise grâce, elle apporta sa pierre qui brillait au soleil d'un éclat inhabituel et la tendit à Haroun.

— Elle appartient à ma mère. Sais-tu si je peux en trouver d'autres par ici ?

Une ombre passa sur le visage du vieil homme et ses yeux s'assombrirent.

— Là pas bon... Danger ! Ne pas aller !

— S'il te plaît, Haroun, conduis-nous ! Je sais que tu connais un endroit avec des pierres comme la mienne. Je sais que cet endroit te fait peur, mais c'est si important pour moi... Je dois savoir ce qui s'est passé, à cause de ma mère.

— Là, pas mère... Danger.

— Je sais que ma mère n'y est pas. Mais je dois trouver des explications. Tu ne peux pas comprendre. S'il te plaît, conduis-moi. Marquésia suppliait comme jamais elle ne l'avait fait. Il lui semblait inconcevable d'échouer, si près du but.

Comme s'il n'avait pas écouté les supplications de la jeune fille, Haroun se leva et rentra sous sa tente.

— Olivier, il ne veut rien savoir. Qu'est-ce qui l'effraie tant ? Allons-nous devoir y aller seuls ?

Cependant, Haroun revint, tenant dans sa main un petit coffret de cuir qu'il ouvrit et tendit à Marquésia. Il recelait une pierre, pareille à celle de Marquésia mais taillée en hexagone comme un petit pavé.

— Ça, alors ! C'est le même minéral que ta pierre ! Cela paraît avoir fait partie d'un ensemble... Un peu comme un carrelage de cuisine... Haroun, où as-tu trouvé ça ?

— Là-bas, grotte... Beaucoup, beaucoup... Pas aller...

— Si, Haroun, il faut que nous y allions. Montre-nous seulement le chemin. Pour Marquésia, elle cherche sa mère. Sa mère, tu comprends ce mot, Haroun ?

Haroun hocha la tête. Bien sûr, il comprenait, mais ne voyait pas ce que la mère de Marquésia faisait dans les falaises, jamais il n'avait entendu parler d'une femme blanche vivant dans cet endroit. Peut-être pensa-t-il que la mère de Marquésia avait été enlevée ? Toujours est-il que, cédant enfin, à regret, il fit un geste en direction du couchant.

— Là-bas, grottes. Si toi vouloir...

Personne ne voulut les accompagner à part Haroun qui s'avérait le plus dévoué des amis. Malgré la peur ancestrale attachée à cet endroit, il n'avait pas hésité à préparer trois chameaux. Et le lendemain, à la pointe du jour, pour profiter de la fraîcheur matinale, ils prirent la direction des falaises pour se rendre « là où commença le monde ».

Il n'y avait aucune piste, aucun repère, Haroun se dirigeait au milieu des rochers, mué par un instinct séculaire. Parfois, les chameaux refusaient d'avancer, sentant un danger proche. La roche était friable et il fallait éviter de longer les bords des précipices. Cette région demeurait peu explorée. Fous étaient les rares blancs osant s'aventurer dans ce paysage dénudé, escarpé, sans puits à des kilomètres à la ronde. Il y avait au moins cinquante ans qu'aucun explorateur n'avait osé défier la nature hostile de ces lieux inhospitaliers... Le seul puits était en bas, sur le plateau où Haroun et sa tribu s'étaient installés, et encore était-il presque à sec. Pas une herbe ne pouvait croître dans cet univers stérile, pas même des épineux.

Après quelques heures de chevauchée épuisante et silencieuse, Haroun retint sa monture. Olivier et Marquésia comprirent qu'ils arrivaient maintenant au terme de leur voyage. Haroun les avait conduits au fond d'une vallée étroite bordée de murailles gigantesques, abruptes, où ils durent grimper à pied. Ils laissèrent les chameaux à l'abri du vent des sables car, lorsque celui-ci se

lève, la vallée n'apporte que la mort à ceux qui osent la troubler. Il s'y engouffre sauvagement et balaie tout sur son passage. Le long de la paroi, une sorte de petit sentier avait été creusé, des siècles auparavant, pour faciliter l'ascension. Haroun ne disait rien. Il grimpait devant eux, plus agile qu'une chèvre, en dépit de son âge. Habitué à conduire ses troupeaux, même dans les endroits les plus invraisemblables, il avait acquis l'agilité de ses animaux. Il n'en allait pas de même pour Marquésia et Olivier peinant lamentablement. Mais l'ascension devait s'arrêter enfin... Sur une plate-forme, ils aperçurent, droit devant eux, l'entrée d'une petite grotte. Haroun s'immobilisa, anxieux, répétant inlassablement d'une voix implorante :

— Pas aller... Pas bon...

Mais Marquésia et Olivier ne l'entendaient plus. Marquésia entra la première dans le trou béant. Il y faisait très noir. Heureusement, ils avaient eu le bon réflexe d'apporter chacun leur lampe électrique, et à la lumière blafarde éclairant à peine à un mètre devant eux, ils découvrirent, sur les parois de la grotte, des peintures rupestres merveilleusement conservées. On pouvait y reconnaître des buffles, des éléphants, des troupeaux entiers d'antilopes finement dessinés, un genre de mammoth, et des hommes stylisés, minuscules, avec des antennes sur la tête.

— Ca, alors ! C'est une grotte préhistorique ! On dirait Lascaut ! Youssef avait raison, cette région n'a pas toujours été désertique. Autrefois, l'endroit devait être très verdoyant, si on en juge par l'abondance d'animaux...

— Quel rapport avec ma mère, se lamenta Marquésia...

— Je n'en sais rien et je ne comprends pas qu'Haroun soit terrorisé par ces peintures...

Celui-ci, derrière eux, roulait des yeux affolés et dit :

— Ici, esprits... Pas aller plus loin.

Mais Olivier avait bien l'intention de ne pas s'arrêter là. La grotte s'enfonçait dans la falaise en un étroit boyau.

— Il faut continuer, la grotte ne s'arrête pas ici. ..

Mais Haroun ne l'entendait pas de cette oreille et refusa catégoriquement de les suivre.

— Ecoute, Haroun, lui dit Olivier qui commençait à avoir pitié de lui, tu peux rester ici, nous continuerons sans toi. Ce n'est pas la peine de t'exposer inutilement. Ce n'est pas ton problème, après tout. Tu

as bien assez d'ennuis et ton peuple a besoin de toi. Tu peux nous attendre ou repartir.

Puis, devant l'air triste du pauvre homme, il rajouta

— Nous serons amis quand même. Tu peux partir.

Haroun sembla enfin comprendre qu'il était libéré de son rôle de guide et parut soulagé. La peur des hommes bleus semblait pourtant sans aucune mesure avec le réel danger des grottes. Comment quelques dessins pouvaient-ils effrayer un peuple réputé si courageux ? Peut-être y avait-il, au fond de la grotte, des peintures plus effrayantes, ou cette maudite machine qu'Olivier pensait cachée sous terre. Cela pouvait expliquer leur terreur... En imaginant qu'ils l'aient découverte, bien entendu.

Ils se séparèrent donc d'Haroun, trop heureux de n'être pas obligé de les suivre et s'enfoncèrent plus profondément dans l'obscurité. Sur le sol inégal, les rochers affleuraient rendant la progression malaisée et peu à peu le boyau rétrécissant, ils durent avancer courbés en deux. Olivier sentait qu'il était en train de commettre la pire folie de sa vie et se disait qu'il ne se serait jamais cru capable de faire des choses aussi insensées.

Il faisait toujours très noir et ils marchaient à tâtons, éclairant seulement leurs pieds. Marquésia poussa un cri.

— Olivier, touche les murs ! Ils sont lisses. Eclaire un peu par ici...

Avec stupéfaction, ils découvrirent des murs tapissés d'un revêtement artificiel fait de petits carreaux hexagonaux comme celui d'Haroun et la pierre de Marquésia.

— C'est du travail fait par des hommes, conclut Olivier. Je serais étonné que ce soit l'œuvre des Touaregs... Continuons.

Depuis des kilomètres, ils marchaient sous terre, certainement depuis des heures et avaient perdu la notion du temps et de l'espace. Dehors, la nuit était tombée et le pauvre Haroun solitaire, tremblait de peur à l'entrée de la grotte. Il pensait aux esprits qui hantaient la vallée la nuit et à l'inconscience des hommes blancs osant les défier.

Mais Marquésia et Olivier avaient perdu plus que la notion du temps et de l'espace, ils avaient aussi oublié celle de la prudence et de la raison. Tellement émerveillés par leurs découvertes, ils voulaient

avancer, avancer encore, jusqu'au bout. Il leur sembla percevoir du bruit sous leurs pieds.

— Il y a peut-être une rivière souterraine. Ce bruit, on dirait le grondement de l'eau...

Ils n'eurent pas le temps d'émettre d'autre hypothèse. Le sol, soudain, se déroba et ils glissèrent dans les entrailles de la terre, sans pouvoir rien faire pour s'arrêter. Ils glissaient à une vitesse vertigineuse, tournoyaient, happés par une force surhumaine. Olivier se cogna la tête et perdit connaissance. Marquésia l'entendit hurler, puis, plus rien, et le crut mort. Si Olivier n'était plus, elle perdait tout intérêt à l'existence. Peu importait ce qui allait lui arriver. Peut-être était-elle vouée à errer sans fin dans le temps ? A quelle époque allait-elle se réveiller la prochaine fois ? Elle souhaita mourir aussi et s'évanouit, épuisée par trop d'angoisse.

Depuis deux jours, Haroun attendait à l'entrée de la grotte, sans avoir mangé et très peu bu. Il devait rentrer au campement, les deux « Nazara » avaient dû être capturés par les esprits et lui, n'y pouvait rien. Il les avait assez prévenus... Il avait eu personnellement de la chance que les esprits ne l'aient pas vu ou aient décidé de lui laisser la vie sauve. Il valait mieux ne pas les mettre en colère au risque de les faire changer d'avis et partir.

Au loin, alors qu'il avait déjà quitté la vallée, il entendit un bruit sourd venant des profondeurs de la terre et pensa que les esprits avaient fermé à jamais sur leurs proies, les portes de l'enfer.

A Agadez où ils étaient installés depuis plus de quinze jours, les quatre amis, réunis chez l'instituteur, essayaient de mettre sur pied une expédition de recherche. L'instituteur avait proposé de louer les services d'une petite compagnie d'aviation de tourisme pour explorer la région de Redoute Platters où ils pensaient qu'Olivier et Marquésia s'étaient perdus. L'armée avait abandonné les recherches, arguant que le désert ne rendait pas ses proies et persuadée que, depuis tout ce temps, les jeunes gens seraient rentrés s'ils n'étaient pas morts. Ils conseillèrent aux quatre français

de prévenir les familles des disparus et de rentrer chez eux. Mais ceux-ci ne voulaient pas rendre les armes ne pouvant se résoudre à admettre l'inévitable. Alors, ils se battaient contre l'avis de l'administration qui avait déjà assez d'embêtements avec les nomades, la police, et contre l'opinion de la petite communauté européenne installée à Agadez. Pour tous, Marquésia et Olivier étaient bel et bien morts dans le désert, victimes de leur propre inconscience. Le guide, Youssef, n'ayant toujours pas donné signe de vie, il fut aussi porté disparu, victime, lui, aux yeux de tous, de la bêtise des deux blancs.

Marquésia sentit une odeur bizarre lui piquer les narines, un peu comme chez le docteur quand elle était allée faire ses vaccins. Elle était bien, dans l'obscurité, sereine. Il lui semblait être couchée sur quelque chose de froid, métallique. Apparemment, la chute était terminée. Lentement, elle reprit conscience et ouvrit les yeux. Son regard se porta d'abord sur le plafond fait de petites alvéoles comme un nid d'abeilles, et diffusant une lumière blanchâtre, douce, reposante. N'osant pas bouger, elle promena ses yeux sur la pièce circulaire essayant de se faire une idée de l'endroit où elle se trouvait. Cette fois-ci, elle n'avait pas perdu la mémoire et se demandait anxieusement à quelle époque elle avait été projetée. Pas loin d'elle, un corps gisait sur la même table de métal, la tête entourée d'un pansement. Elle mit un certain temps à réaliser que c'était Olivier et reprit courage. Si Olivier était là, c'est que quelqu'un l'avait soigné et qu'elle avait toutes les chances de le retrouver vivant. Ainsi, cette fois, il avait été projeté dans le futur avec elle... C'était rassurant. Elle avait du mal à bouger ses membres raidis et ankylosés mais, petit à petit, parvint à retrouver l'usage de ses bras puis de ses jambes, comme si la vie revenait doucement dans son corps. Elle se leva, s'approcha d'Olivier qui, visiblement dormait du sommeil du juste et ronflait. Elle posa ses lèvres sur les siennes et ce baiser fougueux le réveilla.

— Tu te prends pour le prince charmant et moi pour Blanche-Neige ? Qu'est-ce que c'est ce cirque ?

— Je ne connais ni ce prince charmant ni cette blanche neige et, si ce sont des copains à toi, oublie-les. Tu es dans le futur avec moi.

— Il ne manquait plus que ça ! Dis-moi que je rêve !

— Non, tu ne rêves pas. Tu vas pouvoir juger de l'effet que cela peut faire.

— On dirait une infirmerie, ici. Regarde, quelqu'un m'a fait un pansement. Aïe ! Ma tête me fait mal !

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, une voix venant de nulle part leur dit :

— Marquésia, Olivier, n'ayez pas peur. Vous êtes vivants. Nous allons venir vous voir. Détendez-vous, relaxez-vous...

Instinctivement, Olivier saisit la main de Marquésia affolée. Après une attente qui leur parut ne jamais finir, les parois de la pièce s'ouvrirent et deux minuscules personnes en combinaisons argentées s'approchèrent d'eux pour les saluer.

Marquésia en reconnut une au premier regard. Certes, l'absence de la magnifique chevelure brune choquait, mais ces traits si fins, ce visage de femme enfant, c'était bien celui de sa mère telle qu'elle l'avait vue à Tricastel, dans la crypte. Des larmes remplirent ses yeux et elle murmura, d'un ton mi-interrogateur, mi-suppliant :

— Mère, c'est toi ? Vous êtes bien ma mère ?

Elle semblait à peine avoir vieilli. Olivier voyait à présent la ressemblance entre les deux femmes. Même si Marquésia était plus grande, plus ronde et portait dans son allure la marque des « De Tricastel », c'était deux visages identiques, l'un blanc comme le lait, l'autre brun, cuité par le soleil et plein de taches de rousseur. La mère et la fille, réunies par-delà les siècles, par-delà la mort. C'était incompréhensible, extraordinaire, et pourtant, c'était...

Marquésia se précipita dans les bras de cette femme inconnue qui ne l'avait jamais bercée étant enfant, jamais tenue dans ses bras. Cette femme qui lui avait tant manqué, elle qui avait été élevée au milieu des hommes par une nourrice pas toujours très tendre... Elle n'était donc pas morte à Tricastel... Et Marquésia reçut comme une giflette cette soudaine révélation.

Elle recula, la repoussa, et dit froidement, plus pour chercher une explication que pour affirmer ce qui, à présent, lui paraissait plus que douteux.

— Ma mère est morte à Tricastel.

— Non, je ne suis pas morte Marquésia. J'ai changé de corps, je ne pouvais pas garder celui que j'avais à ce moment-là. Il ne

pouvait plus vivre, à cause de l'enfantement. Nos corps ne sont pas faits pour mettre au monde des bébés humains.

Marquésia essayait de comprendre, d'admettre, de pardonner.

— Alors, tu aurais pu prendre un autre corps et rester près de nous. Tu nous as abandonnés. Tu as laissé mon père, il t'aimait tellement pourtant. Tu n'avais pas le droit de nous trahir...

— Je ne pouvais pas faire autrement, Marquésia. D'ailleurs, ce n'est pas vrai. C'est moi qui aie voulu te suivre lorsque tu as fui Montségur. Je ne voulais pas te laisser massacrer. Alors, j'ai monopolisé tous mes amis et nous sommes parvenus à t'envoyer dans le futur pour te protéger. C'était la seule solution. Mais tu as perdu ta pierre...

— Alors, tu aurais pu sauver mon père ? Tu ne l'as pas fait ! Tu les as laissé l'assassiner !

— Je ne pouvais pas. Ton grand-père ne l'aurait pas permis.

— Mon grand-père ? Que vient-il faire là-dedans ? Grand-père est mort quand j'avais cinq ans. Qu'aurait-il pu trouver à redire du fond de son tombeau ?

— Je ne parle pas de ce grand-père qui ne m'a, d'ailleurs, jamais beaucoup aimée, mais de l'autre, mon père. C'est lui.

Elle fit signe vers l'homme qui l'accompagnait et que Marquésia n'avait pas encore daigné regarder.

— Ça c'est mon grand-père ? Tu rigoles ?

Olivier lui serra le poignet. Elle était dans un tel état de colère et de rage que l'insolence commençait à poindre dans ses propos.

— Marquésia, calme-toi. Laisse-les s'expliquer. Tu t'énerves sans raison.

Mais Marquésia n'était pas la fille du comte de Tricastel pour rien... Les colères de son père faisaient parfois vibrer les murs du château et terrorisaient les petites servantes.

— Sans raison ? Comment sans raison ? Tu veux que je me calme ! Ça, c'est le bouquet ! On me jette dans le temps sans explication, je me promène sur la terre d'époque en époque, je perds tous les gens que j'aime, on se sert de moi et je dois me taire ? Qui m'a demandé mon avis ? Et si j'avais préféré mourir au Moyen-Age, moi ? Qui s'en soucie ?

Le grand-père lui dit :

— Des explications, tu peux en avoir tant que tu en voudras, à condition que tu arrêtes de vociférer comme une folle et que tu

montres que tu es une femme intelligente, pas une femme préhistorique...

Marquésia eut un hoquet et il poursuivit :

— Si tu dois régler tes comptes avec quelqu'un, c'est avec moi, pas avec ta mère. Elle s'est assez battue pour toi.

Marquésia ne voulait pas rendre les armes, mais la force lui manquait pour continuer les hostilités.

— Je vous demande pardon. Je n'en peux plus. Vous ne pouvez pas vous rendre compte, vous, de ce que j'ai vécu...

— Ma petite fille, à chacun son calvaire. Je pense que nous avons beaucoup de choses à vous apprendre et ce serait mieux de changer d'endroit. Ici, vous avez dû vous en rendre compte, c'est l'infirmerie. Si vous voulez boire quelque chose, vous pouvez tout demander. Tout est possible. Profitez au moins de ce que nous pouvons vous donner.

Ils passèrent dans une pièce plus petite, meublée seulement de gros coussins mais toujours aussi froidement métallique. Marquésia, qui avait déjà du mal à supporter le monde moderne, suffoquait.

— Nous sommes une cinquantaine à vivre ici, dit le grand-père. Nous attendions de retrouver Marquésia pour repartir chez nous. Mais plus tard... Buvez d'abord. Je pense qu'il vaut mieux commencer par le début de notre histoire.

Olivier commanda un whisky glace qu'il dégusta avec un plaisir non déguisé et Marquésia, un thé touareg, persuadée que personne ne serait capable de lui en servir un. Mais elle put apprécier les trois petits thés parfaitement réalisés dans les verres adéquats comme si Haroun, lui-même les avait faits.

Cette remarque soudaine lui fit penser à leur vieil ami resté seul dehors.

— Mon Dieu ! Haroun qui nous attend !

— Haroun ne vous attend plus, il est déjà reparti chez lui depuis trois jours.

Olivier demanda :

— Qu'est-ce qui effraie tant les touaregs ? Sont-ils déjà venus ici ?

— Non, répondit Aky, le grand-père. Nous les tenons à distance par quelques sortilèges. Votre ami, Haroun, a déjà eu affaire à nous, c'est pour cela qu'il est terrorisé. Je l'ai rencontré une fois dans la vallée et il a fallu que j'utilise mes pouvoirs pour l'éloigner.

— Vous avez osé vous attaquer à Haroun ? Mais quel genre d'homme êtes-vous donc ?

— Marquésia, tu devrais savoir que nous ne sommes pas des hommes. Et cesse de te mettre en colère pour un rien. Nous n'avons rien fait à Haroun. Nous ne sommes pas des sauvages. D'ailleurs, les tribus nomades de cette région sont habituées à notre présence. Nous faisons partie de leurs légendes.

— C'est exact, remarqua Olivier. Ils parlent de votre monde comme du paradis. Rappelle-toi Youssef...

Youssef... Où était-il maintenant ? Perdu et mort dans le désert ? Tout cela à cause d'eux... Olivier s'en voulait de l'avoir entraîné dans cette aventure.

Aky observait les deux jeunes gens de ses yeux perçants, sans cils. Son crâne, en forme d'œuf, brillait sous la lumière des lampes du salon. Marquésia qui mourait d'envie de lui dire quelque chose de désagréable, aurait bien aimé lui demander s'il le faisait briller à la cire d'abeilles comme un meuble précieux. Elle le voyait bien lustrer son crâne tous les matins avec un vieux chiffon... Elle ricana intérieurement, mais elle garda pour elle cette réflexion idiote, persuadée que cet homme ne devait pas être doté d'un sens de l'humour très développé. Ainsi donc, c'était son grand-père... Rien à voir avec grand-père de Tricastel dont elle se souvenait de l'imposante carrure et des sourcils épais en broussaille. Ce grand-père surgi du néant ne lui plaisait pas et il semblait nourrir à son encontre un ressentiment incompréhensible. Il avait dû détester son père qui lui avait ravi sa fille et elle, le fruit de cet amour illicite, lui rappelait Roger de Tricastel qu'il n'avait, en plus, probablement jamais vu. Cette idée ne prédisposait pas Marquésia à l'indulgence. Elle savait, d'instinct, qu'elle ne l'aimerait jamais, qu'entre elle et lui s'interposerait jusqu'à la fin de temps le fantôme du comte de Tricastel. Cet homme venu du ciel, froid comme le décor où il vivait, n'avait pas levé un doigt pour sauver son gendre et avait pu regarder mourir deux cents personnes du haut de son vaisseau des étoiles sans aucun état d'âme ! Jamais Marquésia ne pourrait lui pardonner. Elle voulait des explications qui tardaient à venir et sentait la colère monter en flot incontrôlable. Comme s'il avait compris les pensées de la jeune fille, Aky entama son discours :

— Nous sommes arrivés sur terre il y a cinq cent mille ans. La terre était un vrai paradis. Ici, à la place du désert, s'étendaient

d'immenses forêts et de l'eau coulait partout : des lacs, des rivières et la pluie en abondance. Nous y avons établi notre base. Nous n'avions ni l'intention de coloniser la terre ni de nous y installer. Ce n'était qu'une étape dans notre voyage. A cette époque, la terre était habitée par des tribus sauvages vivant de pêche et de chasse. Il faut vous dire que nous n'avons pas la même perception du temps et de la durée que vous ne l'avez. D'ailleurs, le temps n'existe pas. L'esprit est immortel. Nous pouvons changer de corps à notre guise. L'homme, lui, doit mourir pour en changer. Mais cela fait partie de l'évolution normale de l'être humain. Si nous ne sommes pas des hommes — des terriens s'entend— nous sommes de l'espèce humaine, comme vous. Il y a des milliers de planètes habitées par des humains, mais toutes ne sont pas au même degré d'évolution.

Donc, il y a cinq cent mille ans, la terre était peuplée de tribus sauvages. Nous avons établi une loi interdisant de changer le destin des planètes rencontrées pendant notre périple, mais les terriennes étaient trop belles. Certains ne purent résister à leur charme et l'inévitable se produisit. Certaines terriennes furent fertilisées par nos amis et la race terrienne se modifia. Il fallut prendre des sanctions et interdire ce genre de pratiques sous peine de nous voir renvoyer sur notre planète d'origine. Pendant un certain temps, tout se passa pour le mieux. Les enfants, nés de ces amours interdites, ne semblaient pas être différents, à part leur physique : moins forts, moins grands, mais plus raffinés. Finalement, le croisement des deux peuples ne semblait pas être une catastrophe. Néanmoins, l'interdit ne fut pas levé car il ne fallait en aucun cas précipiter l'évolution de la planète Terre. Malheureusement, les gènes de ces enfants se perpétuèrent dans leur descendance et l'homme commença à se sentir un être bizarre, mal dans sa peau et plein de problèmes. Venait-il des étoiles ou était-il terrien ? Depuis, l'homme ne sait plus où sont ses origines, et au fur et à mesure qu'il évolue, ce drame s'intensifie. Si au moins s'était terminée là cette navrante aventure ! Nous avons compté sans les enfants que nous avons amenés avec nous. Ils avaient grandi, et chose qui ne s'était jamais produite dans l'histoire de notre peuple, se rebellèrent... Peut-être était-ce l'influence de la planète Terre qui donna cette étrange mutation ? Toujours est-il que ces jeunes eurent la même attirance que leurs aînés pour les

terriennes, et le drame se reproduisit. Nous décidâmes de prendre des sanctions impitoyables mais au lieu d'accepter le châtement qu'ils avaient mérité, ces jeunes fous s'enfuirent. Ils savaient qu'ils seraient vite rattrapés, aussi firent-ils ce que jamais personne n'avait osé faire : ils partirent dans l'avenir de la Terre et c'est ainsi que tout bascula. Le problème étant que, une fois parti dans l'avenir, il est impossible de retourner en arrière. Donc, seul un groupe fut désigné pour les chercher. Celui qui est encore ici, actuellement. Evidemment, lorsque nos arrivâmes dans l'avenir, les peuples avaient évolué, beaucoup trop vite. C'était les résultats des croisements ancestraux... Mais, comble de l'horreur, nos jeunes n'avaient rien trouvé de mieux que d'utiliser la naïveté des terriens superstitieux pour leurs jeux idiots. Cela commença en Egypte... L'un arriva à se faire passer pour un dieu, et c'est en tant que Amon qu'il s'amusa aux dépens des hommes. Dans le Nord de l'Europe, nous eûmes droit à Thor, à Zeus en Grèce, Jupiter en Italie et je vous passe toutes les autres divinités mineures de ces religions. Si au moins ils s'étaient arrêtés là ! Pensez-vous ! Le pire de tous fut mon propre neveu ! S'amuser ne lui suffisant pas, il décida de faire sa bonne action intergalactique et prit en pitié le peuple d'Israël. L'anarchie régna dans l'histoire. Impossible d'arrêter cette débâcle... Bien entendu, l'inévitable se produisit et la petite Marie enfanta un surhomme : Jésus. Il avait des pouvoirs surnaturels, comme son père et voulut sauver le monde. J'ai dû m'occuper de lui personnellement après l'épisode de la crucifixion, son père s'avérant incapable, à lui seul, d'assurer sa protection. Je ne vous dis pas le mal qu'il nous a donné... Toute cette folie se termina en Amérique latine où les traces de notre passage sont encore visibles. J'ai cru que nous étions enfin tranquilles, ces jeunes étant revenus à la raison. Mais j'avais oublié ta mère. Elle était si jeune encore... Nous étions en France à cette époque et observions le cours de l'évolution humaine qui nous donnait des inquiétudes. Elle était descendue, poussée par la curiosité, et nous l'avons oubliée là, dans les marais insalubres. C'est là que le père de Marquésia l'a recueillie. J'ai fini par la retrouver et la sommais de revenir avec nous. Mais elle avait l'insoumission de ses aînés. J'aurais pu utiliser la violence pour l'amener de force, mais je reconnais ma faiblesse... Je ne pouvais pas molester ma propre fille. C'était la première fois qu'une femme de chez nous s'unissait à un terrien et le drame

survint. Le corps de ta mère était beaucoup trop petit. Un bébé ne pouvait pas naître normalement de cette folie. Son corps est mort. Cela faisait du millier d'années qu'aucun d'entre nous n'était mort de mort naturelle. Nous avons eu toutes les peines du monde à récupérer son esprit perdu et à l'aider à se créer un autre corps. Il était hors de question qu'elle reste vivre avec la petite Marquésia et son père. Pour les hommes, elle était morte et devait le rester. Nous aurions pu remettre en marche les fonctions vitales de son ancien corps s'il n'avait pas été en aussi mauvais état. Ceci dit, jamais elle n'a voulu t'abandonner. C'est pour cela qu'elle a donné ce pendentif à ton père, pour pouvoir te repérer partout où tu irais. Le jour où le drame s'est produit sur la route de Maguelone, nous t'avons envoyée dans le temps pour te sauver mais nous n'avions pas vu que tu avais perdu ta pierre. Nous ne pouvions te localiser que grâce à elle. Ta mère refusa de partir sans toi ni de t'abandonner dans le temps. Alors, nous pensâmes à Olivier. Il était le seul lien te rattachant à nous. Nous nous contentâmes donc de le suivre de loin, de vie en vie, étant persuadés qu'il te trouverait. Il faut dire que nous l'avons un peu dirigé et qu'il ne put faire autrement que de te chercher. Son amour pour toi était sa force. Il y avait également le valet de ton père qui te cherchait... Tu l'as rencontré à la clinique... Lui, c'était sa haine qui le dirigeait. Après avoir trahi, à Montségur, il a été éliminé car incapable de révéler l'emplacement du trésor des Cathares. Nous l'avons également utilisé car nous nous sommes rendu compte que la haine, chez les humains, pouvait être aussi forte que l'amour. Mais à présent, nous l'avons neutralisé, nous n'avons plus besoin de lui. Désormais, il ne te cherchera plus. Son esprit est devenu un esprit vagabond. Pour les hommes de ce siècle, c'est un malade mental et il va finir ses jours dans un hôpital psychiatrique... Au début, j'ai eu peur que tu nous fasses le coup de Jésus, mais tu n'avais pas ses pouvoirs. Tu t'es contentée d'être une gentille châtelaine, un peu sorcière mais pas plus. Jusqu'au jour où tu as fait sauter l'installation électrique de la clinique. Les hommes de ce temps ne sont pas dupes. Nous avons essayé de te récupérer dans la forêt, mais je dois reconnaître que tu es un esprit très fort. J'ai eu toutes les peines du monde à essayer de t'arracher à cette époque. Alors, ta mère est arrivée à me convaincre de te laisser faire, certaine que tu étais très capable de venir seule. J'avais mésestimé votre intelligence à tous... Elle avait raison.

Malgré sa rancœur, Marquésia n'avait pas interrompu Aky, mais seul Olivier comprenait la totalité de ses explications. Marquésia ne savait rien des peuples de la terre, de ces civilisations disparues qui semblaient avoir eu tant d'importance. Le discours de son grand-père lui faisait sonder la profondeur de son ignorance et les lacunes de son éducation dont elle avait été si fière.

Si Olivier était subjugué, elle était surtout intéressée par son aventure personnelle et le temps présent. Elle dit à son grand-père : — Vous semblez ne pas m'aimer beaucoup, n'est-ce pas ? Vous n'avez sans doute pas aimé mon père, non plus.

— Détrompe-toi, Marquésia. Mes sentiments n'ont rien à voir. Je suis obligée d'être impartial. J'ai vu où mes sentiments nous ont conduits... Si j'avais été plus intransigeant avec ta mère, nous aurions évité bien des ennuis et fait moins de dégâts. Quant à ton père, sois persuadée qu'il n'aurait pas voulu partir avec nous. Il s'est battu pour son idéal et il est mort pour lui. J'ai beaucoup de respect pour cet homme, c'était un Grand Homme. Je suis sûr qu'il aurait approuvé toutes mes décisions.

— Peut-être, mais il est mort, et nous, nous sommes vivantes. Ce n'est pas juste. Ce qui n'est pas juste, non plus, c'est de vous être servis d'Olivier. Si vous aviez pu me récupérer à Tricastel, vous l'auriez abandonné lui aussi. Quant à moi, vous ne m'avez jamais demandé mon avis. Vous décidez, vous tranchez, vous agissez à la place des autres ! Il y a un idéal que j'ai au moins appris des hommes du vingtième siècle, c'est la démocratie. Vous connaissez le mot « démocratie » ? Vous pourriez vous en inspirer, au lieu de vous croire supérieurs. Il y a autre chose que je n'admets pas : les Touaregs crèvent de faim et vous les laissez agoniser à quelques kilomètres d'ici, sans leur venir en aide. C'est moche, ce que vous faites...

— Marquésia, ce qui te paraît injuste ne l'est pas pour nous. Nous avons assez mis de désordre dans ce qui ne nous regardait pas. Les hommes peuvent régler leurs comptes tout seuls. Ils en ont les moyens. Eux aussi peuvent se porter au secours des Touaregs. Le font-ils ? Non. Tant que l'homme n'aura pas appris à gérer sa propre planète, nous ne pourrons rien pour lui. Il en va ainsi de chaque planète...

— Au fait, demanda Olivier qui réfléchissait à toute autre chose. D'où venez-vous ? De quelle partie de l'univers ? Vous ne nous en avez rien dit.

— Voilà une bonne question. Nous venons des confins de la galaxie, une petite planète avec deux soleils pas bien grands. Il y a trop de distance et un nuage cosmique les cache à vos instruments. Il faut regarder du côté de ce que vous appelez la constellation du Sagittaire. Nous sommes pour ainsi dire voisins. Sache que nous ne sommes pas les seuls. Il y a des planètes qui s'éveillent à peine à la vie, d'autres plus élaborées où l'esprit n'a pas besoin de corps pour exister. C'est l'ultime voie de la Connaissance. Le retour au « Tout », ce à quoi aspire tout être humain. Même ceux qui en sont encore à la préhistoire, si on peut parler ainsi, car la préhistoire est une notion bien terrestre. Disons plutôt, l'aube de l'humanité. Notre peuple est dans une phase intermédiaire...

Il faudra encore du temps à la Terre avant qu'elle n'arrive à ce stade. Il lui faudra apprendre à penser en terme universel et ce n'est pas encore pour demain...

Marquésia ne comprenait rien à ce qu'ils disaient, les planètes, la galaxie, la préhistoire... Tout se mélangeait dans sa tête et son grand-père résolut de lui inculquer les connaissances rudimentaires indispensables en astronomie et d'autres divers sujets. Surgie du Moyen-Age avec les connaissances de son temps, elle perdait pied dans ces explications techniques.

Quant à Olivier, son admiration n'avait pas de bornes. L'immensité de la base construite sous terre l'épatait. Une grande salle centrale contenait trois vaisseaux pour emporter les résidents vers les étoiles. C'était une véritable ville, dont une partie totalement désaffectée. Lorsque, voilà cinq cents mille ans déjà, les colons arrivèrent sur terre, leurs effectifs étaient plus importants. Depuis, une bonne partie avait rejoint sa planète d'origine. Les derniers attendaient d'avoir retrouvé Marquésia pour les suivre. Aussi, tout était-il prêt pour un proche départ. Aky n'était pas partisan de faire sauter la base derrière eux, contrairement à l'avis général, pour léguer aux hommes du futur, des vestiges qu'ils seraient peut-être capables de comprendre.

Olivier était passionné par son récit. Il voulait tout connaître sur le passé de la Terre et surtout sur l'intrusion des Jeunes dans l'histoire. Ainsi donc, les mythologies n'étaient pas des fantasmes

de l'esprit humain comme il l'avait toujours pensé, et les religions prenaient une autre dimension. Les civilisations antiques portaient bien la marque des dieux... Le Catharisme lui apparaissait également sous un autre jour. Aucun dieu n'avait présidé à sa destinée, c'était un courant de pensées, une philosophie, de même que le Bouddhisme ce qui prouvait bien que les hommes n'avaient pas besoin des Dieux pour être Grands...

Marquésia semblait à l'aise dans sa nouvelle vie. Ici, au moins, elle n'avait pas besoin de surveiller son comportement, et n'avait pas la hantise de provoquer des catastrophes. Elle avait appris à gérer ses dons et surtout, avait fait connaissance avec sa mère. Ensemble, elles passaient de longues heures à parler du passé, de Tricastel, de Roger dont l'ombre imposante obscurcissait leurs souvenirs. Le jour du départ approchait et l'effervescence grandissait.

Olivier était malheureux. Certes, près de Marquésia, il coulait des jours heureux, sans l'angoisse du lendemain, loin des problèmes dérisoires des humains. Mais il ne pensait plus qu'à ses amis restés à Agadez, à leur désespoir, à ses parents en France, à son pays, à la Terre qu'il aimait tant sentir sous ses pieds. A ce moment-là, même les endroits les plus sordides de la planète devaient avoir le goût du paradis. Il étouffait dans cette atmosphère artificielle, et rêvait de forêts, de rivières, de la mer. En Europe, c'était l'hiver. Cette année, il n'irait pas — il n'irait plus jamais — glisser sur les pentes neigeuses du Mont Aigual, ne regarderait pas crépiter le feu, le soir, après les heures harassantes dans la neige et le froid. Le parfum des cèpes et des pommes de terre cuisant dans les cendres s'éloignait dans le passé. Il était peu probable qu'il revoie un jour tout cela... Pourtant, il désirait plus que tout au monde, revoir la Terre dans toute la splendeur de ses aurores et de ses crépuscules, sous la pluie, le vent ou le soleil, de retrouver les hommes, au lieu de s'enfermer dans un vaisseau de métal qui l'emporterait Dieu sait où et dans quel but... Il n'avait pas envie d'errer dans l'espace. Il avait ramené Marquésia à son peuple... N'était-ce pas ce à quoi il avait aspiré sans le savoir depuis sept cents ans ? Sa mission était terminée. Il n'avait pas le droit de l'arracher à sa famille. Mais, il ne pouvait pas lui demander de faire un choix trop difficile, ni lui dire adieu.

S'étant ouvert à Aky de toutes ses angoisses, il conclut :

— Je pars, Aky. Je retourne chez moi. Ne dites rien à Marquésia, ce serait trop dur. Je ne peux pas partir avec vous. Je suis un terrien, je ne veux pas désertier. J'espère que Marquésia pourra me pardonner. Je l'aime comme jamais je n'ai aimé ni n'aimerai personne. Je vous en prie, Aky, faites-moi sortir d'ici, je vais y devenir fou...

Aky hochait la tête et ne répondit pas. Cela faisait longtemps qu'il savait qu'Olivier ne resterait pas parmi eux...

Cette nuit-là, le calvaire d'Olivier atteignait les limites du supportable. Marquésia dormait à côté de lui, inconsciente de ce qui se tramait à son insu. C'était la dernière fois qu'il la voyait et ne pouvait détacher son regard du visage endormi de la jeune fille. Avait-il tort, avait-il raison ? Comment savoir ? Pas un instant il n'avait envisagé qu'elle puisse avoir envie de le suivre, pas un instant il n'avait pu imaginer que la jeune fille avait envie de choisir la Terre plutôt que l'Espace... Sur l'oreiller, la chevelure de Marquésia étalait ses mèches rousses, comme sur la carte chez Jean-Jean... La même envie d'elle le submergeait, le même amour, peut-être plus grand encore, le dévorait. Elle était si différente de sa mère, des autres femmes de l'espace, si frêles, si insignifiantes à ses yeux... Il la revoyait, habillée en Touareg, ses seins bruns, nus, offerts au vent du désert, ou avec sa grande robe blanche, couchée sur la route de Maguelone... Elle était tellement plus belle que vêtue de cette combinaison argentée pareille à toutes les autres ! Marquésia qu'il avait mis des siècles à trouver et qu'il allait perdre au bout de leur voyage... Marquésia à laquelle il avait promis d'être toujours là, à ses côtés, quoi qu'il advienne... Comment expliquerait-il sa disparition à ses amis, au professeur Dufossé ? Peu importait. Lui saurait qu'elle était en vie. Il ne pouvait lui offrir qu'une vie banale, sa famille lui faisait cadeau de l'éternité, de l'immortalité. Rester sur terre voulait dire vieillir, enlaidir, mourir. Partir, c'était renaître, alors elle partirait vers les étoiles.

Au petit jour, n'ayant pas réussi à dormir, il lui écrivit une lettre qu'il remit à Aky avant de le quitter.

*Marquésia mon amour :*

*— Je pars. Puisse-tu un jour me pardonner ! Je t'ai cherchée toute mon existence, de vie en vie, dans toutes les femmes que j'ai rencontrées j'ai cru t'avoir trouvée. Elles n'étaient que des leurres. Je te chercherai encore, sans cesse, dans toutes celles que je rencontrerai, sans jamais te trouver, sans jamais t'oublier. Je t'aime plus que quiconque au monde, mais je suis un terrien, je dois rester sur terre. Toi, tu viens des étoiles, tu es mon étoile. Retourne là-bas, tu y as ta place. Je ne veux pas que tu deviennes vieille, malade, et je n'ai que cela à t'offrir. Je ne suis qu'un homme, pas un dieu, toi tu es de la race des dieux. Sans toi, je ne serai qu'un fantôme, mais je te donne mon amour et ma raison comme cadeau d'adieu. Prends soin de toi et pense à moi, un petit peu, de temps en temps.*

*Olivier.*

Aky le conduisit par d'étroits boyaux qui aboutissaient en un lieu inconnu des hommes, dans une petite grotte près d'In Tadera où il savait que se trouvait la tribu d'Haroun. Il n'avait pas choisi cet endroit au hasard : les Touaregs avaient rejoint le village car leurs puits étaient à sec.

Olivier partit sans se retourner dans le désert qui semblait avoir dévoré son esprit telle une bête malfaisante. Hagar, au hasard de ses pas, comme un somnambule, guidé un peu par son instinct, avec l'aide d'Aky sans nul doute.

Un Touareg de la tribu le trouva assis à l'entrée du village, les yeux tournés vers le ciel. Olivier n'existait plus. Il marchait, mangeait à peine, ne parlait pas, n'était plus qu'un fantôme qui errait sans but, sans savoir où poser ce corps qui l'encombrait. Marquésia n'était plus là... Sans elle, c'était le désert dans sa tête, dans son coeur, dans sa raison. Il était incapable de s'accrocher à une idée ou à une pensée quelconque.

Haroun était désolé. Les dieux lui avaient probablement mangé la cervelle. Il prit sous sa protection ce pauvre blanc qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Et Olivier suivit sa tribu d'adoption, de

puits en puits, de campement en campement, ne faisant rien, ne participant à aucune tâche pour aider la communauté. Il traînait sa souffrance comme un bagnard son boulet. Personne ne lui demandait rien, espérant qu'un jour, une étincelle de vie réapparaîtrait sur ce visage fermé. Sa barbe et ses cheveux avaient poussé, le soleil avait cuit sa peau, et habillé comme les hommes bleus, la chéchia autour de la tête, il ressemblait à un habitant du désert, comme Haroun, Moussa ou Sene, ses frères d'adoption. Sous le soleil éblouissant, le sable blond s'étalait, majestueux, tout au fond de l'horizon. Olivier attendait de mourir là, un jour prochain, pour que finisse son tourment. Il pourrait alors se reposer toute l'éternité de ces folles vies qu'il avait passées à chercher Marquésia. Et lorsque l'horizon, lentement, avalait le soleil, la tête posée sur une peau de chèvre dont l'odeur ne le dérangeait plus, il revoyait la jeune fille errer tel un spectre à travers les dunes. Il tendait les bras vers elle, mais n'accrochait que le sable chassé par le vent.

Haroun était soucieux. Les puits étaient irrémédiablement asséchés, le bétail à l'agonie, il ne leur restait plus qu'à rejoindre Agadez et se fondre dans la masse des Touaregs que l'état essayait de sédentariser et y crevaient, décimés par les épidémies, la malnutrition dans l'indifférence des pays développés devant ce génocide.

Olivier suivait en aveugle. Peu lui importait de savoir où il allait, son esprit étant absent. Il s'était perdu dans l'anonymat de la foule grouillante. Qui aurait pu le reconnaître ? Amaigri par les jeûnes trop fréquents, son état de santé s'était détérioré et son visage se creusait de cernes. Plusieurs fois il avait eu des crises de paludisme qui l'avaient conduit très loin, jusqu'au frontières de la mort qui n'avait pas encore voulu de lui. Haroun était lucide. Il ne pouvait plus garder cet homme blanc, son ami, son frère. Il devait le ramener à la civilisation même si celui-ci ne devait jamais lui pardonner. Il craignait aussi qu'Olivier ne finisse par mourir dans le camp et redoutait des ennuis avec la police locale. Comment expliquer alors, la présence de ce français chez eux ? Haroun avait, hélas, bien assez d'ennuis. Sa fille, Aissata, la cadette, l'inquiétait particulièrement. Elle s'était éprise d'Olivier et ne le quittait plus, le soignant, le cajolant, sans se préoccuper des mises en garde paternelles. Aussi, après maintes palabres avec sa femme qui ne

partageait pas toujours son point de vue, il se rendit au poste de police d'Agadez, signaler la présence d'Olivier.

Aussitôt, le commissaire averti de cet événement que personne n'attendait plus, convoqua les quatre français pour l'accompagner et vérifier l'identité du jeune homme.

Olivier était assis en tailleur, devant la tente d'Haroun, fumant une grande pipe de bois dur bourrée de tabac et d'herbe odorante. La marijuana se trouvait n'importe où sur le marché et avait, sur l'esprit des Touaregs, un effet anesthésiant. Ils arrivaient à oublier leurs malheurs, et à s'évader du monde rationnel qui les tuait lentement. Olivier ne faisait pas exception, il fumait avec eux la pipe euphorisante et ils étaient frères dans l'adversité.

Marc le vit le premier... Cela faisait plus de trois mois qu'ils le cherchaient désespérément. Il faillit ne pas le reconnaître. S'il était passé près de lui sans avoir été prévenu, il l'aurait probablement pris pour un indigène. Les yeux bleus d'Olivier avaient la pâleur du ciel d'Afrique. Marc se mit à hurler de joie.

— C'est lui ! C'est bien lui ! Olivier, réponds-moi ! C'est moi, c'est Marc !

Du fond de son abîme, Olivier reconnut cette voix qui criait son nom. Il semblait l'avoir entendu, il y avait déjà des siècles. Peut-être était-il arrivé au terme de son errance ? Quelque part, dans son inconscient, il savait bien qu'il devrait un jour retourner à la civilisation, s'il n'arrivait pas à mourir. Ainsi, c'était déjà maintenant... Il allait devoir de nouveau souffrir, se rappeler, raconter : non, Marquésia n'était pas morte, elle était repartie avec les siens. Oui, il était resté tout seul. Quelle autre solution voyaient-ils à ce dilemme ? Il allait falloir rendre des comptes, et Olivier était si fatigué...

Il ne répondit pas à l'appel de Marc. Faisant le gros dos, il souhaitait qu'on le laissât tranquille, seulement tranquille. Sa souffrance dormait dans un coin de son esprit avec sa raison. Il savait qu'en réveillant l'une, il réveillerait l'autre.

Marc s'approcha de lui et mit sa main sur son épaule. Les yeux bleus, vides d'expression, se tournèrent vers lui et Olivier vit son ami en larmes. Marc qui semblait si désinvolte, toujours ironique, jamais dérouté, craquait devant son ami et sa déchéance.

— Olivier, il faut que tu reviennes. Tout le monde t’attend. Nous te cherchons depuis si longtemps... Thierry est là, lui aussi. Nous sommes venus pour te ramener...

Olivier se leva et le suivit docile, incapable de résister. A quoi bon? Ils l’amèneraient de toute façon pour le faire soigner. Il n’avait pas la force de dire non.

La petite Aissata le regarda partir, désespérée, sans pouvoir faire un geste vers lui pour le rattraper ou lui dire à quel point elle lui serait restée fidèle s’il avait daigné, non pas l’aimer, mais au moins être à elle, même pour un court instant. Mais Olivier ne l’avait jamais vue, il ne voyait que Marquésia le poursuivant de son fantôme.

Il prit Haroun dans ses bras, sans soupçonner qu’il avait lui-même averti la police et les deux hommes se quittèrent là, le regard franc d’Haroun rivé dans celui d’Olivier, comme s’il voulait lui dire la vérité. Mais ils n’avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

Il suivit Marc et Thierry en faisant à ses amis Touareg, un simple signe de la main. Un seul regard valait tous les adieux du monde.

— Tu vois, lui dit Thierry, nous t’attendons tous. Il faut que tu te retapes... Tu fais peur. Et nous avons une surprise pour toi...

Olivier se moquait pas mal de leur surprise, de faire peur, d’avoir l’air d’un fou. Il suivait ses deux amis parce qu’il ne pouvait pas faire autrement. Il aurait voulu s’asseoir simplement, pour fumer la marijuana avec ses frères Touaregs et boire l’alcool de mil qui réchauffait ses membres endoloris.

Marc et Thierry le conduisirent chez l’instituteur qui les logeait. C’était une maison bâtie à l’européenne, flanquée de petites fenêtres ne laissant passer que très peu de jour pour conserver une relative fraîcheur dans les pièces. Le portail débouchait sur un patio fleuri où Sabine et Audray l’attendaient avec impatience. Elles reçurent un choc en l’apercevant. En effet, il faisait peur. Son corps maigre vêtu de noir, dans son pantalon immense, trop grand pour lui, pas rasé, noirci, pas lavé depuis des jours, lui donnait l’apparence d’un sauvage et son regard de fou, habitué à scruter le désert, ne se fixait sur rien. Audray lui sauta au cou, pleurant de joie et Sabine le serra tellement fort dans ses bras, qu’il crut se désintégrer sur place.

Personne ne lui demandait où était Marquésia.

— *Il faudra bien que je leur dise un jour la vérité, pensait-il, c’est trop dur de leur laisser croire qu’elle est morte...*

Mais il restait muet, n'ayant pas prononcé un seul mot depuis longtemps.

— Olivier, va dans la maison, lui dit Sabine. Il y a une surprise pour toi. Va...

Il en avait plus qu'assez de leurs histoires et aurait plutôt bu un grand verre d'eau fraîche, mais personne ne semblait se rendre compte à quel point il était déshydraté...

Pour abrégé cette scène ridicule, il entra dans la maison. Il y faisait très sombre et ses yeux, brûlés par la lumière, habitués à la clarté des nuits tropicales, n'arrivaient plus à percer la pénombre. Il y avait si longtemps qu'il n'était pas rentré dans une maison... Qu'avaient-ils manigancé en croyant lui faire plaisir ? Qu'allait-il devoir subir encore de ses amis trop zélés ? Pourquoi n'était-il pas libre de sa vie, de sa mort, de sa propre déchéance ?

Il trébucha sur un tabouret de bois qu'il n'avait pas vu au milieu de la pièce et jura.

— Tu pourrais au moins être poli devant une dame. Depuis le temps que je t'attends, le premier mot que tu me dis, c'est une grossièreté...

Cette voix, ce n'était pas possible... Marquésia volait vers sa planète depuis plus de trois mois au moins. Il y avait si longtemps qu'il ne comptait plus les jours... A force de fumer n'importe quoi, il avait des hallucinations... C'était la seule explication... Trop de drogue, trop de jeûne...

Il dit tout haut :

— Cette marijuana, c'est du poison...

— Je ne connais pas ta Marijuana, mais si je la rencontre sur mon chemin, je l'étrangle de mes propres mains !

Dans le fond de la pièce, il distingua une forme sur un canapé. Dans l'obscurité qui s'éclaircissait maintenant, il la vit dans sa robe blanche, son petit sourire en coin qu'il avait tant aimé... Ce n'était pas une hallucination. Marquésia était là à l'attendre... Elle n'était pas partie... Tout ce cauchemar pour rien, la folie qu'il avait frôlée, toute cette souffrance inutile... Marquésia était là... L'idée faisait son chemin dans son esprit endolori.

— Je ne suis pas partie. Je ne pouvais pas m'en aller sans toi. Qu'avais-je à faire ailleurs ? C'est ici que je suis née, c'est ici que je veux mourir. C'est ici, sur la terre, que je veux vivre avec toi si tu veux toujours de moi. Je me moque de l'éternité. Je me moque de

ce grand-père bidon déplaisant. Jamais je ne me serais entendue avec lui. Quel prétentieux, celui-là ! Quant à ma mère, ne m'est-elle pas plus étrangère que toi ? Olivier, je t'aime, même si je ne te l'ai jamais dit. Cela fait des semaines que je te cherche. Mais c'est difficile de trouver une tribu qui se déplace tout le temps. Les Touaregs sont insaisissables. Tous les cinq, nous avons remué ciel et terre pour toi. Je t'ai cru mort. J'ai eu si mal...

Puis, réalisant soudain avec effroi l'état du jeune homme :

— Mon Dieu ! Ce n'est pas possible, tu es malade !

Et se jetant dans les bras d'Olivier qui ne comprenait plus rien, elle l'embrassa malgré la crasse sur sa peau et l'odeur de chameau empestant ses vêtements.

Marquésia était là... Il pouvait dormir tranquille, se reposer, oublier cette inutile fuite vers nulle part qui l'entraînait vers l'abîme irrémédiablement. Il pouvait la prendre encore dans ses bras, l'embrasser, l'aimer. La petite dame en blanc, rescapée des flammes de l'enfer de Montségur, de retour des étoiles où elle n'était jamais partie, Marquésia toujours cherchée, jamais trouvée à travers les siècles, Marquésia était devant lui, à l'attendre au bout de son supplice.

Et dans le soir qui s'avavançait, après tant de nuits fiévreuses, tant de jours douloureux, il savourait la paix enfin retrouvée, incapable de dire une phrase cohérente.

— Marquésia, toi enfin... Tu m'as tellement manqué...

Et comme si la fin de sa souffrance morale lui donnait le droit au repos, il s'évanouit sur le carrelage froid, cessant de lutter contre lui-même, contre les autres, contre le temps.

— Quelle misère, dit Marc en rentrant. Ces héros, de nos jours, ils traversent les siècles, les déserts, volent au secours des opprimés et s'évanouissent à la vue d'une femme. Vraiment, cet Olivier nous aura tout fait cette année. Il est temps de le ramener à Montpellier avant qu'il ne nous invente d'autres fantaisies...

\*\*\*

Dans le ciel altéré par la brume blanchâtre de la chaleur tropicale, l'avion prit son envol. Pour convaincre Marquésia de rentrer à Montpellier plutôt que de s'installer définitivement dans un pays qui, de toute façon n'avait que faire de sa présence, Olivier avait dû lui promettre de retourner à Montségur. Le peuple de sa mère étant retourné vers son étoile natale, il lui restait Tricastel, les souterrains à explorer, et les précieux livres... Autant de bonnes raisons de rentrer à Montpellier. Elle riait à côté de lui, heureuse de vivre.

Il regarda par le hublot. L'avion survolait l'immensité du Sahara. En bas, le long des dunes dorées, une caravane cheminait lentement, semblable à une colonie de fourmis. Les Touaregs continuaient leur route, inlassablement. Vers quel avenir ? Vers quel destin ? Peut-être était-ce la tribu d'Haroun, fuyant une civilisation castratrice, préférant se fondre dans le berceau de sable et y mourir que de vivre en esclaves du monde occidental ? Olivier, seul, savait... Haroun, qu'il avait revu avant de partir, rejoignait un groupe de Touaregs dissidents qui avaient pris les armes près de la frontière du Mali. Youssef, le guide, avait déjà fait son choix... Il n'était pas revenu à Agadez. Il avait rencontré un petit groupe clandestin le jour même où il avait perdu les deux blancs dans la tempête. Depuis, il apprenait à manier des vieilles carabines achetées à bas prix à des trafiquants d'armes peu scrupuleux, avec d'autres compatriotes bien décidés à faire entendre leurs voix par celle de la poudre. Haroun avait-il raison ? Lui, le sage, le pacifique ? Olivier comprenait... Plutôt la guerre que l'indignité... Peut-être le sable blond du désert prendrait-il, d'ici peu, la couleur sang ? Mais Olivier garderait à jamais dans sa mémoire, les yeux bleus, ridés, de son ami, la torpeur des nuits tropicales, l'odeur de la marijuana et le rire des Touaregs dans le silence du désert. Il se sentait lié à eux par une invisible chaîne que rien, surtout pas les distances, ne pourrait rompre.

A chacun son combat. Le sien avait duré des siècles pour sauver la fille du seigneur de Tricastel, héritière des dieux et qui lui avait semblé si belle, si fragile, lorsque les flammes vengeresses montaient vers le ciel, dans les cris et les chants des suppliciés, noircissant l'horizon et la mémoire des hommes jusqu'à la fin des temps...

A côté de lui, Marquésia s'était endormie, indifférente au temps, inaccessible mirage, qui passait inexorablement aussi mouvant que les dunes du désert.

